



Esprit, maximes, et principes /

Jean-Jacques Rousseau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Esprit, maximes, et principes /

il L est des hommes célèbres , que leurs disgrâces rendent plus célèbres encore ; il en est d'autres qu'elles obscurcissent , et qu'elles font oublier. Ceux-ci n'avoient apparemment que des talens factices , des vertus empruntées, et le mérite des enluminures.

L'illusion seule leur avoit prêté cet éclat théâtral , qui varie d'abord selon les décorations de la scène , et qui s'éteint eafio avec les lustres

iv Introduction

du spectacle. Ils n'étoient qu'acteurs; ils ont disparu avec leur rôle.

I l n'en est pas ainsi des premiers : leurs vertus , leurs talens sont à eux ; la réputation dont ils jouissent leur appartient ; c'est Tappanag»

naturel de leur sagesse , de leur génie ; en vain les moeurs de la frivolité du siècle voudroient-elles jeter quelque équivoque sur leur gloire ; la vertu solide , le mérite réel triomphe toujours tôt ou tard des dédains de l'amour - propre. Au milieu même des revers , tandis que le sage paroît enseveli sous les ruines de sa réputation , ses disgrâces lui assurent l'estime publique et un nom immortel.

Sa philosophie , ses vertus , ses talens paroissent alors sur leur propre base ; et il est d'autant plus gmiti»

que , pour l'être , il n'a besoin que de lui-même.

Tel est le fruit consolant que M. J. J. Rousseau recueille aujourd'hui des disgrâces qu'il éprouve En condamnant l'auteur d'Emile , ses juges n'ont pas cessé d'estimer son cœur , et de rendre justice à son génie.

Les sages , qui blâment les excès de sa sincérité : l'admirent et le plaignent en même temps. Sa patrie ne souscrit qu'a regret à son exil volontaire; le public le nomme , dans sa retraite le Socrate d« son siècle. Il y jouira , comme à Montmorency, et de l'aveu de toute 1 Europe , de ses titres si Bien acquis d'homme de génie , de penseur , d'ami de l'humanité. Une disgrac© , aussi glorieusement compensée , en est-elle une en effet peur

A ïij

vj Introduction

M. Rousseau ? C'est assurément le sceau de sa célébrité ; et ce seroit peut-être recueil d'une vertu moins solide que la sienne.

N É à Genève , en 1708 d'un père , vrai citoyen , M Rousseau passa sa jeunesse , même en voyageant , dans une espèce d'obscurité. Il se sentoit cependant cet esprit, ces talents, qu'il n'a déployés que dans un âge mûr ; mais // préférerait son repos et des amis , les seuls biens dont son cœur fut avide* au nom qu'il pouvoit se faire de bonne heure , et qu'en quelque façon > il ne s'est effectivement fait que malgré lui.

L'Allée de Sylvie est le premier ouvrage qui l'ait fait connoître ; et il approchoit déjà de son septième lustre , lorsqu'il le composa.

Mais ce n'est

Préliminaire. vij

pas le premier fruit de f n esprit, ni de l'étude qu'il a toujours faite âss mœurs et des hommes , même pendant sa jeunesse. A dix- huit ans, il avoit fait la petite comédie de Narcisse ou V Amant de lui-même , qui n'a été représentée que sur la fin de 1752, et qui , comme il s'y attendoit , ne réussit point , quoiqu'elle soit d'ailleurs bien écrite. C'est à l'occasion de la chute de cette comédie , qu'il a dit avec la franchise la plus vertueuse :

Je m'estimerais trop heureux d'avoir tous les jours une pièce a faire siffler , si je pouvais , a ce prix 7 contenir pendant deux heures Us mauvais desseins d'un seul des spectateurs, et sauver Vhonneur de U file ou de la femme de son ami } le secret de son confident , ou U fortune de son créancier,

A iv

frïj Introduction

V Allée de Sylvie n'a aucun rapport aux grands principes de vertu , auxquels son auteur s'est livré depuis avec tant de réflexion et de courage.

JVh Rousseau badinoit encore alors avec l'amour ; il aimoit encore à promener ses tendres rêveries le long des flots argentés d'un rmjfeiu qui murmure. Une chose remarquable dans ce petit ouvrage , c'est qu'il y prévoit , qu après ses beaux purs , certaines circonstances le mettront dans la nécessité de philosopher en public ; et l'événement , en justifiant Ja prédiction , a fait un honneur infini au prophète.

Cette question , si le rétablissem^ent des Sciences et des Arts a contribué à épurer les mœurs , est l'époque de l'apparition brillante de M. Roux.

Préliminaire. ix

seau sur la scène littéraire et philosophique. Ce sujet l'intéressa ; il crut y trouver l'occasion de rendre un hommage public à la vertu aux dépens des sciences : il la saisit ; son discours parut à l'Académie de Dijon , de tous ceux qui avoient concouru , le mieux écrit et le plus profondément pensé , et il triompha.

Ce succès lui fit beaucoup d'admirateurs ; le public sentit tout le prix de ce premier essor , et souhaita qu'une plume aussi éloquente se fît un plaisir de l'éclairer et de l'instruire.

Séduit lui-même par les attrait^s de son triomphe , M. Rousseau , l'œil toujours fixe sur ses principes , et toujours dans le même sentier et avec

x Introduction

Je même nerf, fit des observations sur la réponse dont un Roi philosophe avoit honoré son discours , et une réplique à M. Borde , académicien de Lyon , dont les deux discours sur les avantages des sciences et des arts , sont d'ailleurs très-dignes d'être comparés à celui qui les a occasionnés.

Avec M. Gautier , académicien de Nancy, et un pseudonyme , qui s'étoit intitulé de l'académie de Dijon , et que cette sage société a formellement désavoué , M. Rousseau usa d'un laconisme aussi plaisant que tranchant , qui les immola l'un et l'autre à la risée du public. C'est ainsi , comme il l'avoue lui-même , que de

dispute en dispute , se sentant engagé dans la carrière , presque
stns y avoir pensé' > il se trouva devenu auteur à

Préliminaire, xj

Vage eu l'on cesse de l'être , et homme de lettres , quoiqu'il fit
profession d'écrire contre elles.

L'Intermède du Devin du Vil»

lage , représenté devant le Roi à Fontainebleau , avec le succès
le plus brillant , et à Paris , par l'académie royale de musique ^
avec de nouveaux applaudissemens toujours mérités , Je fit
connoître et fêter à la Cour , et rechercher des personnes les plus
distinguées. Très-peu de temps après , sa lettre sur la musique
française > écrite avec autant de liberté que de feu , donna un
nouvel éclat à sa réputation ; mais , il faut en convenir , il l'acheta
un peu cher. L'apologie de la musique française % par M. l'Abbé
Laugier , est presque la seule réponse à sa lettre , dont

A YJ

tîj Introduction

M. Rousseau n'ait pas eu sujet de prendre de l'humeur. Les
partisans outrés de notre opéra le traitèrent en prose et en vers ,
sans ménagement. \Jn visigot lui répondit par des personnalités
indécente? ; une ioule imbécille s'exhala contre lui en clameurs
séditieuses , il en fut insulté' , menacé même : le fanatisme har-
monique alla enfin jusqu'à le pendre en effigie.

C E qu'il y a encore d'étonnant , c'est que , tandis que les gens
sensés ïioient de la colère frénétique de la plupart de nos musi-
ciens , ce que M.

Rousseau auroit dû faire le premier , Topera , qui s'enrichissoit des représentations du Devin du Village , s'érigeant en vengeur public du goût national , ©ta à l'auteur de est In-

Préliminaire. xiiij

îermède charmant ses entrées a son spectacle. M. Rousseau fe plaignit de cet affront , 8c avec d'autant pîas de raison , que ses entrées libres à l'opéra étoient d'ailleurs l'une des conditions auxquelles il avoit donné son drame lyrique. Six ans après , oa voulut les lui rendre ; mais cette espèce de réparation , qu'il regardait même comme une raillerie , venoit trop tard , puiiqu'ii s'étoit retiré à Montmorency.

A u reste , quoique M. Rousseau ait conclu , en finissant sa lettre , que les François n'ont pas de musique , qu'ils tien peuvent avoir 3 & que fi jamais ils en ont une , ce sera tant pis pour eux , il ne laisse pas d'applaudir sincèrement aux grands talens de M.

Rameau , de le reconnaître supérieur

xiv /Introduction

mem a Lulli du côté de l'expression , &/de penser quil faudrait que U Jyatïen lui rendît bien des honneurs 9 'our lui accorder ce qu'elle lui doit» Jamais M. Rameau n'a reçu de louanges moins suspectes.

Dans le discours sur V origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes , 3VL Rousseau a ofé courir le risque de renouveler , aux yeux du vulgaire , YAlcefie de Molière : peu s'en est fallu en effet qu'il n'ait été déclaré l'ennemi du genre humain. Presque tous ces hommes , qui se croient légitimement au-dessus des autres , parce qu'ils ont un nom £c des richesses, ont traité ce

discours de libelle diffamatoire. Quelques critiques lettrés n'y ont vu que le panégyrique des Karaïthes , 6c la satire des Européens ;

Préliminaire. xv

d'autres , comme le P. Cafiel , en prétendant le réfuter , l'ont pris à contre-sens , et n'ont fait que batt-e » les buissons. M. de Castillon est k seul qui eût mérité une réplique. Le public sans préjugés a regardé le discours de M. Rousseau comme un chef-d'œuvre , et le regardera toujours comme l'ouvrage d'un génie qui réunit à la fois la fécondité des pensées , la force des raisonnemens 9 l'étendue des connoissances , le sentiment le plus vif, et l'éloquence du stile la plus nerveuse.

La lettre à M. d' 'Jlembert sur les spectacles , écrite dans les principes de ses discours , du même ton de sincérité , et avec le même coloris d'expression , eut aussi le même sort ; elle essuya les mêmes critiques. Que

xvj Introduction

de/brochures , et presque toutes éphémères , cette lettre n'a-t-elle pas fait laître ? Le comédien Laval osa entrer en lice avec M. Rousseau , et crut le terrasser par des injures. M.

Villaret répondit aussi à la Itttre sur les spectacles , mais avec un ton de décence et d'honnêteté 3 qui prouve son estime pour l'auteur qu'il crut devoir contredire ; d'autres prirent le ton plaisant et badin , et crurent le tourner en ridicule , en écrivant qu'il n'avoit dit du mal des femmes dans sa lettre , que parce qu'il étoit malade : d'autres enon s'amuserent à l'ac* câbler de sarcasmes , tandis que les personnes pieuses le noramoient le défenseur de la morale chrétienne.

MM. d'Alembert et Marmontel ne l'ont pas décoré de ce beau titre ;

Préliminaire. xviij

mais leurs réponses , également pleines d'esprit et de solidité , d'égards et de politesse , lui font d'ailleurs , comme à eux-mêmes , beaucoup d'honneur. Jusqu'ici M. Rousseau a gardé le silence avec tous les critiques de sa lettre sur les spectacles ; à moins qu'on ne regarde son Essai sur l'Imitation théâtrale , et surtout la Nouvelle Héloïse ³ comme la meilleure réponse qu'il pût leur faire , selon leur différente façon de penser. En effet ^ on ne peut lire ce roman moral , sans se persuader de plus en plus que 1er. spectacles et le théâtre ne sont nullement l'école des bonnes mœurs , et que les personnes religieusement chrétiennes sont bien fondées à applaudir à la morale inexorable du citoyen de Genève. Quoi qu'il en

xviij Introduction

soit , la Nouvelle Héloïse est peut-être le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre , même à côté de JWisS'CUrice. La vertu y est peinte avec tous ses traits les plus touchans et les plus propres à se soumettre les âmes honnêtes. Il est aisé cTy apercevoir le caractère essentiel de son auteur ; et cet excellent roman eût suffi seul pour le faire estimer, et lui donner la célébrité dont il jouit à tant de titres. La Nouvelle Héloïse a sans doute des défauts ; mais ils sont compensés par tant de beautés , qu'à peine on les aperçoit : ils prouvent seulement , que l'esprit le plus sublime et le cœur le plus vertueux ne sont pas toujours à l'épreuve de la qualité d'auteur et de philosophe.

Préliminaire. xix

Il seroit à souhaiter que les magistrats n'en eussent pas trouvé de plus grands dans le Contrat Social et dans Emile, En se faisant un système d'être sincère , c'est - à - dire , de révéler au public toutes ses pensées ainsi que ses sentimens , NI. Rousseau ne pouvoit guère éviter de tomber dans les excès qu'on lui reproche. Mais s'il a prévu qu'on les lui reprocheroit , et qu'ils attireroient sur son Emile et sur lui-même les rigueurs de l'autorité civile et ecclésiastique , comment un homme aussi sage n'a-t-il pas craint de s'y livrer ? Sans trahir ses sentimens , il pouvoit s'en tenir , sur la matière du droit politique , à ce qu'il en avoit dit dans son admirable discours sur l'économie politique , et dans celui sur l'origine

xx Introduction

de l'inégalité parmi les hommes : il n'en eût pas moins été un esprit profond , un cœur sincère ; on n'eût pas moins admiré ses idées et estimé ses mœurs.

Son Emile pouvoit être aussi un ex»

cellent traité d'éducation , sans qu'il fût besoin d'y discuter des articles délicats , auxquels il est difficile de toucher curieusement , et d'éviter en même temps le sort d'Oza , et qui d'ailleurs ne sont jamais mieux expliqués que par un silence religieux.

Dans sa lettre à M- l'Archevêque de Paris , si M. Rousseau s'est exprimé avec la même liberté sur ces articles si délicats ; c'est , dit-il, qu'il ne pouvoit presque pas s'en dispenser y sans paroître convenir de sa ressemblance avec le portrait qu'on avoit fait de lui , et que , d'ailleurs , tout

Préliminaire. xxj

homme accusé a le droit de se justifier , ou du moins d'essayer de le faire. Sa vertu sembloit lui imposer elle-même la nécessité de se défendre , mais avec la modération d'un sage.

Quelle douloureuse fatalité ! cet Emile , l'enfant chéri de son père , est devenu l'instrument des disgrâces qu'il essuie aujond'hui : c'est cet ouvrage qui répand sur ses jours âa^ tristesse et l'amertume , et qui l'exile du sein de sa patrie et de ses amis.

Les magistrats des Provinces-unies, à l'exemple du parlement de Paris , ont sévi contre Emile , et la République de Genève elle-même i'est cru obligée de le proscrire avec le Contrat Social. Ce dernier coup a été le plus sensible su cœur de M. Rousseau. Après avoir

xxlj Introduction

honoré le nom Genevois , et s'être montré si digne de l'estime et des égards de ses concitoyens , le procédé du conseil de Genève l'a pénétré de douleur. Plusieurs citoyens et bourgeois de cette ville , frappés d'un jugement , où les formalités prescrites par les constitutions du gouvernement ne leur paroissoient point observées, crurent devoir reclamer contre cette nouveauté. M. Rousseau attendit longtemps l'effet de leurs représentations au premier Syndic ; et croyant enfin n'être que trop convaincu que le conseil refusoit d'y avoir égard , sa douleur lui suggéra de renoncer solennellement à ses titres de bourgeois et de citoyen de Genève. Flétri publiquement dans ma patrie , dit-il à un de ses amis , j'ai dû prendre le nul

Préliminaire. xxiiij

parti propre à conserver mon honneur , si cruellement offensé. Cest avec la plus vive douleur que je ni y suis déterminé: mais que pouvois-je faire ? Demeurer volontairement membre de l'Etat après ce qui s'^étoit passé , nétoit-ce pas consentir à mon déshonneur ? Les amis de M. Rousseau ont blâmé sa démarche , ils l'ont trouvée au moins trop précipitée. Plusieurs sont encore persuadés qu'il n'a pas eu même le droit de le faire.

Quoi q u i l en soit , sa lettre au premier magistrat de Genève fut lue dans l'assemblée du conseil. Ott délibéra si Ton devoit accepter l'abdication qu'il y fait a perpétuité de son drêit de bourgeoisie et de cité ; les sentiïïïens se partagèrent. Quelques - uns regardoient cette abdication comme

xxiv Introduction

une insulte faite à la République , et ©soient en demander vengeance :

mais , après avoir recueilli les voix , on se contenta d'enregistrer la lettre , et chacun se retira en silence.

Depuis ce fatal instant , M. Rousseau , quoiqu'adopté par un grand Roi au nombre de ses sujets , et glorieusement dédommagé , par cette naturalisation , des pertes volontaires qu'il a faites à Genève ; M. Rousseau , dis - je , infiniment sensible , d'ailleurs , à ce témoignage de bienveillance et d'estime de la part du Rc\$ï de Prusse , semble cependant avoir dit un adieu éternel à la société. Mais la société , qui l'admire toujours , qui ne prétend pas imiter la république de Genève , ne reçoit point cet adieu. Elle attend au çoa-

Preliminaire. xxv

traire de lui , qu'il lui prouve de plus en plus que soa ame est au-dessus de ses adversités , et que ses talens , comme sa sagesse , sont à l'épreuve de l'instabilité des choses humaines. Le portrait si bien colorié qu'il a fait de lui-même dans sa retraite , ne fait peur à personne ; on aimera toujours à le reconnoître à des traits si rares , et à le voir le même. » Plus ardent 9 dit-il , qu'éclairé dans » mes recherches , mais sincère en » tout , même contre moi ; simple et x> bon , mais sensible et foibîe ; fai- » sant souvent le mal , et tou;ours » aimant le bien ; lié par l'amitié , >; jamais par les choses , et tenant w plus à mes sentimens qu'à mes in- » térêts ; n'exigeant rien des hommes)) et n'en voulant point dépendre ; n© Tome I* B

Xxvj İNTRODUCTrON

» cédant pas plus à leurs préjugés » qu'à leurs volontés , et gardant la i> mienne aussi libre que ma raifon ; » craignant Dieu sans peur de i'en- » fer ; raisonnant sur la religion sans » libertinage ; n'aimant ni l'impiété » ni le fanatisme ; mais haïssant les » intolérans encore plus que les es- » prits forts ; ne voulant cacher mes » façons de penser à personne ; sans » fard , sans artifices en toute chose , » disant mes fautes à mes amis , mes » sentimens à tout le monde , au » public ses vérités , sans flatterie et » sans fiel , et me souciant aussi peu » de le fâcher que de lui plaire : voi- » là mes crimes et mes vertus.

L E public auroit tort de se fâcher des vérités que lui dira M. Rousseau ; il les assaisonne de tant ds

Préliminaire, xxv

pensées utiles , vertueuses et admirables ; il les exprime avec tant d'esprit , d'éloquence et de persuasion, qu'on ne peut , au

contraire , trop désirer qu'il continue de lui parler le même langage : mais on l'estime aussi trop sincèrement , pour ne pas souhaiter en même temps qu'il épargne à son cœur et à sa santé de nouvelles disgrâces : on voudroit qu'il fût aussi heureux qu'il mérite de être.

Pour répondre , autant au'il dépend de nous , à ce désir , à cet empressement du public , que nous venons d'exprimer , pour les ouvrages de cet écrivain cclèbre , nous lui donnons aujourd'hui son Esprit , ses Maximes , et ses Principes ; et nous osons nous flatter que M. Rousseau

Bij

xxviif Introduction.

s'y recocnoîtra avec plaisir sous ses véritables traits , en même temps que le lecteur se les rendra utiles.

t BJ us^HUIIl&tUhSVUMJluaiumm uw «SIMM»!»*

imÊëËmÈmmÊmmËÊÊà

E:SPRITi

RELIGION

•WW*«F«^W*v-3^.^S«-**e«»s*»<œ^îAa

De Dieu.

Ieu est intelligent ; mais comment l'est* si ? Toutes les vérités ne sont pour lui qu'une seule idés , comme tous les lieux un

r> îij

% Maximes

seul point , et tous les temps un seul moment. 11 est tout-puissant ; sa puissance agit par elle-même ; il peut parce qu'il veut ; sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon ; rien n'est plus manifeste : de tous les attributs de la divinité toute-puissante , la bonté

est celui sans lequel on la peut le moins concevoir.

r Quand les anciens appeloient Optimus 'JMaximus le Dieu suprême , ils disoient très-vrai : mais en disant , Maxim us Optimus , ils auroient parlé plus exactement , puisque sa bonté vient de sa puissance : il est bon , parce qu'il est grand,

Dieu est juste , j'en suis convaincu ; c'est une suite de sa bonté ; l'injustice des hommes est leur œuvre et non pas la sienne : le désordre moral qui dépose contre la providence aux yeux des philosophes , ne fait que la démontrer aux miens. C'est ainsi que je découvre et que j'affirme les attributs de la divinité , mais sans les comprendre. J'ai l'eau me dire , Dieu est ainsi ' , ja le sens ,

Diverses. 3

je me le prouve : je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainsi.

L'Être éternel ne se voit , ni ne s'entend ; il se fait sentir ; il ne parle ni au* yeux , ni aux oreilles , mais au cœur. Nous pouvons bien disputer contre son essence infinie , mais non pas le méconnoître de bonne foi.

Moins je le conçois , plus je l'adore. Je m'humilie et lui dis : Etre des êtres , je suis parce que tu es; c'est m'élever à ma source , que de méditer sans cesse. Le plus digne usage* de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit , c'est le charme de ma faiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Celui qui adore l'Être éternel , détruit d'un souffle ces phanômes de raison , qui n'ont qu'une vaine apparence , & qui fuient comme une ombre devant l'immortelle vérité. Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu , un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse

4 Maximes

de crier aux coupables , que leurs crimes secrets ont été vus , et qui fait dire au juste oublié ; tes vœux ont un témoin. C'est lui , c'est sa substance inaltérable , qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer ; tous ses traits , liés à l'essence infinie , se représentent toujours à la raison , & lui servent à établir ce que l'imposture et l'erreur en ont altéré. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence , est Dieu.

C'est à la contemplation de ce divin modèle , que l'ame s'épure et s'élève ; qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses , et à surmonter ses vils penchans. Un cœur pénétré de ces sublimes vérités , se refuse à aux petites passions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux idées terrestres.

Où chercher la saine raison , sinon dans celui qui en est la source .? Et que penser

D iv erses; f

de ceux qui consacrent à peindre les hommes , ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider ? Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien , est de le chercher sincèrement , et Ton ne peut long-temps le chercher ainsi , sans remonter à l'auteur de tout fcien. 4

Celui qui reconnoît et sert le père commun des hommes , se croit une haute destination ; l'ardeur de la remplir anime son zèle ; et suivant une règle plus sûre que celle de ses penchans , il sait faire le bien qui lui coûte , et sacrifier les désirs de son cœur à la loi du devoir.

Tenez votre ame en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu , et vous n'en douterez jamais.

Ce qui m'intéresse , moi et tous mes semblables , c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains , duquel nous sommes tous les enfans , qui nous prescrit à tous d'être justes . de nous aime les uns les autres , d'être bienfaisans et

S Maximes

miséricordieux , de tenir nos engagemens envers tout le monde , même envers nos ennemis et les siens ; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien ; qu'il en est une autre après elle , dans laquelle cet Etre suprême sera le rémunérateur des bons , et le juge des méchans.

Si la divinité n'est pas , il n'y a que le méchant qui raisonne ; le bon n'est qu'un insensé.

Il est un livre ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature. C'est dans ce grand et sublime livre que j'apprends à servir et adorer son divin auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire , parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Si j'exerce jna raison , si je la cultive , si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne , j'apprendrai de moi-même à le connoître , à l'aimer , à aimer ses œuvres , à vouloir le bien qu'il veut , et à remplir , pour lui plaire , tous mes devoirs sur la

terre. Qu'est - ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus ?

Le philosophe , qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu , ose associer sa sa^ gesse à la sagesse éternelle ; il approuve, il blâme , il corrige , il prescrit des ioix à la nature , et des bornes à la divinié ; et tandis qu'occupé de ses vains systèmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde , le laboureur qui voit la pluie et le soleil tour - tour fertiliser son champ , admire , loue et bénit la main dont il reçoit ces grâces , sans se mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à iustttier son iguoiance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu , et ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X. ne * tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire ; c'est à une bouche savante que ce blasphème «toit réservé.

Les premiers qui ont gâté la canse ^d%

\$ Maximes

Dieu , sont les prêtres et les dévots ,_ qui ne souffrent pas qae rien se fasse selon l'ordre établi , mais font toujours intervenir la justice divine à des événernens purement naturels ; et , pour être

sûrs de leur fait , punissent et châtient les méchants , éprouvent
t>u récompensent les bons indifféremment avec des biens ou des
maux , selon l'événement. Je ne sais , pour moi , si c'est une
bonne théologie ; mais je trouve que c'est une mauvaise manière
de raisonner , que de fonder indifféremment , sur le pour et le
contre , les preuves de la providence , et de lui attribuer , sans
choix , tout ce qui se feroit également sans elle.

Les philosophes , à leur tour , ne me paroissent guères plus
raisonnables , quand je les vois s'en prendre au ciel , de ce qu'^{*i}ls
ne sont pas impassibles ; crier que tout est perdu , quand ils ont
mai aux dents , ou qu'ils sont pauvres , ou qu'on les vole ; et char-
ger Dieu , comme dit Sénèque , de la

^arde de leur valise. Ainsi, quelque part

qu'aie

Diverses. 9

qu'ait pris la nature , la providence a toujours raison chez les
dévots , et toujours tort chez les philosophes.

Source de justice et de vérité , Dieu^ clément et bon ! dans ma
confiance en toi , le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté
soit faite ; en y joignant la mienne , je fais ce que tu fais ; j'ac-
quiesce à ta bonté : je crois partager d'avance la suprême félicité
qui en est le prix. *

Un homme qui craint Dieu n'est guère¹ à craindre ; son parti
n'est pas redoutable , il est seul ou à- peu- près ; et l'on est sur de
pouvoir lui faire beaucoup de mal, avant qu'il songe à ie rendre.

>se,v««vvjixv<, .i /Mg-.-Jt*»in ■niiinwilillrw

De la Spiritualité de l'Ame.

t. Lus je réfléchis sur la pensée et sur la nature de l'esprit humain , plus je trouve que le raisonnement des Matérialistes ressemble à celui d'un sourd qui nie l'existence » Totns L c

x© Maximes

tence des sons , parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Us sont sourds, en effet , à la voix intérieure qui leur crie d'un ion difficile à méconnoître : une machine ne pense point , il n'y a ni mouvement, nt figure qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment : l'espace n'est pas ta mesure; l'univers entier n'est pas assez grand pour toi ; tes sentimens , tes désiis , ton inquiétude , ton orgueil même , ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Nui être matériel n'est actif par lui-même , et moi je le suis. On a beau me disputer cela , je le sens ; et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent et qui agit sur eux ; cette action réciproque n'est pas douteuse :

mais ma volonté est indépendante de mes sens ; je consens ou je résiste ; je succombe ou je suis vainqueur , et je sens

Diverses. ? t

parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire , ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir , non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations , j'agis selon l'impulsion des objets externes : quand je me reproche cette foiblesse , je n'écoute que ma volonté ; je suis esclave par mes vices , et libre par mes remords : le senti-

ment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave , et que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps. L'homme est donc libre dans ses actions , et comme tel , animé d'une substance immatérielle.

La nature commande à tout animal , et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression ; mais il se reconnoît libre d'acquiescer *u de résister ; et c'est sur-tout dans la conscience de cette liberté , que se montre la spiritualité de son ame» Car la physique explique çn

i a Maximes

quelque manière le mécanisfne des sens et la formation des idées ; mais dans la puissance de vouloir , ou plutôt de cnoï<* sir , et dans le sentiment de cette puissance , on ne trouve que des actes purement spirituels , dont on n'explique lisa par les loix de la mécanique..

Plus je rentre en moi j plus je me consulte , et plus je lis ces mots écrits dans mon ame ; sois juste et tu seras heures*» 11 n'en est rien pourtant , à considérer l'état présent des choses. Le méchant prospère , et le juste reste opprimé. Voy^s aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée ! La conscience s'élève et murmure contre son auteur ; elle lui crie en gémissant : m m'as trompé. Je t'ai trompé, téméraire, et qui te l'a dit ? Ton ame est- elle anéantie? As- tu cessé d'exister ? O Brutus l ô mon fils 1 ne souille point ta noble vie en la finissant ; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs

Diverses, 13

*cfe Philippes. Pourquoi dis-tu ? la vertu n'est rien , quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir , penses-tu. Non , to vas vivre : et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis»

Si l'ame est immatérielle , elle peut socvivre au corps ; et si elle lui survit , la providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immortalité de Famé , que le triomphe du méchant et Foppression du juste en ce monde , cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonnance dans l'harmonie universelle me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie , tout rentre dans l'ordre à la mort.

Quand l'union du corps et de l'ame est Kwiipue , je conçois que l'un peut se dissoudre et l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraînerait - elle la destruction de l'autre ? Au contraire , étant de nature si différente , ils étoient , par leur

c iij

i4 Maximes

union , dans un état violent ; et quand cette union cesse , ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive et morte. Hélas ! je le sens trop par mes vices : l'homme ne vit qu'à mohié durant sa vie ; et la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

De l'É

VANGILE,

JLj 'Évangile , ce divin livre , le seul nécessaire à un chrétien , et le plus utile de tous à quiconque ne le seroit pas , n'a besoin

que d'être médité , pour porter dans l'ame l'amour de son auteur , et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais Ja plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de siropli-

Diverses. iç

cité. On n'en quitte point âa lecture , sans se sentir meilleur qu'auparavant.

Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut- il qu'un livre , à la fois si sublime et si sage , soit l'ouvrage des hommes ? Se peut- il que celui dont il fait l'histoire , ne soit qu'un homme luimême ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur , quelle pureté dans ses mœurs !

quelle grâce touchante dans ses instructions 1 quelle élévation dans ses maximes î quelle profonde sagesse dans ses discours l quelle présence d'esprit , quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! où est l'homme f <jù est le sage qui sait agir , sourfrîr et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire , couvert de tout l'opprobre du crime , et digne de tous les pris de la y-ertu , il peint trait pour trait Jésus* Christ 5

C IV

16 Maximes

la ressemblance est si frappante , que tous les pères l'ont sentie , et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés , quel aveuglement ne faut-il point avoir , pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur , sans ignominie , soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie , on douterait si Socrate , avec tout son esprit , fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa , dit-on , la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait ; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples, Aristide, avoit été ju*te avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice ; Léonidas étoit mort pour son pays ■ avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant qu'il eût loué la vertu , la Grèce abendoit en

Diverses. 17

hommes vertueux : mais où Jefus avoit-il pris** chez les siens cette morale élevée et pure , dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre ; & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosopant tranquillement avec ses amis , est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus , expirant dans les tourmens, injurié , raillé, maudit de tout un peuple , est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée , bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus , au milieu d'un supplice affreux , prie pour les bourreaux acharnés. Oui , si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage , la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. 4

Disons-nous que l'histoire de l'évangile M est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; et les faits de Socrate , dont personne ne doute , sont moins at- Tome I. c v

18 Maximes

testés que ceux de Jésus- Christ. Au fond ^ c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il seroit plus inconcevable , que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre , qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton , ni cette morale ; et l'évangile a des caractères de vérité si frappans , si parfaitement inimitables , que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.

■ M gWMWBtf B— WWrf^WBg— W ■ MKW WMIWMI

De la Dévotion.

JjL L n'y a rien de bien , qui n'ait un excès blâmable ; même la dévotion qui tourne en délire. Savez-vous comment viennent les extases des ascétiques ? en prolongeant le temps qu'on donne à la prière, plus que ne le permet la faiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise , ^imagination s'allume et donne des visions ; on devient

inspiré > prophète ; et il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme.

La dévotion est un opium pour l'amei^ elle égayé , anime et soutient quand on çn prend peu ; une trop forte dose endort t on tend furieux , ou tue.

Si l'on abuse de l'oraison , et qu'on devienne mystique , on se perd à force de s'élever ; en cherchant la grâce , on renonce à la raison : pour obtenir un don da ciel , on en foule aux pieds un

autre : eu s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire 9 on s'ôte les lumières au'il nous a données» Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dévots de profession , c'est cette âprete de mœurs , qui les rend insensibles à l'humanité ; c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime > s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté , c'est d'une manière si humiliante ; ils plaignent les autres d'un ton si cruel ; leur justice est si rigoureuse ; leur charité est

c vj

io Maximes

si dure ; leur zèle est si amer ; leur mé* pris ressemble si fort à la haine , que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération.

L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne ; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre : vit- on jamais d'amitié véritable entre ces dévots ? mais plas ils se détachent des hommes , plus ils en exigent ; et l'on diroît qu'ils ne s'élèvent à Dieu , que pour exercer son autorité sur la terre, il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve ? les aimer , ce seroit haïr Dieu qui les punit. Ah ! n'ouvrons point si légèrement l'enter à nos frères : jugeons les actions , et non pas les hommes. Si l'enfer étoit destiné pour ceux qui se trompent , qael mortel pourrait l'éviter ?

Je n'aime point qu'on affiche la dévotion par un extérieur affecté , et comme une espèce Remploi qui dispense de tout

Diverses. 21

autre. Madame Guyon eût mieux fait , ce me semble , de remplir avec soin ses devoirs de mère de famille , d'élever chrétiennement ses enfans , de gouverner sagement sa maison , que d'aller composer des livres de dévotion , disputer avec des évêques , et se faire mettre à la bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien.

Je n'aime point non plus ce langage mystique et figuré , qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination , et substitue au véritable amour de Dieu , des sentimens imités de l'amour terrestre , et trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre et l'imagination vive , plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin , comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel ? et comment une honnête femme ose-
1 - elle imaginer , avec assurance , des objets qu'elle n'oseroit regarder ?

Il y a des gens qui se bornent à une

l'égérie extérieure : Kiâsiéxéejquijsaas

toucher le cœur , rassure la conscience à de simples* formules : ils croient exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du temps. Scrupuleusement attachés au culte public , ils n'en savent rien tirer pour la pratique de la vie. Ne pouvant accorder l'esprit du monde avec l'évangile , ni la foi avec les œuvres , ils prennent un milieu qui contente leur vaine sagesse ; ils ont des maximes pour croire , et d'autres pour agir ; ils oublient dans un lieu ce qu'ils avoient pensé dans l'autre ; ils sont dévots à l'église , et philosophes au logis. Alors ils ne sont rien nulle part ; leurs prières ne sont que des mots , leurs raisonne-

mens des sophismes , et ils suivent , pour toute lumière , la fausse lueur des feux errans qui les guident pour les perdre.

Le fanatisme n'est pas une erreur , mais une fureur aveugle et stupide que la raison ne retient jamais. L'unique secret pour l'empêcher de naître , est de contenir ceux

Diverses. 23

qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des fous que leurs chefs les trompent , ils n'en sont pas moins ardens à les suivre. Que si le fanatisme existe une fois , je ne vois encore qu'un seul moyen d'arrêter ses progrès : c'est d'employer contre lui ses propres armes. Il ne s'agit ni de raisonner ni de convaincre ; il faut laisser là la philosophie , fermer les livres , prendre le glaive et punir les fourbes.

JHThnmniH* nnyiini.iii iHimnmag»— MaaainMilN

De l'Irréligion.

JLj' Oubli de toute religion conduit à l'oubli de tous les devoirs de l'homme.

De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la religion manque ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son ame ? Quel prix peut'il attendre de sa vertu ? Comment doit-il envisager la mort l

^4 Maximes

L'abus du savoir produit l'incrédulité.

Tout savant dédaigne le sentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mène à l'esprit fort , comme l'aveugle dévotion mène au fanatisme. Evitez ces extrémités ; restez toujours ferme dans la voie de la vérité , et de ce qui vous paroîtra l'être , dans la simplicité de votre cœur , sans jamais vous en détourner par vanité ni par toiblesse. Osez confesser Dieu chez les philosophes ; osez prêcher l'humanité aux intolérans.

Dites ce qui est vrai , faites ce qui est bien ; ce qui importe à l'homme , c'est de remplir ses devoirs sur la terre ; et c'est en s'oubliant qu'on travaille pour soi.

Ah ! quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai chrétien ! Y a-t-il quel*» que aine à l'épreuve de celui-là ? quel ta<» bleau pour son cœur , quand ses amis , ses enfans , sa femme concourront tous à Tins* truire en l'édifiant ! quand , sans lui prêcher Dieu dans leurs discours , ils le lui mon-

Diverses. aç

trerom dans les actions qu'il inspire , dans les vertus dont il est l'auteur , dans le charme qu'on trouve à lui plaire ; quand il vetra briller l'image du cieî dans sa maison ; quand une fois le jour il sera forcé de se dire : non , l'homme n'est pas ainsi par lui-même ; quelque chose de plus qu'humain règne ici ?

On ne sauroit se passer de la religion. En vain un heureux instinct porte au bien ; une passion violente s'élève , elle a sa racine dans le même instinct : que fera - 1 - on pour la détruire ? En vain tire-t-on , de la considération de l'ordre , la beauté de la vertu j> et sa bonté , * de l'utilité commune : que fait tout cela contre l'intérêt particulier r En vain la crainte de la honte ou du châtiment

empêche de faire du mal pour son profit : il n'y a qu'à faire mal en secret ; la verru n'a plus rien à dire , et l'on punira , comme à Sparte , non I? délit , mais la mai-adresse» En vain 3 enfin , ie caractère et l'amour

46 Maximes

du beau sont empreints par la nature an fond de l'ame ; la règle subsistera auss1 long-temps qu'il ne sera point défigura : mais comment s'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point , parmi les êtres sensibles , de modèle auquel on puisse la comparer } Ne sait on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté , et que la confiance s'altère et se modifie insensiblement dans chaque siècle *, dans chaque peuple , dans chaque individu , selon l'inconstance et la variété des préjugés ?

Fuyez ceux qui , sous prétexte d'expliquer la nature , sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines , et dont le sophisme apparent est une fois plus affirmatif et plus dogmatique , que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés , vrais , de bonne foi , ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions

Diverses. 17

tranchantes , et prétendent nous donner , pour les vrais principes des choses , les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination, Du reste , renversant , détruisant , foulant aux pieds tout ce que es hommes respectent , ils ôtent aux afligés la dernière consolation de leur misère , aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime , Fespoir de la vertu , et se vantent encore

d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais , disent-ils , la vérité n'est nuisible aux hommes ; je le crois comme eux ; et c'est , à mon avis , une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. *

Par les principes , la philosophie ne peut⁵ faire aucun bien , que la religion ne le fasse encore mieux ; et la religion en fait beaucoup que la philosophie ne sauroit faire. <*

Il est indubitable que des motifs de

a8 Maximes

religion empêchent souvent de mal faîn ceux même qui ne la suivent qu'en partie , et obtiennent d'eux de-s vertus , de: actions louables , qui n'auroient point ei lieu sans ces motifs.

Le spectacle de la nature , si vivant , si animé pour ceux qui recnnoissent un Dieu , est mon aux yeux de l'athée ; et dans cette grande harmonie des êtres ou. tout parle de Dieu d'une voix si douce» il n'aperçoit qu'un silence éternel.

Bayle a très- bien prouvé que le fana* tisme est plus pernecieux que l'athéisme , I et cela est incontestable mais ce qu'il n'a || eu garde de dire , et qui n'est pas moins vrai , c'est que le fanatisme , quoique san- j| guinaire et cruel , est pourtant une passion i grande et forte , qui élève le cœur de l'homme , qui lui fait mépriser la mort , qui lui donne un ressort prodigieux , et qu'il ne faut que mieux diriger , pour en tirer les plus sublimes vertus : au lieu que l'irréligion , et en général l'esprit raisonneur et

Diverses. 29

Ta

ihîosop nique attache à la vie , efféminé , vilit les âmes , concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier , dans l'abjection du moi humain , et appe ainsi , à petit bruit , les vrais fondenens de toute société ; car ce que les atérêts particuliers ont de commun , est i peu de chose , qu'il ne balance-ra janais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'athéisme ne fait pas verser le sang les hommes , c'est moins par amour pour a paix , que par indifférence pour le bien, omme que tout aille , peu importe au >rétendu sage , pourvu qu'il reste en re- >os dans son cabinet. Ses principes ne ont pas tuer les hommes ; mais ils les mpêchent de naître , en détruisant les nceurs qui les multiplient , en les détahant de leur espèce , en réduisant toutes eurs actions à un secret çgoïsme , aussi fuleste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'état sous le despotisme 1

30 Maximes

c'est la tranquillité de la mort ; elle est pk destructive que la guerre même.

Ainsi le fanatisme , quoique plus funest dans ses effets immédiats , que ce qu'oj appelle aujourd'hui l'esprit philosophique l'est beaucoup moias dans ses conséquences.

^^ lUsTE

TOI* k£u

Diverses. 31

MORALE

De la Conscience.

JL L existe pour toute l'espèce humaine une règle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette règle , que se doivent rapporter toutes les autres. Elle juge le préjugé même ; et ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

La conscience est le plus éclairé des philosophes. On n'a pas besoin de savoir les offices de Cicéron , pour être homme de bien ; et la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est que l'honnêteté.

\$î Maximes

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien , il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; et le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature , l'homme ne sauroit être sain d'esprit, ni bien constitué qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas , et que l'homme soit méchant naturellement , la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature ; un homme inhumain seroit un animal aussi dépravé, qu'un loup pitoyable ; et la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes ; examinons , tout intérêt personnel à part , à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus , celui des tourmens ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est plus doux à faire , et nous laisse une ira-

pression plus agréable après l'avoir fait , d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de

méchanceté

Diverses. 33

méchanceté ? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres ? Est - ce aux forfaits que vous prenez plaisir ? est-ce à leurs auteurs punb que vous donnez des larmes r" Tout nous est indifférent , dites-vous , hors notre intérêt ; et, tout au contraire , les douceurs de l'amitié, de l'humanité nous consolent dans nos peines ; et même , dans nos plaisirs nous serions trop seuls , trop misérables , si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de morale dans le cœur de Thomme, d'oïi lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques , ces ravissements d'amour pour les grandes âmes ? Cet enthousiasme de la vertu , quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles , plutôt que César triomphant ? ôtez de nos cœurs cet amour du beau , vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentimens délicieux ; celui qui , à force de se concert , lomc $L > p$

34 M A X î M E S

trer au dedans de lui , vient à bout d« n'aimer que lui-même , n'a plus de transports ; son cœur glacé ne palpite plus de joie; un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux ; il ne jouit plus de rien: le malheureux ne sent plus, ne vit plus; il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des médians sur la terre , il est peu de ces âmes cadavéreuses devenues insensibles , hors leur in-

térêt, atout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite ; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence et d'injustice ? à l'instant un mouvement de colère et d'indignation s'élève au fond du cœur , et nous porte à prendre la défense de l'opprimé. Au contraire ,si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux , quelle admiration , quel amour il nous inspire ! Qui est-ce qui ne se dit pas * je voudrais en avoir fait autant ? Il nous

Diverses. 3ç

importe assurément fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste , il y a deux mille ans ; et cependant le même intérêt nous affecte dans l'histoire ancienne, que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina ? Aije peur d'être sa victime * Fourquoi donc ai- je de lui la même horreur , que s'il étoit mon contemporain ? Nous ne haïssons pas seulement les méchants parce qu'ils nous nuisent , mais parce qu'ils sont médians. Non-seulement nous voulons être heureux , nous voulons aussi le bonheur d'autrui ; et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre , il l'augmente. Enfin , l'on a , malgré soi, pitié des infortunés ; quand on est témoin de leur mal , on en souffre. Les plus pervers ne «auroient perdre tout- à- fait ce penchant : souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passans , couvre encore la nudité du pauvre ; et le plus

36 Maximes

féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

Le premier cte tous les soins est celui de soi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui , nous faisons mal ! Nous croyons suivre l'impulsion de la nature , et nous lui résistons ; en écoutant ce qu'elle dit à nos sens , nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit , l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame ; les passions sont la voix du corps : est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent , et alors lequel faut-il écouter? Trop souvent la raison nous trompe ; nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser, mais la conscience ne trompe jamais ; elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps ; qui la suit , obéit à la nature et ne craint . point de s'égarer.

Conscience ! conscience ! instinct divin ,

Diverses, 57

Immortelle et céleste vois , guide assuré d'un être ignorant et borné , mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal , qui rends l'homme semblable à Dieu ; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions .; sans toi , je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes , que le triste privilège , de m'égarer d'erreurs en .erreurs , à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principes.

Mais ce n'est pas assez que ce guide existe ; il faut savoir le reconnaître et le suivre. S'il parle à tous les cœurs , pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent i Eh ! c'est qu'elle nous parle la langue de la nature < aue tout nous a fait oublier. La conscience est timide ; elle aime la retraite et la paix ; 2e monde et le bruit l'épouvantent } les préjugés dont on la fait naître sont ses plus

cruels -ennemis : elle fuit ou se tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la sienne , et l'empêche de se faire entendre ;

d iij

38 Maximes

le fanatisme ose la contrefaire et dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus ; elle ne nous répond plus ; et après de si long mépris pour elle , il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir.

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde ; parcourez toutes les histoires ; parmi tant de cultes inhumains et bizarres , parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez par tout les mêmes idées de justice et d'honnêteté , par-tout les mêmes notions du bien et du mal. Le vice , armé d'une autorité sacrée , descendoit en vain du séjour éternel ; l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter , on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrèce adoroit l'impudique Vénus ; l'intrépide romain sacrifioit à la peur ; il invoquoit le Dieu qui mutila son père , et mourait sans murmure de

Diverses. 39

la main du sien : les plus méprisables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisoit respecter sur la terre , et sembloit reléguer dans le Ciel le crime avec les coupables.

Du système moral , formé par le double rapport , à soi-même et à ses semblables , naît l'impulsion de la conscience. Connaître le bien , ce n'est pas l'aimer ; l'homme n'en a pas la connoissance

innée:" mais si- tôt que sa raison le lui fait ccnoître , sa conscience le porte à l'aimer : c'est ce sentiment qui est inné. ji

Par la raison seule , indépendamment de la conscience , on ne peut établir aucune loi naturelle ; et tout le droit de la nature n'est qu'une chimère , s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain. Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agisse avec nous , n'a de vrai fondement que la conscience et le sentiment. Car cm est la raison pré-

40 Maximes

cise d'agir , étant moi , comme si j'étois un autre , sur-tout quand je suis moralement sûr de ne jamais me trouver dans le même cas ? Et qui me répondra qu'en suivant bien fidèlement cette maxime , j'obtiendrai qu'on la suive de même avec moi? Le méchant tire avantage de la probité du juste et de sa propre injustice ; il est bien aise que tout le monde soit juste , excepté lui. Cet accord-là , quoi qu'on en dise , n'est pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expansive m'identifie avec mon semblable , et que je me sens , pour ainsi dire , en lui , c'est pour ne pas souffrir , que je ne veux pas qu'il souffre ; je m'intéresse à lui pour l'amour de moi ; et la raison du précepte est dans la nature elle-même , qui m'inspire le désir de mon bien-être , en quelque lieu que je me sente exister. D'où je conclus qu'il n'est pas vrai que les préceptes de la loi naturelle soient fondés sur la raison seule ; ils ont une base plus

DIVFHSE5. 41

solide et plus sûre. L'amour des 'hommes V •dérivé de l'amour de soi , est îe principe de la justice humaine. Le sommaire de toute la morale est donné dans l'Evangile par celui de la loi. *

Les loix éternelles de la nature et de l'ordre tiennent lieu de loi positive au sage ; elles sont écrites au fond de son cœur par la conscience et par la raison ; c'est à celles là qu'il doit s'asservir pour être libre ; et il n'y a d'esclave que celui qui fait mal ,* car il le fait toujours malgré lui. La liberté «est dans aucune forme de Gouvernement ; elle est dans le cœur de l'homme libre ; il la porte par-tout avec lui. L'homme vil porte par-tout la servitude. L'un seroit esclave à Genève , et l'autre libre à Paris. ■*

Justice et vérité , voilà les premiers devoirs de l'homme : humanité et patrie , voilà ses premières affections. Toutes les fois <\Q des ménagemens particuliers lui font ' changer cet ordre , il est coupable.

Du Bonheur.

3-à Le bonheur parfait n'est pas sur la terre ; mais le plus grand des malheurs , et celui qu'on peut toujours éviter } est d'être malheureux par sa faute.

Il n'y a point de route plus sûre pour aller au bonheur , que celle de la vertu. Si l'on y parvient , il est plus pur , plus solide , et plus doux par elle. Si on le manque , elle seule peut en dédommager.

Laissons dire les médians , qui montrent leur fortune et cachent leur cœur ; et soyons sûrs que, s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre , il se trouve dans

un homme de bien.

Si d'abord la multitude et la variété «des amusemens paroissent contribuer au bonheur , si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse ; en y regardant de près

«3 a m mieux , on trouve , au contraire, que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance , qui laisse peu de prise au désir et au dégoût. L'inquiétude des désirs produit la curiosité , l'inconstance ; le vuide des turbulens plaisirs produit l'ennui.

Il faut être heureux , c'est la fin de tout * être sensible ; c'est le premier désir que nous imprima la nature , et le seul qui ne nous quitte jamais. Mais où est le , bonheur ? Qui le sait ? Chacun le cherche , et nul ne le trouve. On use la vie à le poursuivre , et l'on meurt sans l'avoir atteint.

Tant que nous ignorons ce que nous devons faire , la sagesse consiste dans l'inaction. C'est de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand "besoin , et celle qu'il sait le moins suivre. Chercher le bonheur sans savoir où il est , c'est courir autant de risques contraires , qu'il y a de routss pour s'égarer,

Mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être 9 nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre , que de ne rien faire pour le chercher ; et sortis une fois de la place où nous pouvions le connoître , nous n'y savons plus revenir.

La source du bonheur n'est toute entière ni dans l'objet désiré , ni dans le cceor qui le possède ; mais dans le rapport de i'un et de L'autre : et comme tous les objets dsnos désirs ne sont pas propres à produire la félicité , tous les états du cœur ne son: pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne sumr pas seule à son propre bonheur , il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celai d'un cœur dépravé : car il y a , des

deux cotés , une préparation nécessaire , un certain concours , dont résulte ce précieux sentiment , recherché de tout être sensible >

«t toujours ignoré du faux sage , qui s'ar-

iccô

Divers e!; 4Ç

tête au plaisir du moment, faute déconcentre un bonheur durable.

Que serviroic donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre , de gagner au-dehors pour perdre encore plus au-dedans , et de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut-il pas mieux encore , si l'on ne peut avoir qu'un des deux , sacrifier celui que le sort peut nous rendre , à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu ?

Voulez-vous vivre heureux et sage ? n'at-' tachez votre cœur qu'à la beauté qui ne périt point ; que votre condition borne vos désirs ; que vos devoirs aillent avant vos penchans ; étendez la loi de la nécessité aux choses morales ; apprenez à perdre ce qui peut vous être enlevé : apprenez à tout quitter quand la vertu l'ordonne . à vous mettre au-dessus des événemens , à détacher votre cœur sans qu'ils le déchirent * à être courageux dans l'adversité , afin de n'être jamais misérable 'r à être ferme Tome /. »

dans votre devoir , afin de n'être jamais criminel Alors vous serez heureux malgré la fortune , et sage malgré les passions. Alors vous trouverez dans la possession même des biens fragiles , une volupté que rien ne pourra troubler ; vous les posséderez sans qu'ils vous possèdent , et vous sentirez que l'homme , à qui

tout échappe , ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Vous n'aurez point , il est vrai , l'illusion des plaisirs imaginaires ; vous n'aurez point aussi les douleurs qui en sont le fruit ; vous gagnerez beaucoup à cet échange ; car ces douleurs sont fréquentes et réelles , et ces plaisirs sont rares et vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses , vous le serez encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Vous passerez la vôtre sans trouble , et la terminerez sans effroi : vous vous en détacherez comme de toutes choses. Que d'autres , saisis d'horreur , pensent , en la quittant , cesser d'être ; instruit de votre néant , vous croirez cora-

Diverses. jçf

mencer : la mort est la fin de la vie du méchant , et le commencement de celle du juste.

Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines ; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances ; voilà la différence commune à tous. La1 félicité de l'homme ici bas n'est donc qu'un état négatif; on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre, j

Tout sentiment de peine est inséparable du désir de s'en délivrer : toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir : tout désir suppose privation ; et toutes les privations qu'on sent sont pénibles : c'est donc dans la disproportion de nos désirs et de nos facultés , que consiste notre misère. Un être sensible , donc les facultés égaleraient les désirs , seroit un être absolument heureux*.

En quoi donc consiste la sagesse humaine, oa la route du vrai bonheur ? Ce n'est pas

'\$ Maximes

précisément à diminuer nos désirs ; car s'ils étoient au-dessus de notre puissance , une partie de nos facultés resteroit oisive » et nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés ; car si nos désirs s'étendoient à 13. fois en plus grand rapport , nous n'en deviendrions que plus misérables ; mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés , et à mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté. C'est alors seule-; ment que toutes les forces étant en action i l'ame cependant restera paisible , et que l'homme se trouvera bien ordonné.

Plus l'homme est resté près de sa condition naturelle , plus la différence de ses facultés à ses désirs est petite , et moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable , ' que quand il paroît dépourvu de tout : car la misère ne consiste pas dans la privation des choses , mais dans le besoin qui s'en £ait sentir.

Diverses. 49

Le monde réel a ses bornes : le monde imaginaire est infini. Ne pouvant élargir Van , rétrécissons l'autre j car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force , la santé , le bon tésnoignage de soi » tous les biens de cette vie sont dans l'opinion ; otez les douleurs du corps et les remords de la conscience , tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun , dira-ton : j'en conviens ; mais l'application pratique n'en est pas commune; et c'est uniquement de la pratique qu'il s'agit ici.

Les grands besoins , disoît Favorin , naissent des grands biens ; et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on

'manque, est de s'oter celles qu'on a. C'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur , que nous le changeons en misère. Tout homme qui ne voudroit que vivre , vivroit heureux.

La prévoyance qui nous porte sans cesse

£ lij

ço Maximes

au-de-îà de nous , et souvent nous place oS nous n'atriversons point, est la véritable source de nos maux et de nos misères. Quelle manie à un être aussi passager que l'homme , de rega?der toujours dans un avenir qui vient si rarement , et de négliger le présent dont il est sûr 1 Manie d'autant plus funeste , qu'elle augmente incessan> ment avec l'âge , et que les vieillards , toujours défiants , prévoyans , avares , aiment mieux se refuser le nécessaire , que d'en manquer dans cent ans. Ainsi nous tenons à tout ; nous nous accrochons à tout ; nous n'existons plus où nous sommes ; nous n'existons qu'où nous ne sommes pas; les temps , les lieux , les hommes , les choses , tout ce qui est , tout ce qui sera , importe à chacun de nods ; notre individu n'est plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend , pour ainsi dire , sur la terre entière , et devient sensible sur toute cette grande surface. Est il étonnant que nos maux se multiplient dans

Diverses. ^i

tous les points par où l'on peut nous blesser ? Que de princes se désolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vu ? Que de marchands il suffit de toucher aux Indes , pour, les faire crier à Paris ! O homme ! resserre ton existence au-dedans de toi , et tu ne seras plus malheureux.

Nous jugeons trop du bonheur sur les ap-"" parences ; nous le supposons où il est le moins ; nous le cherchons où il ne sauroit être : la gaieté n'en est qu'un signe trèséquivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné , qui cherche à donner le change aux autres , et à s'étourdir lui-même. Le vrai contentement n'est ni gai , ni folâtre. Jaloux d'un sentiment si doux , en le goûtant on y pense , on le savoure , on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guère , et ne rit guère ; il resserre , pour ainsi dire , le bonheur autour de son cœeur. -i La félicité des sens est passagère. L'état habituel du cœur y perd toujours. On jouit

ê iv

çî Maximes

plus par l'espérance , qu'on ne jouira jamais en réalité. L'imagination , qui pare ce qu'on désire , l'abandonne dans la possession. Hors le seul être existant par lui-même , il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. Tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité ; tout est fini , tout est passager dans la vie humaine ; et quand l'état qui nous rend heureux dureroit sans cesse , l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au dehors , le cœur change ; le bonheur nous quitte , ou nous le quittons.

C'est de nos affections , bien plus que de nos besoins , que naît le trouble de notre vie. Nos désirs sont étendus , notre force est presque nulle. L'homme tient par ses vœux à mille choses , et par lui-même il ne tient à rien , pas même à sa propre vie : plus il augmente ses attachemens , plus il multiplie ses peines.

Quelque étroites que soient les bornes du cœur , on n'est point malheureux tant

Diverses. ^

qu'on s'y renferme : on ne Test que quand on veut les passer. On l'est quand , dans ses désirs insensés , on met au rang des possibles ce qui ne Test pas ; on l'est quand on oublie son état d'homme , pour s'en forger d'imaginaires , desquels on retombe toujours dans le sien. Les seuls biens dont la privation coûte , sont ceux auxquels on croit avoir droit. L'évidente impossibilité de les obtenir en détache ; les souhaits sans espoir ne tourmentent point. Un gueux n'est point tourmenté du désir d'être Roi; un Roi ne veut être Dieu , que quand il croit n'être plus homme.

Celui qui pourroit tout , sans être Dieu , seroit une misérable créature ; il seroit privé du plaisir de désirer : toute autre privation seroit plus supportable. D'où il suit , que tout prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde , cherchezvous l'homme le plus ennuyé du pays :

allez toujours directement au Souverain , Tome L e v

54 Maximes

surtout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ! Ne sauroir-il s'ennuyer à moindres frais ?

Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien , puisse aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien , puisse être heureux.

Un état permanent est-il fait pour l'homme ? Non ; quand on a tout acquis , il faut perdre ; ne fût-ce que le plaisir de la possession qui s'use avec elle.

On a du plaisir quand on en veut avoir: c'est l'opinion seule qui rend tout difficile , qui chasse le bonheur devant nous ; et il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût , et vraiment voluptueux , n'a que faire des richesses ; il lui suffit d'être libre et maître de lui. Quiconque jouit de la santé et ne manque pas du nécessaire , s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion , est assez riche : c'est Yaurea Mediocritas d'Horace. Gens à coffre-fort , cherchez donc quel-

Diverses. 5^

qu'autre emploi de votre opulence ; car pour le plaisir , elle n'est bonne à rien.

Les plaisirs bruyans sont le vain et stérile bonheur des gens qui ne sentent rien , et qui croient qu'itourdir sa vie , c'est en jouir.

L'ennui d'être toujours à son aise est enfin Le pire de tous ; et l'art d'assaisonner les plaisirs , n'est en effet que celui d'en être avare.

Tout l'art qu'emploie une atne sage pour donner du prix aux moindres choses , est de les refuser vingt fois pour en jouir 4 et c'est ainsi qu'elle se conserve toujours son premier ressort , que son goût fffe s'use point , et qu'en accoutumant sans cesse ses passions à l'obéissance , et ses désirs à plier sous la règle , elle reste maîtresse d'elle-même , tranquille et heureuse.

S'abstenir pour jouir , c'est la philosophie du sage , c'est Tépicurisa^e de la raison.

La vie es! courte ; c'est donc tint

raison d'en user jusqu'au bout , et de dispenser avec art sa durée , afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Si un jour de satiété nous ôte un an de jouissance , c'est une mauvaise philosophie , d'aller toujours jusqu'où le désir nous mène , sans considérer si nous ne serons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carrière , et si notre cœur épuisé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires épicuriens , pour ne vouloir jamais perdre une occasion , les perdent toutes ; et toujours ennuyés au sein des plaisirs , n'en savent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le temps qu'ils pensent économiser , et se ruinent , comme les avarés, par ne savoir rien perdre à propos.

Tous ces gens ennuyés qu'on amuse avec tant de peine, doivent leur dégoût à leurs vices , et ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec celui du devoir. Les

soins, les travaux , la retraite deviennent

Diverses. 57

des amusemens par l'art de les diriger. En un mot , une ame saine peut donner du goût à des occupations communes , comme la santé du corps fait trouver bons les alimens les plus simples. j

La vie humaine a d'autres plaisirs > quand ceux de la jeunesse lui manquent , et qu'il n'est plus temps de se faire une occupation de ses désirs. Il faut alors se borner prudemment aux goûts dont on peut jouir. En courant vainement après les plaisirs qui fuient , on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années ; ne déplaçons pas plus les âges que les saisons ;

il faut être soi dans tous les temps , et ne point lutter contre la nature : ces vains efforts usent la vie , et nous empêchent d'en user.

Tout ce qui tient aux sens et n'est pas nécessaire à la vie > change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude, Il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin; c'est à U fois une chaîne qu'on se donne ,

ij8 Maximes

et une jouissance dont on se prive.

Prévenir toujours les désirs , n'est pas l'art de les contenter , mais de les éteindre.

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines ? Otez-en l'exclusion. Plus vous les laisserez communs aux hommes , plus vous les goûterez toujours purs. En un mot , les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Ceux qu'on veut avoir à soi seul , on ne les a plus.

Dans l'incertitude de la vie humaine , évitons sur-tout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir : c'est souvent immoler ce qui est , à ce qui ne sera point. L'homme doit se rendre heureux dans tous les âges , de peur qu'après bien des soins , il ne meure avant de l'avoir été. Si l'imprudente jeunesse se trompe , ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir -, c'est en ce qu'elle cherche la jouissance oh elle n est point , et qu'en s'appropriant un avenir misérable , elle ne sait pas même user du moment présent.

Diverses. 59

L'homme n'a guère de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-même ; et ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. La nature nous fait payer cher le mépris que nous faisons de ses leçons.

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux et méchants. Nos chagrins , nos soucis , nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage ; et le mal physique ne seroit rien , sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous le conserver , que la nature nous fait sentir nos besoins ? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se déränge , et un avertissement d'y pourvoir ? La mort... les méchants n'empoisonnent- ils pas leur vie et la nôtre ? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort est le remède aux maux que vous vous faites ; la nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la

60 Maximes

simplicité primitive est sujet à peu de maux ! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions , et ne prévoit ni ne sent la mort ; quand il la sent , ses misères la lui rendent désirable : dès-lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes , nous n'aurions point à déplorer notre sort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire , nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée » on la veut rétablir par des remèdes ; au mal qu'on sent , on ajoute celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible et l'accélère ; plus on la veut fuir , plus on la sent ; et l'on meurt de frayeur durant toute

sa vie , en murmurant contre la nature , des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Homme , ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur , c'est toi-même* li

Diverses. Ct

n'existe point d'autre mal que celui que ta fais ou que tu souffres; et l'un et l'autre te vient de toi. Le 'mal général ne peut cire que dans le désordre j et je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre ; et ce sentiment , l'homme ne l'a pas reçu de la nature ; il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque , ayant peu réfléchi , n'a ni souvenir , ni prévoyance. Otez nos funestes progrès , ôtez nos erreurs et nos vices , otez l'ouvrage de l'homme ; et tout est bien.

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre , perfectionné , par-tant corrompu. Quant aux maux physiques > si la matière sensible et impassible est une contradiction , comme il me le semble , ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie ; et alors il n'est pas question de savoir pourquoi l'homme n'est

Et Maximes

pas parfaitement heureux , mais pourquoi il existe. De plus , excepté la mort , qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder , la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. N'est-il pas vrai , par exemple , que la nature n'avoit point * rassemblé à Lisbonne vingt mille maisons de six à sept étages , et que si les habitans de cette grande ville

eussent été dispersés plus également , et plus légèrement logés , le dégât eût été beaucoup moindre , et peut-être nul ? Tout eût fui au premier ébranlement , et on les eût vus le lendemain à vingt lieues delà , tout aussi gais que s'il n'étoit rien arrivé ; mais il faut rester , s'opiniâtrer autour des mesures , s'exposer à de nouvelles secousses , parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre , pour vouloir prendre , l'un ses habits , l'autre ses papiers , l'autre ton argent ! Ne sait* on pas que la personne

Diverses. 6j

ïne chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même , et que ce n'est presque pas la peine de la sauver , quand on a perdu tout le reste ?

e la Liberté.

. aj

seul

qui fait sa

volonté

est

celui

qui n'a pas besoin , pour la faire , de mettre les bras d'un autre au bout des siens ; d'où il suit , que le premier de tous les biens n'est pas l'autorité , mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut , et fait ce qui lui plaît.

La providence a fait l'homme libre , afin qu'il fit | non le mal , mais le bien par choix , en usant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ses forces , que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse , ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait , retombe sur lui , sans rien changer au système du

64 Maximes

monde , sans empêcher que l'espèce humaine elle-même ne se conserve malgr< qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu im l'empêche pas de faire le mal , c'est mur< murer de ce qu'il la fit d'une nature excellente ; de ce qu'il mit à ses actions U moralité qui les ennoblit ; de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La puissance divine pouvoit elle mettre de la contradiction dans notre nature , et donner le pris d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher, l'homme d'être méchant , falloit-il le rendre fier à l'instinct et le faire bête ? Non , Dieu de mon ame , je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image , afin) que je pusse être libre , bon et heureux* comme toi.

te

De la Vie.

Pi

1. Eu de gens , dit- on avec Erasme , voudroient renaître aux mêmes conditions

Diverses.

uru'ils ont vécu ; mais tel tient sa tffliarchandise fort haute , qui en rabattoit beaucoup , s'il avoit quelque espoir de Conclure

le marché. D'ailleurs , qui estîffie qui dit cela ? Des riches , peut-être i iissasiés des faux plaisirs , mais ignorant »iîs véritables ; toujours ennuyés de la »ji)ie , et toujours tremblant de la perdre : Meut-être des gens de lettres , de tous les . ordres d'hommes le plus sédentaire , le plus ' îal-sain , le plus réfléchissant , et par connuîquent le plus malheureux. Veut-on trouver & f es hommes de meilleure composition , ou liu moins communément plus sincères , et Lui , formant le plus grand nombre , doivent au moins pour cela être écoutés par ((référence ? Que l'on consulte un honiêt« bourgeois , qui aura passé une vie i'bscure et tranquille, sans projets et sans imbition ; un bon artisan , qui vit commodément de son métier ; un paysan même , non de France , où l'on prétend Ju'il faut les faire mourir de misère 9

66 Maximes

a6n qu'ils nous fassent vivre ; maïs d'ut pays libre. J'ose poser en fait , qu'il n'j a peut-être pas dans le haut Valais ui seul montagnard mécontent de sa vit presque automate , et qui n'acceptât volontiers , au lieu même du paradis, Il marché de renaître sans cesse , pou

végéter ainsi perpétuellement. Ces dirTè rences me font croire , que c'est souven! l'abus que nous faisons de la vie , qui nous la rend à charge ; et j'ai biei moins bonne opinion de ceux qui son fâchés d'avoir vécu , que de celui qu peut dire avec Caton : » je ne me repéra » point d'avoir vécu : car j'ai vécu d< m façon à pouvoir me rendre ce témoi< » gnage , que je ne suis pas né ei n vain «• Cela n'empêche pas que li sage ne puisse quelquefois déloger volon tairement , sans murmure et sans désespoir quand la nature ou la fortune lui porten bien distinctement l'ordre du départ.

Selon le cours ordinaire des choses

Diverses.' 67

de quelques maux que soit semée la via humaine , elle n'est pas , à tout prendre , un mauvais présent ; et si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre.

Vivre , ce n'est pas respirer , c'est agir ;

1 c'est faire usage de nos organes , de nos

1 sens , de nos facultés , de toutes les parties

ide nous-mêmes qui nous donnent le sen-

itement de notre existence. L'homme qui

a le plus vécu f -n'est -pas celui qui a comp-

Ité le plus d'années, mais celui qui a le

iplus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à

cent ans , qui mourut dès sa naissance.

11 eut gagné de mourir jeune ; au moin|i

eût-il vécu jusqu'à ce temps-là.

Quelque ingénieux que nous puissions lire à foment nos misères à force d« belles institutions , nous n'avons pu , jusqu'à présent, nous perfectionner au point |de nous rendre généralement la vie k charge , et de préférer le néant à notre rCexistence , sans quoi > le découragement

Maximes et le désespoir se seroient bientôt emparés du plus grand nombre , et le genre humain n'eût pu subsister longtemps. Or , s'il est mieux pour nous* d'être que de n'être pas , c'en seroit assez pour justifier notre existence , quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir , et que ces maux seroient aussi grands que Ton nous les dépeint. Mais il est- difficile de trouver , sur ce sujet , de la bonne foi chez les hommes , et de bons calculs chez les philosophes ; parce que ceux-ci , dans la comparaison des biens et des maux , oublient toujours le doux sentiment de l'existence , indépendamment de toute autre sensation et que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie ; à- peu- près comme ces femmes qui , avec une robe tachée et des ciseaux , prétendent aimer mieux des trous que des taches.

. Si nous étions immortels, nous serions

des

Diverses. 69

des êtres très-misérables. Il est dur de mourir , sans doute ; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours , et qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est- ce qui voudroit accepter ce triste présent ? Quelle ressource , quel espoir , quelle consolation nous resteroit*il contre les rigueurs du sort , et contre les injustices des hommes ? L'ignorant qui ne prévoit rien , sent peu le prix de la vie , et craint peu de la perdre ; l'homme éclairé ; voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi- ! savoir et la fausse sagesse, qui , prolongeant nos vœux Jusqu'à la mort , et pas au-delà, i en font pour nous le pire des maux. La

la nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si Ton n'étoit pas sûr de la perdre ; une fois , elle coûteroit trop à conserver. Il y a des événemens qui nous frappent souvent plus ou moins, selon Us Tome L

«?o Maximb-s

faces sous lesquelles on les considère , et qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect , quand on veut les examiner de près. La nature me confirme de jour en jour , qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel , et qu'elle peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne , plusieurs, sans doute, ont évité de plus grands malheurs ; et malgré ce qu'une pareille description a de touchant , il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert , que si , selon le cours ordinaire des choses , il eût attendu dans de longues angoisses , la mort qui l'est venu surprendre. Est - il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles , qu'un notaire et des héritiers ne laissent pas respirer , que les médecins assassinent dans son lit à leur aise , et à qui des prêtres barbares font avec art savourer la mort ? four aïoi , je

Diverses. 71

vois par tout , que les maux aux quels nous assujettit la nature , sont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoutons. La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie , comme si notre être en dépendoit , tt qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu ; elle n'est rien aux yeux de la raison : elle ne doit rien être aux nôtres , et quand nous lais-

sons notre corps , nous ne faisons que poser un vêtement incommode.

Tant qu'il nous est bon de vivre , nous le désirons fortement ; et il n'y a que le sentiment des maux extrêmes , qui puisse vaincre en nous ce désir : car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort ; et cette horreur déguise à nos yeux les misères de la condition humaine. On supporte long temps une vie pénible et douloureuse , avant que de se résoudre à la quitter j mais quand une fois l'en-

7* Maximes

nui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir , alors la vie est évidemment un grand mal. Ainsi , quoiqu'on ne puisse exactement assigner le point où elle cesse, d'être un bien , on sait très-certainement au moins , qu'elle est un mal , long temps avant que de nous le paroître.

Les hommes disent que la vie est courte ; et je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer , ils se plaignent de la rapidité du temps ; et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent , ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare : l'un voudroit être à demain , l'autre au mois prochain , l'autre à dix ans de- là , nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'est content de l'heure présente ; tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le temps coule trop vite , ils mentent ; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à consumer leur vie

entière ; et il n'y en a peut-être pas un , qui n'eût réduit ses ans à très-peu d'heures , s'il eût été le maître d'en ôter , au gré de son ennui , celles qui lui étoient à charge et au gré de son impatience , celles qui le séparoient du moment désiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris , de la ville à la campagne , de la campagne à la ville , et d'un quartier à l'autre , qui seroit fort embarrassé de ses heures , s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi , et qui s'éloigne exprès de ses affaires , pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le temps qu'il y met de plus , et dont autrement il ne feroit que faire ; ou bien , au contraire » il court pour courir , et vient en poste , sans autre objet que de retourner de même. Mortels , ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte , puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sache mieux assez

74 Maximes

La tempérance à ses desirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule , celui-là ne l'estimera point trop courte. Vivre et jouir seront pour lui la même chose ; et dût-il mourir jeune , il ne mourra que rassasié de jours. .

III

De la Vertu.

La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable , on s'en fait ensuite une à son mode , et l'on y tient plus fortement , peut-être , parce qu'elle est de notre choix»

En fréquentant les personnes sages et vertueuses , leur ascendant nous gagne et nous touche insensiblement ; le cœur se met par degrés à l'unisson des leurs , comme la voix prend , sans qu'on y songe , le ton des gens avec qui Ton parle.

*" On peut être bon , sans être pour cela lin homme vertueux. Celui qui n'est que

Diverses. 7f

bon , ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être ; la bonté se brise et périt sous le choc des passions humaines : l'homme qui n'est que bon , n'est bon que pour lui.

Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ?

C'est celui qui sait vaincre ses affections. Car alors il suit sa raison , sa conscience ; il fait son devoir , il se tient d.ins l'ordre , et rien ne l'en peut écarter. Commandez à votre cœur , et vous serez vertueux.

Il n'y a point de vertu sans combat.

Le mot de vertu vient de force ; la force est la base de toute vertu. La vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature et fort par sa volonté ; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste : et quoique nous appelions Dieu bon , nous ne l'appelons point vertueux , parce qu'il n'a pas besoin d'efforts pour bi*n f*\re. Tint . que la vertu ne conte rien à pratiouer j on a peu besoin de la ccnnoWe. f e besoin vient j quand ks passions s'éveillent.

76 Maximes

Rien n'est plus aimable que la vertu ; mais il en faut jouir pour la trouver telle» Quand on la veut embrasser , semblable au prothée de la fable , elle prend d'abord mille formes effrayantes , et ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise. Se plaire à bien faire, est le prix d'avoir bien fait ; et ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité.

La jouissance de la vertu est toute intérieure , et ne s'aperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui ; et il n'y a que celui qui les a , qui sache ce qu'ils lui coûtent.

Si vous aimez sincèrement la vertu , apprenez à la servir à sa mode , et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'est- il donc pour vous qu'un vain nom ? Et ne serez- vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Le crime assiège sans cesse l'homme le

Diverses. 77

plus vertueux ; chaque instant qu'il vît , il est prêt à devenir la proie du méchant ou méchant lui-même. Combattre et souffrir , voilà son sort dans le monde ; mal faire et souffrir , voilà celui du mal-honnête homme Dans tout le reste ils diffèrent entr'eux ; ils n'ont rien de commun que les misères et la vie. j

Tel se pique de philosophie et pense être vertueux par méthode , qui ne l'est que par tempérament ; et le vernis stoïque qu'il met à ses actions , ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que le coeur, lui a fait prendre.

Veut on savoir laquelle est vraiment désirable , de la fortune ou de la vertu ? Il suffit de songer à celle que le coeur préfère , quand son choix est impartial , et à laquelle l'intérêt nous porte. En lisant l'histoire , s[^]avise-c-on jamais de déa.rer les trésors de Crésus , ni la gloire de César , ni le pouvoir de Néron , ni les plaisirs d'Héibgabale ? Pourquoi , s'ils étoieat heureux ,

78 Maximes

nos désirs ne nous mettent-ils pas à leur place ? C'est qu'ils ne l'étoient pas , et que nous le sentons bien ; c'est qu'ils étoient vils et méprisables , et qu'un méchant heureux ne fait envie à personne. Quels hommes contemplons* nous donc avec plus de plaisir ? Auxquels aimons- nous mieux ressembler ? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point 1 C'est l'Athénien buvant de la ciguë , c'est Brutus mourant pour son pays , c'est Réguius au milieu des tourmens , c'est Caton déchirant ses entrailles ; ce sont tous ces vertueux infortunés qui nous font envie ; et nous sentons au fond du coeur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ce sentiment est commun à tous les hommes , et souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle, que chacun de nous porte avec lui , nous enchante malgré que nous en ayons ; si- tôt que la passion nous permet de le voir , nous lui voulons ressembler : et si le plus pnéchant des hommes pouvait être un autre

Diverses. 7£

rçe lui-même , il voudroit être un homme de bien.

11 n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à ia vertu. Elle tourmente long-temps ceux qui l'abandonnent , et ses charmes ,

gui font les délices des âmes pures , sent le premier supplice du méchant qui les aime encore et n'en sauroit plus jouir.

Les vertus privées sojh souvent d'autant plus sublimes , qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui , mais seulement au bon témoignage de soi-même : la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Nul ne peut être heureux , s'il ne jouit de sa propre estime ; car si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau , comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui , sans être forcé de se haïr lui-même ?

L'effort assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu , c'est que s'ils coûtent souvent à faire , il est toujours doux de les avoir faits : on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action. .

20 Maximes

Quand les hommes innocens et vertueux atmoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions , ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes ; mais bien- tôt devenus rnécbans , ils se lassèrent de ces incommodes spectateurs , et les reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chassèrent enfin pour s'établir eux-mêmes , ou du moins les temples des Dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation ; et les vices ne furent jamais poussés plus loin , que quand on les vit , pour ainsi dire , soutenus à l'entrée du palais des grands sur des colonnes de marbre , et gravés sur des chapiteaux corinthiens.

Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate et aux esprits de sa trempe , d'acquérir de la vertu par raison , il y a long temps que le genre humain ne feroit plus , si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnements de ceux qui le composent.

Rien n'est méprisable de ce qui tendà

garder

Diverses; 8 il

garder la pureté ; et ce sont les petites pré-« cautions qui conservent les grandes vertus, j

Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour ia vertu 1 ii taut erre incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe et. ne revient plus ; celui de mal faire pas:e et revient sans cesse : on s'oublie ua moment , et l'on est perdu.

On ne se méfie jamais de îa droiture ni des intentions d'un cœur vertueux. S'il esc capable d'une faute imprévue , très-sûre-çtent le mal prémédité n'en approche jamais ; et c'est ce oui distingue l'homme Érable , du méchant homme.

La peine et le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écou'e en un instant ; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait , -demeure ; et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ce n'est pas assez que la vertu soit îa base de notre conduite , si nous n'établissons .cette base même sur un fondement inébrâa»

Tsfôê L g

Si Maxim s s

îabê. N'imitons pas ces indiens , qui îc porter le monde sur un grand éléphant , es puis l'éléphant sur une tortue ; et quand on leur demande sur quoi porte la tortue , ils ne savent que dire.

Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à ses devoirs , ne sauroit être, solidement vertueux.

Quand on aime la vertu , on l'aime dans toute son intégrité ; et l'on refuse son cœur quand on peut , et toujours sa bouche aux sentimens qu'on ne doit pas avoir.

Je le dis à regret , l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper 'personne.

La bienséance n'est que le masque du vî-î ce ; où la vertu règne , elle est inutile.

frll .1 l il_l.il h ■ i> iiiiiiin iiiWh ffrniii (imtmw niiim m ir fit ■'
ii h ii i il 1 W-fltf-l JWMMWB

De la Sensibilité.

Our plaindre le mal d'autrui , sans doute il faut le connoître , mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert , ou qu'on

D i v s i t s e si 8\$'

craint de souffrir , on plaint ceux qui souffrent ; mais tandis qu'on souffre , on ne plaint que soi Or , si tous étant assujettis aux misères de la vie , nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même , H s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très-doux , puisqu'elle dépose en notre faveur ; et qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux , puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante qu'il puisse accorder aux peir nés d'autrui.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne"1 se mesure pas sur h quantité de ce mal , mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui

le souffrent : on ne plaint un malheureux , qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. C'est ainsi que l'on s'endurcit sur le sort des hommes , et que les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres , en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général , on peut juger du,

£4 Maximes

prix que chacun met au bonheur de s'ens sembleres , par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise.

On ne plaint jamais dans autrui , que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

Non ignora mal , miseris succurrere dlsco*

Je ne connois rien de si beau , de si profond , de si touchant , de si vrai , que ce vers- là.

En effet , pourquoi les Rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets ? C'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont- ils si durs envers les pauvres ? C'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir ? Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple ? C'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont- ils généralement plus humains , plus hospitaliers que nous ? C'est que dans leur gouvernement tous-à-fait arbitraire) la grau-

Diverses. \$;

leur et la fortune des particuliers étant toujours précaires et chancelantes , ils ne regardent point rabaissement et la misère

comme un état étranger à eux ; chacun peut être demain , ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste.

Quoique la pitié soit le premier sentiment relatif du cœur humain , selon l'ordre de la nature , elle n'est pas égale dans tous les hommes. Les impressions diverses par lesquelles elle est excitée , ont leurs modifications et leurs degrés , qui dépendent du caractère particulier de chaque individu et de ses habitudes. Il en est de moins générales , qui sont plus propres aux âmes vraiment sensibles : ce sont celles qu'on reçoit des peines morales , des douleurs internes, des afflictions , des langueurs , de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris et des pleurs ; les longs et sourds gémissements d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché de soupirs ; jamais l'aspect d'une contenance

g iij

86 Maximes

abattue , d'un visage hâve et plombé , avec l'œil éteint et qui ne peut plus pleurer , ne les fait pleurer eux-mêmes ; les maux de l'âme ne sont rien pour eux : ils sont jugés et la leur ne sent rien n'attendez d'eux que rigueur inflexible , endurcissement , cruauté. Ils pourront être intègres et justes ; jamais éternels , généreux , pitoyables. Je dis qu'ils pourront être justes ? si toutefois un homme peut l'être , quand il n'est pas miséricordieux.

Les hommes n'eussent jamais été que des monstres , si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison ; c'est de cette seule qualité , que découlent toutes les vertus sociales. En effet , qu'est-ce que la générosité , la clémence > l'humanité ; si non la pitié appliquée aux faibles , aux coupables , ou à l'espèce hu-

maine en général i La bienveillance et l'amitié même sont , à le bien prendre , des productions d'une pitié constante , fixée sur un objet particulier ; car désirer que quelqu'un ne souffre point %

Diverses. 87

qu'est ce autre chose que désirer qu'il soit

heureux ?

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous , mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

Un excès de délicatesse n'effense que les cœurs qui en manquent.

C'est une très-grande cruauté envers les hommes , que la pitié pour les médians. 4

De la Bienfaisance.

Jlm 'Est pas toujours bienfaisant qui veut ; et souvent tel croit rendre de grands services , qui fait de grands maux qu'il ne voit pas , pour un petit bien qu'il aperçoit. C'est que les soins que l'on prend pour le bonheur d'autrui , doivent être dirigés , autant qn'il est possible, par la sagesse, ali.i qu'il n'en résuite ja;r.ais d'abus.

L'occasion de faire des heureux est plus"* rare qu'on ne pense ; la punition de l'ar

üiv

SS M A X I M E S

voir manquée est de ne la plus retrouve;' % et l'usage que nous
ers faisons nous laisse un sentiment éternel de contentement ou
de repentir.

L'ingratitude seroit dIus rare , si le? bien-

faits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait
du bien ; c'est un * sentiment si naturel ! L'ingratitude n'est pas
dans le eosur de l'homme ; mais l'intérêt y est : il y a moins
d'obligés ingrats , que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me ven-
dez vos dons , Je anarchanderai sur le prix ; mais si vous feignez
de donner , pour vendre ensuite à votre mot , vous usez de fraude
: c'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le coeur ne reçoit
de lois que de lui-même ; en voulant l'enchaîner on le degaae , *
or* l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau , le poisson vient , et reste au-
tour de lui , sans déiiance ; mais quand , pris à l'haolpçoti cacné
sous l'appas > il sent rétirer la ligne-,

Diverses. 89

il tache de fuir. Le pêcheur est- il le bienfaiteur ? le poisson
est- il l'ingrat? Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bien-
faiteur l'oublie ? Au contraire , il en parle toujours avec plaisir ; il
n'y songe point sans attendrissement. S'il trouve occasion de lui
montrer , par quelque service inattendu , qu'il se ressouvient des
siens , avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa grati-
tude ! Avec quelle douce joie il se fait reconnoître ! Avec quel
transport il lui dit : mon tour est venu ! Voilà vraiment la voix de
la nature : jamais un vrai bienfait ne fît d'ingrat.

La reconnoissance est bien un devoir qu'il faut rendre , mais non pas un droit qu'on puisse exiger. j

Qui est-ce qui ne fait pas du bien ?

Tout le monde en fait , le méchant comme *es autres ; il fait un heureux aux dépens de cent misérables , et de-là viennent toutes cos calamités. Ainsi le précepte de faire du"" fc.en seroit luiuaême dangereux, faux , con- Tomc / , g v

90 Maximes

tradictoire , s'il n'étoit pas subordonné au plus important de tous , qui est de ne jamais faire de mal à personne. Celui-ci est sans doute plus sublime , mais il est aussi plus difficile à pratiquer ; et il en est de même de toutes les vertus négatives , parce qu'elles sont sans ostentation , et au-dessus même de ce plaisir si doux au cœur de l'homme , de renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait nécessairement à ses semblables celui d'entr'eux , s'il en est un», qui ne leur fait jamais de mal ! De quelle intrépidité d'ame , de quelle vigueur de caractère il a besoin pour cela ĩ Ce n'est pas en raisonnant sur cette maxime , c'est en tâchant de la pratiquer , qu'on sent combien il est grand et pénible d'y réussir.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance , qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux : un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert à mieux en trouver la source , et à s'éloigner

Diverses. 91

en tout sens des vices qui les ont produits. S'il est des bénédictions humaines que Je ciel daigne exaucer , ce ne sont point

celles qu'arrachent la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue ; niais celles que dicte en secret un cœur «impie et reconnoissant. Voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaisantes.

Un homme bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des villes , où il ne trouve presque à exercer son zèle que pour des intrigans ou pour des frippons.

Il ne seroit pas plus aisé à une ame sensible et bienfaisante d'eue heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure , en vivant sans cesse au milieu des médians» Une ame de ce caractère n'a point cette pitié barbare , qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager ; elle va chercher pour les guérir. C'est l'existence et non la vue des malheureux qui la tourmente : il ne lui suffit

G Vj

pas de ne point savoir qu'il y en a ; n faut , pour son repos , qu'elle sache qu'il s'y en a pas , du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison , que de faire dépendre son bonheur

de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir , tant qu'il y aura du bien à faire > une patrie à servir , des

— malheureux à soulager.

Les premiers besoins , ou du moins les plus sensibles , sont ceux à'un cœur bienfaisant ; et tant que quelqu'un manque du nécessaire , quel honnête homme a du

^superflu ?

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés : et il n'y a que les paresseux de bien faire , qui ne sachent

.faire du bien que la bourse à la main. Les consolations , les conseils , les soins , les amis , la protection , sont autant de ressources que la commisération laisse au dyi«uK des richesses , pour le soulageœew

Diverses. 93

de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont , que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes ; il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire , d'une raison qu'ils ne savent point exposer , de la porte d'un grand qu'ils ne neuven.t franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles ; et l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet , apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure et salubre , et va fertiliser les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau , elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne , et ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Il n'y a que les infortunés qui sentent îe prix des âmes bienfaisantes.

Sans savoir ce que les pauvres sont a l'état, £i\s lui s\$nt plus çnéreux que, tant d'autres

94 Maximes

professions qu'on encourage et qu'on tolère , ' je sais qu'ils sont tous mes frères , et que je ne puis , sans une inexcusable dureté , leur | refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds , j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie , pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort ; et comment puis-je être sur que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance , et mendier un pauvre morceau de pain , n'est pas , peut-être , cet honnête homme prêt à périr de misère , et que mon refus va réduire au désespoir r Quand l'aumône qu'on leur donne ne seroit pas pour eux un secours réel , c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine , un adoucissement à la dureté du refus , une sorte de salutation qu'on leur rend. Une petite mennoie , un morceau de pain ne coûtent guères plus à donner , et sont une réponse plus honnête qu'un Dieu vous assiste. Comme si les dons

Diverses. oç

3e Dieu n'étoient pas dans la main des hommes , et qu'il eût d'autres greniers sur la terre , que les magasins des riches. Enfin , ^ quoi qu'on puisse penser de ces infortunés ; si l'on ne doit rien au gueux qui mendie , au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image , et de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses misères.

Il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendiants ; mais quand une fois ils le sont , il faut les nourrir , de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Un liard est bien-tôt demandé et refusé ; mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre , que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser

une si légère aumône , s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes , l'un d'un crime , l'autre de la mort ? *

J'ai lu quelque part que les mendiants sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel en effet que les en-

96 Maximes

fans s'attachent aux pères : mais ces père

tes opulens et durs les méconnaissent J

et laissent aux pauvres le soin de les)

nourrir.

JL-

De L' A m i t i É.

Es âmes humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix ; et la force unie des amis , comme celle des lames d'un aimant artificiel , est incomparablement plus grande , que la somme de leurs forces particulières. Divine amitié , c'est- là ton triomphe !

Rien n'a tant de poids sur le cœur humain , que la voix de l'amitié bien reconnue " , car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe ; mais non qu'il veuille nous tromper : quelquefois on résiste à ses conseils ; mais jamais on ne les méprise.

Il est des amitiés circonspectes qui , craignant de se compromettre, refusent des

I Diverses. 97

Conseils dans les occasions difficiles , et dont la réserve augmente avec le péril des amis ; mais une amitié vraie ne connaît point ces timides précautions.

Les consolations indiscrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence et la froideur trouvent aisément des paroles ; mais la tristesse et le silence sont alors le vrai langage de l'amitié.

La communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux et de touchant , que n'a pas le contentement ; et l'amitié a été spécialement donnée aux malheureux , pour le soulagement de leurs maux et la consolation de leurs peines.

On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans ; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre ; et c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage , qui voit pour nous , sous un autre point de vue » les objets que nous avorte intérêt de bien connaître.

Quelle chaleur la voix d'un ami ne donne-t-elle

p8 Maximes

ne-t-elle pas au raisonnement d'un sage

La conversation des amis ne tarit jamais , dit-on. Si cela est vrai , ce n'est que dans les attachemens médiocres, auxquels la langue fournit en effet un babil facile. Mais l'amitié , l'amitié 1 sentiment vit et céleste ! quels discours sont dignes de toi ? Quelle langue ose être ton interprète ? Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés ? Mon Dieu ! qu'une main serrée , qu'un regard animé , qu'une étreinte contre la poi-

trine , que le soupir qui la suit , disent de choses ! Et que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela î

Les amis ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueilli , pour ainsi dire , l'un clans l'autre ; les moindres distractions sont désolantes , la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche , il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne l II semble

Diverses. 99

'on n'ose penser librement ce qu'on ose dire de même : il semble que la présence d'un seul étranger retienne le témoin , et comprime des âmes qui entendroient si bien sans lui.

Les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin quel qu'il soit, y a mille secrets que trois amis doivent voir , et qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux.

Tout le charme de la société qui règne entre de vrais amis , consiste dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens , toutes les pensées , tout qui fait que chacun se sentant tel qu'il oit être , se montre à tous tel qu'il est. supposez un moment quelque intrigue secrète , quelque liaison qu'il faille cacher , quelque raison de réserve et de mystère , à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit ; on est contraint l'un devant l'autre ; on cherche à se dérober ; quand on se rassemble on voudroit se fuir : la cir-

io® Maximes

conséquence , la bienséance amènent la défiance et le dégoût. Le moyen d'aimer long temps ce qu'on craint ?

L'attachement peut se passer de retour jamais l'amitié. Elle est un échange , uij contrat comme les autres ; mais elle est kj plus saint de tous. Le mot d'ami n'a poini d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami , est très-sûrement un fourbe ; car ce n'est qu'en ren dant ou feignant de rendre l'amitié , qu'o peut l'obtenir.

On peut repousser des coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit) parmi les assassins son ami le poignard à la main , il ne reste qu'à s'envelopper la tête

Dans une société très- intime , les styles se rapprochent ainsi que les caractères ; les amis , confondant leurs âmes , confondent aussi leurs manières de penser , de senr tir et de dire.

Le progrès de l'amitié est plus naturel qu'il ne semble s il a sa raison dans la si-

Diverses. îor

atîon des amis ainsi que dans leurs caracres. A mesure qu'on avance en âge , tous s sentimens se concentrent ; on perd tous s jours quelque chose de ce qui nous fut 1er ; et l'on ne le remplace plus. On meurt nsi par degrés , jusqu'à ce que n'aimant îrln que soi-même, on ait ce-sé de sear et de vivre avant de cesser d'exister, lais un cœur sensible se défend de touîe sa wce contre cette mort anticipée ; quand ; froid commence aux extrémités , il rasîmble autour de lui toute sa chaleur najrelle : plus il perd , plus il s'attache à ce ui lui reste ; et il tient , pour ainsi dire , au ernier objet par les liens de tous les autres. Un riche , un grand n'a de véritable uni , que celui qui n'est pas la dupe des ipparences , et qui le plaint plus qu'il ne envie , malgré sa prospérité.

La cause qui fait cesser d'aimer peut être n vice ; celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive , ne sauroit être équivoque j c'est le vrai triomphe dg la yertu,

loi Maximes

Des Passions.

JU A source de toutes les passions est îi sensibilité ; l'imagination détermine leul pente , et ce sont les erreurs de l'imagina tion qui transforment en vices les passion! de tous les êtres bornés , même des Anges s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres, pour savoir quel rapports conviennent le mieux à la leut! Toute la sagesse humaine , dans l'usage de passions , consiste donc , d'abord à senti les vrais rapports de l'homme , tant dani l'espèce que dans l'individu ; ensuite à or^ donner toutes les affections de Tarne selor! ces rapports.

L'entendement humain doit beaucoup] aux passions , qui , d'un commun aveu lui doivent beaucoup aussi : c'est par leui activité que notre raison se perfectionne nous ne cherchons à connoître , que p?.rc< \$ue nous désirons de jouir* Les passions , l

Diverses. iôj'

leur tour, tirent leur origine de nos besoins, et leurs progrès de nos connoissances.

Toutes les grandes passions se forment |dans la solitude ; on n'en a point de sem-, jblables dans le monde , où nul objet n'a le | temps de faire une profonde impression , et loù la multitude des goûts énerve le senti-j | ment.

C'est une erreur de distinguer les passions ; et permises et défendues , pour se livrer aux premières , et se refuser aux autres » (Toutes sont bonnes quand on en reste le maître ; toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir. Ce qui nous est défendu par la nature , c'est d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces ; ce qui nous est défendu par la raison , c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir ; ce • qui nous est défendu par la conscience , n'est pas d'être tentés , mais de nous laisser vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des passions ; mais il dépend de nous de régner sur elles »

To4 Maximes

Tous les sentimens que nous dominons sont légitimes ; fous ceux qui nous dominent sont criminels. Un homme n'est pas coupable d'aimer la femme d'autrui , s'il tient cette malheureuse passion asservie à la loi du devoir ; il est coupable d'aimer sa propre femme , au point d'immoler tout à cet amour.

Les passions les plus à craindre ne sont pas celles qui , en nous faisant une guerre ouverte , nous avertissent de nous mettre en défense ; qui nous laissent , quoi qu'elles fassent , la conscience de toutes nos fautes , et auxquelles on ne cède jamais , qu'autant qu'on leur veut céder.

Il faut plutôt redouter celles dont l'illusion trompe au lieu de contraindre , et nous fait faire , sans le savoir , autre chose que ce que nous voulons.

Comment réprimer la passion même la plus foible , quand elle est sans contrepoids ? Voilà l'inconvénient des caractères froids et tranquilles. Tout va

bien

Diverses. toç

bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en survient une qui les atteigne , ils sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués ; et la raison , qui gouverne tandis qu'elle est seule , n'a jamais de force pour résister au moindre effort.

On n'a de prise sur les passions f que par les passions. C'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie ; et c'est toujours de la nature elle-même 9 qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Il n'y a que des âmes de feu, qui
sachent combattre et vaincre. Tous les
' grands efforts , toutes les actions sublimes
j sont leur ouvrage ; la froide raison n'a
jamais rien fait d'illustre ; et l'on ne
| triomphe de ses passions , qu'en les op-
i posant l'une à l'autre. Quand celle de
'la vertu vient à s'élever, elle domine
i seule et tient tout en équilibre. Voilà
comment se forme le vrai sage , qui
l n'est pas plus qu'un autre à l'abri des

Tome L H

ie6 Maximes

passions ; mais qui seul sait les vaincre par elles-mêmes , comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La sublime raison ne se soutient que par la même vigueur de l'aine qui fait ies grandes passions ; et l'on ne sert di- ! gnement la philosophie , qu'avec le même feu qu'on sent pour une maîtresse.

La philosophie n'est souvent qu'un trompeur étalage qui ne consiste qu'en vains discours ; ce n'est qu'un pkantôme , une •ombre , qui nous excite à menacer de loin les passions , et nous laisse comme ^un faux brave , à leur approche.

La jeunesse du sage est le temps de ses expériences : ses passions en sont les instrumens ; mais après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs pour les sentir , il la retire au dedans de lui pour les considcver , les comparer , les connoître : et bien- tôt il ne lui reste plus d'objet à regarder que lui-même , ni de jouissance à goûter que celle de la sagesse»

Diverses. 107

Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir ; mais l'homme est toujours le même. A dix ans , il est mené par des gâteaux ; à vingt , par une maîtresse ; à trente , par les plaisirs ; à quarante , par l'ambition ; à cinquante , par l'avance \ quand ne court-il qu'après la 'sagesse ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui j

Plus le corps est (bible , plus il comrrvan-^ clé ; plus il est fort , plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des

corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus , qu'ils peuvent moins les satisfaire. 4

Le malheur tient lieu de force pour vain-¹cre la nature , et triompher des tentations. On a peu de désirs quand on souffre , et souvent une grande pass'on malheureuse est un grand moyen de sagesse.

Les passions aident à supporter les tournons qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à coté du désir. Tant qu'on désire , on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir. Si le bonhçur ne vient

H lj

ïoS Maximes

point , l'espoir se prolonge ; et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même , et l'inquiétude qu'il cause est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité , qui vaut mieux peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! Il perd , pour ainsi dire , v tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient , que de ce qu'on espère ; et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet , l'homme avide et borné , fait pour tout vouloir et peu obtenir , a reçu du Ciel une force consolante , qui rapproche de lui tout ce qu'il désire ; qui le soumet à son imagination ; qui le lui rend présent et sensible ; qui le lui livre en quelque sorte , et , pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce , le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même : rien n'embeilit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit : l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède ; Fil-

l'union cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est , en ce monde , le seul digne d'être habité.

De l'Amour,

Le l'Amour en lui-même est- il un crime ? N'est- il pas le plus pur ainsi que le plus doux penchant de la nature ? n'a-t-il pas une fin bonne et louable ? ne dédaigne-t-il pas les âmes basses et rampantes ? n'anime-t-il pas les âmes grandes et fortes ? n'essouffle-t-il pas tous leurs sentimens ? ne doublent-ils pas leur être ? ne les élève-t-il pas au- dessus d'elles-mêmes ? Ah ! si pour être honnête et sage , il faut être inaccessible à ses traits , que reste-t-il pour la vertu sur la terre ? Le rebut de la nature , et les plus vils des mortels.

On doit distinguer le moral du physique sans le sentiment de l'amour. Le physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre ; le moral est ce qui est au-dessus de la nature

h ;ij

no Maximes

ce désir , et le fixe sur un seul objet exclusivement , ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est aisé de voir que le moral de l'amour est en effet un sentiment factice , né de l'usage de la société.

Au reste , ce choix , qu'on met en opposition avec la raison , nous vient d'elle. On a fait l'amour aveugle , parce qu'il a de meilleurs yeux que nous , et qu'il voit des rapports que nous ne pouvons apercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de

beauté , toute femme seroit également bonne ; et la première venue seroit toujours la p'us aimable. Ainsi , loin que l'amour vienne de la nature , il est la règle et le frein de ses penchans : c'est par lui , qu'excepté l'objet aimé , un sexe n'est plus rien pour l'autre. Cet amour , quoi qu'on en dise , sera toujours honoré des hommes : car bien que ses emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le sent , des qualités odieuses , et même qu'il en pro-

Diverses. iti

duise ; il en suppose pourtant toujours d'estimables , sans lesquelles on seroit hors d'état de le sentir.

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui , c'est son feu divin qui sait épurer nos penchans naturels , en les concentrant dans un seul objet. Pour une femme ordinaire , tout homme est toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime , il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je ? Un amant n'est-il qu'un homme? Ah ! qu'il est un être bien plus sublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime , son amant est plus, tous les autres sont moins ; elle et lui sont les seuls de leur espèce. Ils ne désirent pas, ils aiment. Le cœur ne suit point les sens , il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Le véritable amour , toujours modeste, n'arrache point les faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le mystère, le silence, la honte craintive,

ii2 Maximes

aiguisent et cachent ses doux transports : sa flamme honore et purifie toutes ses caresses ; la décence et l'honnêteté l'accom-

pagnent au sein de la volupté même ; et lui seul sait tout accorder aux désirs, sans rien ôter à la pudeur.

C'est une erreur cruelle de croire que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, et qu'on ne doit plus de respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre.

L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne.

Pour en sentir tout le prix , il faut que le cœur s'y complaise, et qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme:

ôtez l'estime , et l'amour n'est plus rien.

L'accord de l'amour et de l'innocence semble être le paradis sur la terre ; c'est le bonheur le plus doux , et l'état le plus délicieux de la vie. Nulle crainte , nulle honte ne trouble la félicité des amans

Diverses. 115

juï jouissent ; au sein des vrais plaisirs de l'amour, ils peuvent parler de la vertu

lians rougir,

il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme , et point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique* mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeroient des amans pour qui cette perfection n'est plus rien , et qui ne voient dans ce qu'ils aiment , que l'objet du plaisir des sens ? Non ; ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe, et se livre à ces

transports sublimes qui font le délire des amans et le charme de leur passion.

Tout n'est qu'illusion dans l'amour , ît est vrai ; mais ce qui est réel , ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime ; il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh ! qu'importe ? En sacrifie- t-on moins tous ses sentimens bas à ce modèle imaginaire ?

En pènèt-re- t-on moins son cœ-ur des

*i4 Maximes

Vertus qu'on prête à ce qu'il chérît I S'en détache -t- on moins de la bassesse du Moi humain ? Où est le vérkabh amant qui n'eût pas prêt à immoler s; vie à sa maîtresse 5 et où est la passion grossière dans un homme qui veut mourir ? Nous nous mce- quons des paladins ! C'est qu'ils connoissent l'amour , et que nous ne connobsons plus que la débuche. Quand ces maximes romanesques commencèrent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raison , que celui des mauvaises mœurs»

L'amour sensuel ne peut se passer de la possession , et s'éteint par elle. Le véri:abîe amour ne peut se passer du cœur 4 et dure autant que les rapports qui l'ont fait naître : mais quand ces rapports sont chimériques , il dure autant que l'illusion j qui nous les fait imaginer.

O que les illusions de l'amour sont aimables ! Ses flatteries sont . en un sens , des yérités : le jugement se tait , mais le cœur

D I V E R S E S. Ilf

' paris. L'amant qui loue dans son amante Ides perfections qu'elle r/a pas , les voit en ■ effet telles qu'il les représente ; il ne ment (point en disant des mensonges ; il flatte sans s'avilir ; et l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

Celui qui disoit : je possède Lais sans qu'elle me possède , disoit un mot sans es** prit. La possession qui n'est pas réciproque ii est rien ; c'est tout au plus la possessisra è\i sexe , mais non pas de l'individu. Or » où le moral de l'amour n'est pas y pourquoi faire une si grande affaire du reste ? Rien n'est si facile à trouver.

Les amans cm mil'e moyens d'adoucir le sentiment de l'absence et de se rapprocher, en un moment* Leur attraction ne connoic point la loi des distances ; ils se toucheraient aux deux bouts du monde. Quelquefois même ils se voient plus souvent encore , que quand ils se voyoient tous les jours ; car si- tôt qu'un des deux est seul , à Tinsuns loys, deux sont ensemble,

faô * Maximes

Deux amans s' aiment-ils l'un l'autre?! Non ; Fous et Mol sont des mots proscrits de leur langue : i!s ne sont plus deux, ils sont un.

Le plus grand d^s plaisirs est dans le cœur qui les donne : un véritable amour ne trouverait que douleur , rage et désespoir dans la possession même de ce qu'il aime , s'il croyoit n'en point être aimé. L'inconstance et l'amour sont incompatibles : l'amant qui change , ne change pas j il commence ou finit d'aimer.

Malgré l'absence , les privations , les ailarmes , malgré le désespoir même , les puissans éâncemens de deux cœurs l'un vers l'autre , ont toujours une volupté seciette , ignorée des âmes

tranquilles. C'est un des miracles de l'amour , de nous faire trouver du plaisir à souffrir ; et de vrais amans regarderoient comme le pire des malheurs , un état d'indifférence et d'oubli ,-* qui leur ôteroit tout le sentiment de leurs peines»

Un

Diverses; 117

TJn cœur languissant est tendre , la tristesse fait fermenter l'amour.

On n'est point sans plaisir quand on aime . L'image de l'amour éteint , effraye plus un cœur tendre , que celle de l'amour malheureux ; et le dégoût de ce qu'on possède est un état cent fois pire , que le regret de ce qu'on a perdu.

Le véritable amour est inséparable de la générosité ; par elle on a toujours quelque prise sur lui.

Je ne sache rien de plus méprisable qu'un homme dont on achète le cœur et les soins , si ce n'est la femme qui les paye ; mais entre deux cœurs unis , la communauté des biens est une justice et un devoir.

Pourquoi seroit-il vil de recevoir de ce ^ qu'on aime ? Ce que le cœur donne peut-il donc déshonorer le cœur qui accepte r" Un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir. Ah ! si les dons de l'amour sont à charge , quel cœur jamais peut être recor%

oissant r"

Jeme /«

iaig Maximes

Périsset l'homme indigne qui marchandait un cœur et rend l'amour mercenaire. C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bien-tôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misère, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y entraîne en mettant le premier ses faveurs à prix ?

Comment y a-t-il dans le monde des hommes assez vils, pour acheter de la misère un prix que le cœur seul doit payer, et recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour ?

Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être long-temps aimé. Bien tôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent : et dans ce double lien, formé par l'intérêt,

Diverses. 119

par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidèle et misérable, traitée par le vil qui reçoit, comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous deux. Il seroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, si cela ne faisoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse, sans empoisonner l'amour ; c'est de lui tout donner, et d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

L'amour n'est qu'illusion ; il se fait, pour ainsi dire, un autre univers ; il s'entoure d'objets qui ne sont point > ou auxquels lui seul a donné l'être ; et comme il rend tous ses sentimens en

images , son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse et sans suite , son éloquence est dans son désordre ; il prouve d'autant plus qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est

feto Maximes

à son comble , elle voit son objet parfait, elle en fait alors son idole ; elle le place dans le Ciel ; et comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour,; l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis , les Anges , les vertus des Saints* les délices du séjour céleste. Dans ses transports , entouré de si hautes images , en parlera-t-il en termes rampans ? Serait-il d'abaisser , d'avilir ses idées par des expressions vulgaires ? N'élèvera-t-il pas son style ? Ne lui donnera-t-il pas de la noblesse , de la dignité ? Que parlez-vous de lettres , de style épistolaire ? En écrivant à ce qu'on aime , il est bien question de cela 2 Ce ne sont plus des lettres qu'on écrit , ce sont des hymnes.

Lisez une lettre d'amour faite par un auteur dans son cabinet , par un bel esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête , sa lettre va , comme on dit , brûler le papier , la chaleur

Diverses. 121

ne ira pas plus loin. Vous serez enchanté, même agité peut-être , mais d'une agitation passagère et sèche , qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire , une lettre que l'amour a réellement dictée , une lettre d'un amant vraiment passionné , sera lâche , diffuse , toute en longueurs , en désordre , en répétitions. Son cœur , plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose , et n'a jamais achevé de dire , comme

une source vive qui coule sans cesse et ne s'épuise jamais. Rien de saillant , rien de remarquable ; on ne retient ni mots , ni tours , ni phrases ; on n'admire rien , l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'ame attendrie : on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas , sa vérité nous touche , et c'est ainsi que le cœur sait parier au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions , ne connois-

1 Lj

ti» Maximes

sont point ces sortes de beautés , et îes
méprisent.

Qu'est-ce que des amans apprendraient de l'amour dans les poètes et dans les livres d'amour ? Ah ! leur cœur leur en dit plus qu'eux , et le langage imité des livres esc bien froid pour qui-conque est passionné luimême. D'ailleurs , ces études énervent l'ame , la jettent dans la mollesse , et lui ôtent tout son ressort. Au contraire , l'amour véritable est un feu dévorant , qui porte son ardeur dans les autres sentimens , et les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des héros.

En amour , la jalousie paroît tenir de sî près à la nature , qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas. Ce qu'i! y a d'incontestable , c'est que l'aversion contre tout ce qui trouble et combat nos plaisirs , est un mouvement naturel , et que , jusqu'à un certain point , le désir de posséder exclusivement ce qui nous plaît en est encore un.

D I V E R S E S, îlj

Parmi nous , la jalousie a son motif dans îes passions sociales , plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie l'amant hait bien plus ses rivaux , qu'il n'aime sa maîtresse. S'il craint de n'être pas seul écouté , c'est l'effet de l'amour- propre , et la vanité pâtit ea lui bien plus que l'amour.

Ce n'est que dans les liaisons formées par l'estime et le sentiment , que la jalouse est elle-même un sentiment délicat ; parc© qu'alors , si l'amour est inquiet , l'eïime est constante 5 et que , plus il est exigeant , plus il est crédule. Un amant , guidé par l'estime , et qui n'aime dans ce qu'il aime que les qualités dont il fait cas , sera jaloux, sans être colère , ©mbrageux ou méchant ; mais il sera sensible et craintif . il sera plus al'armé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner sa maîtresse , qu'à menacer son rival ; il l'écartera , s'il peut , comme un obs« tacle , sans le haïr comme un ennemi : son injuste orgueil ne s'offensera point sot-

1 iv

^44 Maximes

tement qu'on ose entrer en concurrence avec lui : mais , comprenant que le droit <le préférence est uniquement fondé sur le mérite , et que l'honneur est dans le succès i il redoublera de soins pour se rendre aimable , et probablement il réussira.

De la Société Conjugale,

Jl\ len n'est plus difficile que le choi: d'un «bon mari , si ce n'est peut-être celui d'une tonne femme.

C'est aux époux seuls à juger s'ils se cort» viennent. Si l'amour ne règne pas , la raison choisira seule ; si l'amour règne , la nature a déjà choisi. TeUe est la loi sacrée de la nature , qu'il n'est

pas permis d'enfreindre , que l'on n'enfreint jamais impunément , et que la considération des états et des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs et des crimes.

Le bonheur dans le mariage dépend

Diverses. iaf

cfe tant de convenances , que c'est une folie de les vouloir toutes rassembler. Il faut d'abord s'assurer des plus importantes ; quand les autres s'y trouvent , on s'en prévaut ; quand elles manquent , on s'en passe. Ces convenances sont, les unes naturelles , les autres d'institution ; il y en a qui ne tiennent qu'à l'opinion seule. Les parens sont juges des deux dernières espèces ; les enfans seuls le sont de la première. Dans les mariages qui se font par l'autorité ces pères , on se règle uniquement sur les convenances d'institution et • d'opinion ; ce ne sont pas les personnes qu'on marie , ce sont les conditions et les biens : mais tout cela peut changer ; les personnes seules restent toujours ; elles se portent par-tout avec

I elles ; en dépit de la fortune , ce n'est que par les rapports personnels qn'un mariage peut être heureux ou malheureux.

C'est aux époux à s'assortir. Le penchant

] ir.utuel doit être leur premier lien ; leurs yeux , leurs coeurs doivent être leurs pre- Tvmt /. IV

*i6 Maximes

miers guides : car comme leur premier devoir , étant unis , est de s'aimer , et qu'aimer ou n'aimer pas ne dépend pas de nous-mêmes , ce devoir en emporte nécessairement un autre , qui est

de commencer par s'aimer avant que de s'unir. C'est-là le droit de la nature , que rien ne peut abroger : ceux qui l'ont gênée par tant de loix civiles , ont eu plus d'égard à l'ordre apparent , qu'au bonheur du mariage et aux mœurs des citoyens.

11 est fort différent , pour l'ordre du mariage , que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison ; le second y est plus conforme. Comme la famille ne tient à la société que par son chef , c'est l'état de ce chef qui règle celui de sa famille entière. Quand il s'allie dans un rang plus bas , il ne descend point , il élève son épouse ; au contraire , en prenant une femme au-dessus de lui , il l'abaisse sans s'élever : ainsi , dans l'un de ces cas ? il y S

du bien sans mal ' , et dans l'autre , du mai sans bien.

De plus , il est dans l'ordre de la nature % que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur % l'ordre naturel et l'ordre civil s'accordent , et tout va bien. C'est le contraire quand , s'alliant au-dessus de lui , l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnaissance , et d'être ingrat ou méprisable. Alors la femme , prétendant à l'autorité , se rend le tyran de son chef ; et le maître , devenu Esclave , se trouve être la plus ridicule et la plus misérable des créatures. Tels sont ces malheureux favoris , que les rois de l'Asie honorent et tourmentent de leur alliance , et qui , dit on y pour coucher avec leurs femmes , n'osent entrer dans le lit que par le pied.

Quelque difficile que Ton puisse être ^ on doit cependant convenir qu'il est plus doux et mieux séant de devoir sa fortune à son épouse, qu'à son ami ; car

i&g Maximes

fcn dev'ent le protecteur de Tune et lô protégé de l'autre ; et quoi que l'on puisse dire , un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Dans le choix d'une femme , la considération de la figure est la première qu'il frappe , et c'est la dernière qu'on doit faire , sans cependant la compter pour rien, La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. Elle s*use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur ; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange , son mari est le plus malheureux des hommes ; et quand elle seroit un ange , comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante , je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de temps , l'une et l'autre étant nulle pour le mari , la beauté devient un inconvénient t

Diverses. 219

et la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs. Ce sentiment , loin de s'effacer , augmente sans cesse et se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage : il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Désirez en tout la médiocrité , sans en excepter la beauté même. Une figure agréable et prévenante , qui n'inspire pas l'amour , mais la bienveillance , est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari ; et l'avantage en tourne au profit commun. Les grâces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse ; et au bout de trente ans

de mariage , une honnête femme , avec des grâces , plaît à son mari comme le premier jour.

Il n'y a , pour les deux sexes , que deux classes réellement distinguées ; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent pas. Et cette différence vient presque uniquement de l'éducation ; car

penser est un art qui s'apprend comme tous les autres. Un homme de la première de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre : le plus grand charme de la société manqueroit à la sienne ; parce que sa femme n'ayant ni l'esprit cultivé, ni le commerce agréable, il seroit réduit à penser seul. Que c'est une triste chose pour un père de famille qui se plaît dans sa maison , d'être forcé de s'y renfermer en soi-même , et de ne pouvoir s'y faire entendre à personne !

D'ailleurs , comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir , élèverat-elle ses enfans ? Comment discernerat-elle ce qui leur convient ? Comment les disposeta-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas , au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne saura que les flatter ou les menacer , les rendre insolens ou craintifs ; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis polissons ; jamais de bons esprits ni des enfans aimables. Il ne con-

Diverses. 131

Vient donc pas à un homme qui a de l'éducation , de prendre une femme qui s'en ait point , ni conséquemment dans un rang où l'on ne sauroit en avoir.

La recette contre le refroidissement de Pamour dans le mariage est simple et facile ; c'est de continuer d'être amans quand

on est époux. Les noeuds qu'on veut trop serrer , rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage , quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux est le plus saint de tous les droits ; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre est de trop. La contrainte et l'amour vont mal ensemble , et le plaisir ne se commande pas. Ce n'est pas tant la possession qui rassasie , que l'assujettissement. Voulez- vous donc être Tamant de votre femme ? Qu'elle soit toujours votre maîtresse et la sienne. Soyez amant heureux , mais respectueux : obtenez tout de l'amour , sans rien exiger dur devoir ; et

131 Maximes

que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des» droits , mais des grâces ; souvenez- vous toujours que, même dans le mariage , le plaisir n'est légitime, que quand le désir est partagé.

La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil , et l'homme le bras , mais avec une telle dépendance l'un de l'autre , que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir , et de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. L'homme a les principes ; la femme une raison pratique et l'esprit des détails. Dans l'harmonie qui règne entre eux , tout tend à la fin commune ; on ne sait lequel met le plus du sien. Chacun suit l'impulsion de l'autre ; chacun obéit , et tous deux sont les maîtres.

Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes , que la pureté çlu mariage ne

Diverses. i

soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solennel , il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de respecter* ce lien sacré , d'honorer en eux l'union conjugale et c'est , ce me semble , une raison très forte contre les mariages clandestins, qui ^ 1 n'offrant nul signe de cette union , exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence , et l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre » pèche ; premièrement , parce qu'il la fait pécher , et qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre ; il pèche encore directement lui-même , parce qu'il viole la foi publique et sacrée du mariage , sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

La rigidité des devoirs relatifs des.

*34 Maximes

deux sexes dans le mariage n'est , mais ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme , elle a tort ; cette inégalité n'est point une institution humaine , ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans , d'en répondre à l'autre. Sans doute , il n'est permis à personne de violer sa foi ; et tout mari infidèle qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe , est un homme injuste et barbare ; mais la femme infidèle fait plus : elle dissout la famille , et brise tous les liens de la nature: en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui , elle trahit les uns et les autres ; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre et quel crime ne tiennent pas à celui-là. S'il est un état af-

freux au monde r c'est celui d'un malheureux père, qui sans confiance en sa femme >

Diverses. 13 c

tfcese se livrer aux plus doux sentimens de son cœur ; qui doute , en embrassant son enfant , s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre , le gage de son déshonneur , le ravisseur des biens de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille , si ce c'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre , en les forçant de feindre de s'entr'aimer } j Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidelle , mais qu'elle soit jugée telle par son mari , par ses proches , par tout le monde ; il importe qu'elle soit modeste , attentive , réservée , et qu'elle porte aux yeux d'autrui , comme en sa : propre conscience , le témoignage de sa vertu : s'il importe qu'un père aime ses enfans , il importe qu'il estime leur mère. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes , et leur rendent l'honneur er la réputation non moins indispensables j <£ue la chasteté. De ces principes dérive »

*36 Maximes

avec la différence morale des sexes , un motif nouveau de devoir et de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite , sur leurs manières * sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux , et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines ; c'est ne rien dire , tant qu'on ne répondra pas à cela.

mm

Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs ? commencez par les mères ; vous serez étonné des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette première dépravation : tout l'ordre moral s'akère ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant « Une famille naissante n'attache plus le mari , n'impose plus d'égards aux étrangers ; on respecte moins la mère dont on ne voit pas les enfans : il n'y a point de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce

Diverses. 157

Les liens du sang ; il n'y a plus ni père , ni mère , ni enfans , ni frères , ni sœurs : tous se connoissent à peine ; comment s'aimeroient-ils ? chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est plus qu'une triste solitude , il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les mères daignent nourrir leurs enfans ; les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes , les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs ; l'état va se repeupler : ce premier point , ce point seul va, tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contrepoison des mauvaises mœurs. Le tracassé d'enfans , qu'on croit importun , devient agréable ; il rend le père et la mère plus nécessaires , plus chers l'un à l'autre ; il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus utile occupation de la femme et l'unique amusement du mari.

Ainsi de ce aveu si vous corrigé résulteroit

des Maximes

bientôt une réforme générale ; bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères , bientôt les hommes redeviendront pères et maris. Fondé sur des conséquences que don* ne le plus simple raisonnement , et sur de\$ observations que je n'ai jamais vu démenties , j'ose promettre à ces dignes mères un attachement solide et constant de, la part, de leurs maris , une tendresse vraiment &J liale de la part de leurs enfans , l'estime et le respect du public , d'heursuses couches sans accident et sans suite , une santé ferme et vigoureuse , enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles , et ci-; ter en exemple à celles d'autrui.

Non contentes d'avoir cessé d'aîaier leurs enfans , les femmes cessent d'en vouloir faire ; la conséquence est naturelle. Dès que l'état de mère est onéreux , on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer toutà-fait : on veut faire un ouvrage inutile, aân de le commencer toujours ; et l'on

Diverses? 13\$

tourne au préjudice de l'espèce , l'aurais donné pour la multiplier. Cet usage , ajouté aux autres causes de dépopulation , nous annonce le sort prochain de l'Europe. Les sciences , les arts , la philosophie es les mœurs qu'elle engendre , ne tarderont pas d'en faire un désert. Elle sera peuplée de bêtes féroces ; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

niii in Miia^n

Du CÉLIBAT.

iL- 'Obligation de se marier n'est pas commune à tous ; elle dépend , pour chaque homme , de l'état où le sort l'a placé. C'est

pour le peuple , pour l'artisan , pour le villageois , pour les hommes vraiment utiles , que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans cesse , et qui ne sont toujours que trop remplis , il est permis et même convenable» Sans cela , l'état ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont k

s 40 Maximes

charge. Les hommes auront toujours assez de maures ; et l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de pairs,

Au reste , ces raisons , assez judicieuses pour un politique qui balance les forces respectives de l'état , afin â'Qn maintenir l'équilibre , je ne sais si elles sont assez solides pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. Il sembleroit que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de la transmettre , une sorte de substitution qui doit passer de race en race ; et que quiconque eut un père , est obligé de le devenir. Il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature » tel que le célibat , n'amène pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi ?

Diverses. 141

mi i_mn imi 1111 — i m 1 — ~~rtT"r"ir~ inra

m m ■ - ■ 1 I " - — ■-• ■ -■--*»■■■■■- - ■ — -fjf

De la Société civile.

JLe'E premier qui , ayant enclos un ter-^ iein , s'avisa de dire ceci est à moi t et rouva des gens assez simples pour le :roire , fut le vrai fondateur de la so^ piété civile. j*

Tant que les hommes ne s'appliquèrent [l'u]à des ouvrages qu'un seul pouvoit jaire , et qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains , Is vécurent libres , sains , bons et heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur liature , et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant ; mais dès l'instant qu'un homme eut he*» oin du secours d'un autre ; dès qu'on l'aperçut qu'il étoit utile à un seul l'avoir des provisions pour deux , l'égalité disparut , la propriété s'introduisit ; le travail devint nécessaire , et les vastes fo^ Tome L K

*42 Maximes

rets se changèrent en des campagnes riantes , qu'il fallut arroser de la sueur des hommes , et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

C'est la faiblesse de l'homme qui le rend sociable ; ce sont nos misères communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien , si nous n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avoit nul besoin des autres , il ne songeroit guères à s'unir à eux. Il suit de là que nous nous attachons à nos semblables , moins par le sentiment de leurs plaisirs , que par celui de leurs peines , * car nous y voyons bien mieux l'identité de notre nature , et les garants de leurs attachemens pour nous» Si nos besoins communs nous unissent par intérêt 3 nos misères communes nous unissent par affection.

Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la société

Diverses* 143

i humaine le moins qu'il est possible : car idans l'état social , le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'eisence delà chose, et rien ne isauroit le changer. Qu'on cherche, sur ce x : principe 9 lequel est le meilleur, de l'homme i social , ou du solitaire ? Un auteur illustre i dit qu'il n'y a que le méchant qui soit seul ^ i mais je dis qu'il n'y a que le bon qui soit | seul. Si cette proposition est moins sentencieuse , el'e est plus vraie et mieux raison*? née que la précédente- Si le méchant étoit seul , quel mal feroit-il ? C'est dans la so^ ciété qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres.

Il est clair qu'il faut mettre sur le compte de la propriété , et par conséquent de l'établissement et de la perfection des sociétés , les raisons de la diminution de notre espèce t les assassinats , les em'poisonnemens , les vols de grands chemins ; ces movens honteux d'empêcher la naissance des hommes et de tromper ia nature , soit par ces goûts

kij

144 Maximes

brutaux et dépravés qui insultent son plus] charmant ouvrage , goûts que les sauvages ni les animaux ne connurent jamais , et qui ne sont nés dans les pays poiicés que) d'une imagination corrompue ; soit par ces avortemens secrets , dignes fruits de la dé-i bauche et de l'honneur vicieux ; soit par l'exposition ou le meurtre d'une multitude I d'enfans , victimes de la misère de leurs parens , ou de la honte barbare de leurs mères ; soit enfin par la mutilation de ces malheureux , dont une partie de l'existence et toute la postérité sont sacrifiées à de vaines chansons , ou , ce qui est pis encore , ou la brutale jalousie de quelques

hommes : mutilation qui , dans ce dernier cas , outrage doublement la nature , et par le traitement que reçoivent ceux qui la souffrent , et par l'usage auquel ils sont destinés. Le dirai-je ? l'espèce humaine est attaquée dans sa source même , et jusques dans le plus saint de tous les liens , où l'on n'ose plus écouter la nature , qu'après avoir consulté la

Diverses. 14c

fortune , et où le désordre civil confondant les vertus et les vices , la continence devient une précaution criminelle , et le refus de donner la vie à son semblable un acte d'humanité.

Les vices qui rendent nécessaires les institutions sociales, sont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable *, parce que les loix, en général moins fortes que les passions , contiennent les hommes sans les changer. j

Les hommes sont méchants; cependant l'homme est naturellement bon. Qu'est ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point, si non les changemens survenus dans sa Constitution , les progrès qu'il a faits , et les connoissances qu'il a acquises ? Qu'on admire tant qu'on voudra la société humaine , il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre haïr à proportion que leurs intérêts se croisent ; à se rendre mutuellement de» services apparens , et à se faire en effer

146 Maximes

tous les maux imaginables. Que peut-on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que l'raison publique prêche au corps de la société , et où. chacun trouve son compte dans le mal-

heur d'autrui ? Les calamités publiques elles-mêmes font l'attente d'une multitude de particuliers ; et j'ai vu des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une , année fertile.

Pour le pcète , c'est l'or et l'argent ; mais pour ie philosophe , ce sont le fer et le bled qui ont civilisé les hommes , et perdu le genre humain.

r L'état social n'est avantageux aux honnîmes , qu'autant qu'ils ont tous quelque chose , et qu'aucun d'eux n'a rien de trop ; car dans le fait » les loix sont toujours utiles a ceux qui possèdent , ei nuisibles à ceux qui n'ont rien.

Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il fl'a pas gagné lui-aiême , le vole ; tt ua

, entier que l'état paye pour ne rien faire , lie diffère guère , à mes yeux , d'un brigand nui vit aux dépens des passans. Hors de a société , l'homme isolé ne devant rien à personne , a droit de vivre comme il lui ÎDĭaic ; mais dans la société , ou il vit nécessairement aux dépens des autres , il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre , puissant ou foible , tout citoyen oilif est un fripon. «

Toute société partielle , quand elle est étroite et bien unie , s'aliène de la grande. Tout patriote est dur aux étrangers ; ils ne sont qu'hommes , ils ne sont rien à ses yeux. Cet inconvénient est inévitable ; mais il est foible. L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au dehors le Spartiate étoit ambitieux , avare , inique .: mais le désintéressement , l'équité , la concorde régnioient dans ses murs. Défiez-vous de ces cosmopolites qui vont chercher au

*4<3 Maximes

loin dans leurs livres , des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel philosophe aime les tartares , pour être dispensé d'aimer ses voisins.

L'homme naturel est tout pour lui ; il est l'unité numérique , l'entier absolu , qui n'a de rapport qu'à lui même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur , et dont la valeur est dans son rapport avec l'entier , qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme * lui ôter son existence absolue , pour lui en donner une relative , et transporter le Moi dans l'unité commune ; en sorte que chaque particulier ne se croie plus un , mais partie de l'unité , et ne soit plus sensible que dans le tout. Un citoyen de Rome n'étoit ni Caius , ni Lucius ; c'étoit un romain : même il aimoit la patrie exclusivement à lui. Régulus se prétendoit Carthaginois , comme étant devenu le bien de ses maîtres.

Diverses. 149

En sa qualité d'étranger , il refusoit de siéger

au Sénat de Rome ; il fallut qu'un Cariha-

Iginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on

«voulût lui sauver la vie. Il vainquit , et

} \$'en retourna triomphant mourir dans les supplices. Gela n'a pas grand rapport , ce me semble , aux hommes que nous con-

i noissons.

Le Lacédémonien pédarète se présente pour être admis au conseil des trois cent;

;il est rejeté : il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui» Je suppose cette démonstration sincère , et il

i y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée , et attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant.... Vos cinq fils ont été tués.... Vil esclave , t'ai-je demandé cela?... Nous avons gagné la victoire La mère court aux temples , et rand grar

ces aux dieux. : voilà la citoyenne.

Celui qui , vUns l'ordre civil , veut conserver la primauté des sentimens de la nature , ne sait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même , toujours flottant entre ses penchans et ses devoirs, il ne sera jamais ni homme ni citoyen ; il ne sera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce sera un de ces hommes de jeos jours ; un français , un anglais , un bourgeois ; ce ne sera rien.

Pour être quelque chose, pour être soimême et toujours un , il faut agir comme on parle ; il faut être toujours décidé sur le parti qu'on doit prendre , le prendre hautement et le suivre toujours. J'attends qu'on me montre ce prodige , pour favoir -si Ton est homme ou citoyen , ou comment on s'y prend pour être à la fois l'un et l'autre.

Dans l'ordre naturel , les hommes étant tous égaux , leur vocation commune est l'état d'homme ; es quiconque est bien

Diverses. iç*

îlvë pour celui-là, ne peut mal remplit ceux qui s'y rapportent.

L'homme civil naît , vit et meurt dans ^'esclavage. À sa naissance on le coud (dans un maillot ; à sa mort , on le cloue |dans une bière : tant qu'il garde la figure {humaine , il est enchaîné par nos institutions ; car toute notre sagesse consiste en préjugés serviles ; tous nos usages ne sont 'qu'assujettissement , gêne et contrainte.

Le sauvage vit en lui-même ; l'homme social , toujours hors de lui , ne sait vivre que dans l'opinion des autres ; et c'est * pour ainsi dite , de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. De-là vient que demandant toujours aux:

autres ce que nous sommes , et n'osant jamais nous interroger là dessus nous-mêmes , au milieu de tant de philosophie , d'humanité , de politesse et de maximes sublimes , nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole-, de l'honneur sans vertu p de la raison sans sagesse > et du plaisir sang jboi&çui'ij* A

152 Maximes

M n «n— *«ffi" tt 1 1 ■ 11 1 » 1 1 11 1 tii 1 ■— iiiinii ma | | mjfi|

»'«^ * " ■ - - - * - * - - " — * ■ - 1- ■ ■ - ■ ■ TTlM-M .. V^tf

Des Sociétés du Monde,

JLJ E quelque sens qu'on envisage les chcs^ ses , tout dans la société n'est que babil , jargon , propos sans conséquence. Sur la scène , comme dans le monde , on a beau écouter ce qui se dit , on n'apprend rien de ce qui se fait , et qu'a-t-on besoin de l'ap-

prendre ? Si- tôt qu'un homme a parlé , s'inforrne-t-on de sa conduite ? n'a- 1- il pas tout fait , n'est-il pas jugé ? L'honnête homme aujourd'hui n'est point celui qui fait de bonnes actions , mais celui qui dit ée belles choses ; et un seul propos inconsidéré , lâché sans reflexion , peut faire à celui qui le tient , un tort irréparable que 11'efTaceroient pas quarante ans d';ntégrité. En un mot , bien que les œuvres des hommes ne ressemblent guère à leurs discours , •je vois qu'on ne les peint que par leurs discours , sans égard à leurs œuvres : je vois aussi que dans une grande ville la

société

Diverses, içj

société paroît plus douce , plus facile , plus sûre même t que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes ? je n'en sais rien. Ce ne sont encore là que des apparences. Ce qu'on s'efforce de me prouver avec évidence , c'est qu'il n'y a que le demi- philosophe qui regarde à la réalité des choses ; que le yrai sage ne les considère que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principes , les bienséances pour loix , et que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous.

C'est dans les sociétés privées , aux soupers privés , où la porte est fermée à tout survenant , que les femmes s'observent moins , et qu'on peut commencer à les étudier. C'est- ià que régnet plus paisiblement des propos plus nns et plus satyriques •, c'est là qu'on passe discrettement en revue les anecdotes , qu'on dévoile tous les événemens secrets «te la chronique. Tams L x*

i<4 Maximes

scandaleuse , qu'on rend le bien et îe mal également pîaisans et ridicules ; et que peignant avec art , et selon l'intérêt particulier , les caractères des personnages, cha-» que interlocuteur , sans y penser , peins encore beaucoup mieux le sien. C'est- là , en un mot , qu'on affine avec soin le poignard , sous prétexte dg faire moins de mal , mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant ces propos sont plus railleurs que mordans, e: tombent moins sur îe vice que sur le ridicule. En général 5 la satire a peu de cours dans les grandes villes , où ce qui n'est que mal est si simple , que ce n'est pas la peine d'en parler. Que restet-il à blâmer ou la vertu n'est plus estimée ? et cîe quoi médirait-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? A Paris , sur-tout , oîi l'on ne saisit les choses que par le côté plaisant , tout ce qui doit ailumer la colère et l'indignation est toujours mal reçu , s'il n'est mis en chanson ou en épigramjm.e»

Diverses: iğ^

î,es jolies femmes n'aiment point à se fâcher ; aussi ne se fâchent-elles de rien. Elles aiment à rire ; comme il n'y a pas le mot pour rire au crime , les fripons sont d'honnêtes gens comme tout le monde : mais malheur à qui prête le flanc au ridicule : sa caustique empreinte est ineffaçable ; il ne déchire pas seulement les mœurs , la vertu ; il marque jusqu'au vice même : il fait calomnier les méchants.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble , et parmi lesquelles régnet même le plus souvent des liaisons secrettes , ne pouvoir rester une heure , entre elles six , sans y faire intervenir la moitié de Paris , comme si leurs cœurs

n'avoient rien à se dire , et qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser.

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives , c'est communément dans un certain jargon de société , dont il faut

Lij

avoir la clef pour l'entendre. A l'aide d'un chiffre , on se fait réciproquement et seltan le goût du temps , mille mauvaises plaisanteries , durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins , tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui et audience , ou à rire de ce qu'il n'entend point.

Au milieu de tout cela , qu'un homme de poids avance un propos grave ou aggrave une question sérieuse , aussitôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet ; hommes, femmes, vieillards , jeunes gens se prêtent à le considérer par toutes ses faces et l'on est étonné du sens et de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres , pourvu , toutefois , qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité ; car alors chacun renchérit tout part à l'instant , et il n'y a point de moyen de reprendre le ton sérieux.

Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes , que dans celle d'utiles femmes

Diverses. i 57

de Paris ; les conclusions y seroient même souvent moins sévères : car le philosophe veut agir comme il parle , y regarde à deux fois ; mais ici où toute la morale est bis pur verbiage , on peut être austère sans conséquence ; et Ton ne seroit pas fâché pour rabattre un peu l'orgueil philosophique , de mettre la vertu

si haut , que le sage même n'y pût atteindre. Au reste , , hommes et femmes , tous instruits par l'expérience du monde , et sur-tout par leur conscience , se réunissent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible ; toujours philosophant tristement , toujours dégradant par vanité la nature humaine , toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien ; toujours , d'après leur propre cœur , médissant du cœur de l'homme.

Que croyez- vous qu'on apprenne dans les conversations si charmantes des grandes sociétés ? A juger sainement des choses du eactade ? à bien user de la société ? à coa-

L ilj

15\$ Maximes

noître au moins les gens avec qui l'on vît l Rien de tout cela. On y apprend à plaider la cause du mensonge ; à ébranler , à force de philosophie , tous les principes de la vertu ; à colorer de sophismes subtils ses passions et ses préjugés , et à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes cju jour. il n'est point nécessaire de connoître le caractère âes gens t mais seulement leurs intérêts , pour deviner à- peuprès ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle , c'est r pour ainsi dire t son habit et non pas lui qui a un sentiment ; et il en changera sans façon , tout aussi souvent que d'état. Donnez lui tour- à-tour une longue perruque , un habit d'ordonnance , et une croix pectorale : vous l'entendrez successivement" prêcher avec le même zèle hes loix , le despotisme , et l'inquisition. U y a une raison commune pour la robe , une autre pour la finance , une autre

pouf l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres», sont mauvaises s conséquence

facile à tirer pour les trois. Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense , mais ce qu'il lui convient de faire pen:er à autrui ; et le zèle apparent delà vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croirez que les gens isolés , qui vivent dans l'indépendance , ont au moins un esprit à eux : point du tout ; autres machines qui ne pensent point et qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés , de leurs coteries , de leurs amis , des femmes qu'ils voient , des auteurs q s'ils connoissent ; là - dessus on peut d'avance établir leur sentimeqt futur sur un livre prêt à paraître , et qû' Is n'ont point lu ; sur une pièce prêle à jouer , et qu'ils n'ont point vue ; sor teî ou tel système dont ils n'ont aucune i 'é?. Et comme la pend île ne se monte ordinairement que pour vingt quatre hte'ures v tous ces geni là s'en vont chaque >s©ir apprendre dans leurs sociiéés ce qu'ils penseront demain.

L iv

160 Maximes

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes et de femmes qui pensent pour tous les autres , et par lesquels tous les autres parlent et agissent ; et comme chacun songe à son intérêt » personne au hien comrnun , et que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux \ c'est un choc perpétuel de brigues et de cabales , un fluK et reflux de préjugés , d'opinions contraires , où les plus échauffés , animés par les autres , ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses règles , ses jugemens ,

ses principes , qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon , le mauvais , le beau , le laid , la vérité , la vertu n'ont qu'une existence locale et circonscrite.

Quiconque aime à se répandre et fréquente plusieurs sociétés , doit être plus flexible qu'Alcibiade , changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire , à chaque pas , et mesura

/ Diverses. 161

ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte , en entrant , son aroë , s'il en a une ; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison , comme un laquais prend un habit de livrée ; qu'il la pose de même en sortant , et reprenne , s'il veut , la sienne jusqu'à nouvel échange. Il y a plus ; c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation , et d'autres pour la pratique ; leur opposition ne scandalise personne , et l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entre eux. On n'exige pas même /d'un auteur, sur-tout d'un moraliste , qu'il parle comme ses livres , ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits , ses discours , sa conduite sont trois choses toutes différentes , qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot , tout est absurde et rien ne choque , parce qu'on y est accoutumé ; et il y a même , à cette incon[^]ToifH L L y

i6i Maximes

séquence , une sorte de bon air dont bîetf des gens se font honneur. En effet , quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profession , tous se' piquent d'avoir le ton d'une autre, Le

magistrat prend l'air cavalier ; le financier fait le seigneur ; l'évêque a le propos galant ; l'homme de cour parle de philosophie , l'homme d'état de bel esprit : il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui , ne pouvant prendre un autre ton que le sien , se met en noir les dimanches , pour avoir l'air d'un homme de palais. Les militaires seuls , dédaignant tous les autres états + gardent sans façon le ton du leur.

Ainsi les hommes à qui Ton parle , ne sont point ceux avec qui l'on converse ; leurs sentimens ne partent point de leur cœur ; leurs lumières ne sont point dans leur esprit ; leurs discours ne représentent point leurs pensées ; on n'aperçoit d'eux que leur figure , et l'on est dans une assemblée à- peu près comme devant un

Diverses; 16*3

Va&le'au mouvant , où le spectateur paisible est le seul être mu par lui-même.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous , si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur; si la •délivrance étoit la vertu ; si nos maxiliÉt nous servoient de règle ; si la véritable philosophie étoit inséparable du titre de philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble , et la vertu ne marche guère en si grande pompe.

Qu'on pénètre , au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance * ce qui se passe au fond des coeurs , et qu'on réfléchisse à ce qui dott'être un état de choses" 011 tous les hommes sont forcés de se caresser et de se détruire mutuellement , et 011 ils naissent ennemis par devoir , et fourbes par intérêt. Chaque

homme, dit-on, gagne à servir les autres ; oui , mais il gagne encore plu* à leur nuire. Il n'y a point de profit si

légitime, qui ne soit surpassé" par celui

Lvj

164 Maximes

qu'on peut faire illégitimement ; et îe tptt fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit plus que de t trouver les moyens de s'assurer l'impunité ; et c'est à quoi les puissans emploient toutes > leurs forces , et les foibles toutes leurs ruses.

L'honnête intérêt de l'humanité , l'épanchement simple et touchant d'une ame franche . ont un langa&e bien différent des fausses démonstrations de la politesse, et des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand' peur que celui qui , dès la première vue , me traite comme un ami de vingt ans , ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu , si j'avois quelque important service à lui demander *. et , quand je vois <3es hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens , je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

La véritable politesse consiste à mar-

Diverses. 16%

quer de îa bienveillance aux hommes ; elle se montre sans peine quand on en a : c'est pour celui qui n'en a pas, qu'en est forcé de réduire en art ses apparences.

Quel contraste entre les discours , les sentimens et les actions des honnêtes gens ! Quand je vois les mêmes hommes changer de

maximes selon les cotteries ; molinistes dans l'une , jansénistes
daas l'autre > vi!s courtisans chez un ministre , frondeurs mutins
chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe
, un financier les impôts , un prélat le dérèglement ; quand j'en-
tends une femme de la cour parler de modestie , un grand sei-
gneur de vertu , un auteur de simplicité , un abbé de religion , et
que ces absurdités ne choquent personne ; ne dois - je pas
conclure à l'instant , qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la
vérité que de la dire , et que , loin de vouloir persuader les autres
quand on leur parle > on m

i66 Maximes

cherche pas même à leur faire penser qu'on

croit ce qu'on leur dit \

Les auteurs, les gens de lettres, les philosophes ne cessent de
crier que , pour remplir ses devoirs de citoyen , pour servir ses
semblables , il faut habiter les grandes villes ; selon eu* , fuir Pa-
ris, c'est haïr le genre humain ; le peuple de la campagne est nul à
leurs yeux ; à les entendre , ort croiroit qu'il n'y a des hommes ,
qu'où il y a des pensions , des académies et, des dîners. De
proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les
contes, les romans, les pièces de théâtre , tout tire sur les pro-
vinces , tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques
, tout prêche les manières et les plaisirs du grand monde : c'est
une honte de ne les pas connoître ; c'est un malheur de ne les pas
goûter. Qui sait de combien de filou* et de filles publiques l'at-
trait de ces plaisirs imaginaires peu-* pie Paris de jour en jour.
Ainsi , les

Diverses. 167

préjugés et l'opinion renforçant l'effet des isystèmes politiques , amoncellent , entassent ■ les habitans de chaque pays sur quelques j points du territoire , et laissent tout le ; reste en friche et désetc : ainsi , pour faite 1 briller les capitales , se dépeuplent les hâtions; et, ce frivole éclat, qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine. j

. Les Français du bel air ne -comptent qu'eux dans tout l'univers; tout le . reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un suisse , un maître d'hôtel , c'est être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde ; ce sont des bourgeois , des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, et l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire, que pour exister.

Devant celui qui. pense , toutes les districtiigis civiles disparaissent. Il voit les

i68 Maximes

mêmes passions, les mêmes sentimens daro le goujat et dans l'homme illustre; il n'y différne que leur langage et qu'un coloris plus ou moins apprêté : et si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est , et n'est pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent ; s'ils se mon-; troient tels qu'ils sont , ils feroient horreur.

De la Conversation.

JL* E ton de la bonne conversation n'est ni pesant , ni frivole ; il est coulant et naturel , sage sans pédanterie , gai sans tumulte ,

po'i sans affectation , galant sans fadeur , badin sans équivoques.
Ce ne sont ni des dissertations , ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter , on y plaisante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit et la raison > les rnarirriçs et les

Diverses» i

illies , la satire aiguë , l'adroite flatterie j la morale austère : on y parle de tout 9 laur que chacun ait quelque chose à dire i n n'approfondit point les questions de ;eur d'ennuyer , on les propose comme n passant , on les traite avec rapidité ;, Il précision mène à l'élégance ; chacun tit son avis , et l'appuie en peu de mots ^ lui n'attaque avec chaleur celui d'autrui , lut ne défend opiniâtrement le sien : on [discute pour s'éclairer , on s'arrête avant la lispute ; chacun s'instruit , chacun s'amuse» (tous s'en vont contens , et le sage même 'peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

[* Le talent de parler tient te premier rang 'dans l'art de piaire ; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non-seulement vi-» vîfie le corps , mais qui le renouvelle en quelque sorte ; c'est par la succession des seotiœens et des idées qu'il anime et varie

o Maximes

la physionomie ; et c'est par les discout| qu'il inspire , que l'attention , tenue e haleine , soutient long - temps le mêmflî intérêt sur le même objet.

Le bon usage du monde , celui qujl nous y fait te plus rechercher et chérir n'est pas tant d'y briller que d'y fainj briller les

autres , et mettre , à force dcf modestie , leur orgueil plus en liberté Ne craignons pas qu'un homme d'esprit ,| qui ne s'abstient de parler que par retenue et discrétion , puisse jamais passer] pour un sot. Dans quelque pays que cet puisse être , il n'est pas possible qu'oi juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit , et qu'on le méprise pour s'être tu. Airj contraire , on remarque en général que' les gens silencieux en imposent ; qu'on s'écoute devant eux , et qu'on leur donne •beaucoup d'dttemion quand ils parlent : ce qui , leur laissant le choix des occasions , et faisant qu'on ne perd rien de ce

eijiie

Diverses. \y%

!s disent t met tout l'avantage de leur é. Il est si difficile à l'homme le plus frje de garder toute sa présence d'esprit is un long flux de paroles ;ri est si raqu'il ne lui échappe des choses dont 'hénlse repent à loisir , qu'il aime mieux »enir le bon, que risquer le mauvais, emfin, quand ce n'est pas faute d'esprit îtra'il se tait , s'il ne parie pas , quelque priilscret qu'il puisse être , le tort en est à «:|(:ux qui sont ayec lui.

Le grand caquet vient nécessairement u de la prétention à l'esprit, ou du prix u'on donne à des bagatelles dont on croit ottement que les autres font autant de as que nous. Celui qui connoît assez de hoses , pour donner à toutes leur véritale prix, ne parle jamais trop ; car il ait apprécier aussi l'attention qu'on lui onne, et l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. En général , les gens qui savent peu , parlent beaucoup ; et les

iji Maximes

gens qui savent beaucoup , parlent p Il est simple qu'un ignorant trouve i portant tout ce qu'il sait , et le dise

tout le monde. Mais un homme instrf

n'ouvre pas aisément son repeno?re j

auroit trop à dire, et il voit encore pi

à dire après lui ; il se tait.

On ne considère pas assez combien Y\

bitude de passer sa vie à dire des tU

rétrécit l'esprit. Les gens ôi ifs , Joujot

ennuyés d'eux-mêmes ^s'efforcent de do

ner un grand prix à l'art de les amusei

et l'on diroit que le savoir - vivre co

siste à ne dire que de vaines paroles)

mais la société humaine a un objet pli!

noble ; et ses vrais plaisirs ont plus cl

solidité. L'organe de la vérité, le pli

digne organe de l'homme * le seul doij

"usage le distingue des animaux , ne Kj

a point été donné pour n'en pas tirer ui

meilleur parti qu'ils ne font de leurs cri;

Il se dégrade au-dessous d'eux, quand i
parle pour rfe rien dire jet l'homme doi
Diverses. 17 j

I? homme jusques dans ses délassemens.
Ë/entretien de* paysans a des charmes,
|eiM:me pour ces 2rr.es élevées avec qui le
. aimer"-: à s'instruire. On trouve dans
rf •■ naïveté villageoise des caractères plus
o fcirqué* , plus d'hommes pensans par eux-
mes, qpe sons le masque uniforme des
bilans des villes , où chacun se montre
taiûie sont les autres , plutôt que comme
est lui même. On trouve encore en eux
zs cœurs sensibles aux moindres caresses,
j: qui s'e^ur^enr heurçux de l'intérêt qu'on
rend à leurs affaires et à leur bonheur.
ur œur ni leur esprit ne sont point
corné* ' ;«?r Part ; ils n'ont point appris
[1 se former sur nos modèles , et l'on n'a
ias peur de trouver en eux l'homme de

l'homme , au lieu de celui de la nature.

Des Femmes,

Les Anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes > mais ils

\$74 Maximes

marquoient ce respect en s'abstenant I

les exposer au jugement du public ,

croyoient honorer leur modestie , en

taisant sur leurs autres vertus. Us avoi<

pour maxime , que le pays où les mœurs

étoient les plus pures , étoit celui où l'

parloit le moins des femmes ; et que

femme la plus honnête étoit celle dont <

parloit le moins. C'est sur ce principe

qu'un Spartiate , entendant un étranger!

faire de magnifiques éloges d'une dame

de sa connoissance , l'interrompt e

colère : ne cesseras-tu point , lui dit-il , d

médire d'une femme de bien ? De-là ve

noit encore que dans leurs comédies le

rôles d'amoureuses et de filles à marier
ne représentent jamais que des esclaves!
ou des filles publiques. Ils avoient une!
telle idée de la modestie du sexe , qu'ils
auroient cru manquer aux égards qu'ils lui
dévoient, de mettre une honnête fille sur!
la scène , seulement en représentation.
En un mot , l'image du vice à découvert
ID I V E T I S E S.

s choquoit moins , que celle de la pusur offensée.

Chez nous , la femme la plus estimée est elle qui fait le plus de
bruit ; de qui Ton arle le plus ; qu'on voit le plus dans le londe ;
chez qui l'on dîne le plus souvent ; qui donne le plus impérieuse-
ment e ton ; qui juge , tranche , décide , prononce , assigne aux
talens , au mérite 9 ux vertus , leurs degrés et leurs places 9 t
dont les humbles savans mendient le plus bassement la faveur.
Sur la scène 9 c'est pis encore. Au fond , dans le monde „ elles ne
savent rien , quoiqu'elles jugens de tout ; mais au théâtre , sa-
vantes du savoir des hommes ; philosophes , grâces aux auteurs t
eiies écrasent notre sexe de ses propres talens, et les imbécilles
spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont
pris soin de leuï dicter. Tout cela , dans le vrai , c'est se moquer
d'elles , c'est les taxer d'une vanité puérile à et je ne doute pas
que les

plus sages n'en soient indignées. Parcourt! la plupart des pièces modernes ; c'est toujours une femme qui sait tout , qui apprend tout aux hommes ; c'est ton!

Un jour la dame de cour qui fait dire catéchisme au petit Jean de Saintrê, Un enfant ne sauroit se nourrir de son pain s'il n'est coupé par sa gouvernante. Voilà l'image de ce qui se passe aux nouvelles pièces. La bonne est sur le théâtre , et les enfans sont dans le parterre.

La galanterie française a donné aux femmes un pouvoir universel , qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne se fait que par elles ou pour elles ; l'Olympus et le Parnasse, la gloire et la fortune sont également sous leurs lois. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime qu'autant qu'il plaît aux femmes de leur en accorder ; elles décident souverainement des plus hautes connoissances , ainsi que des agréables*. Poésie , littérature

histoire

Diverses: 17?

l'histoire et la philosophie , politique même , on voit d'abord , au style de tous les livres , qu'ils sont écrits pour amuser des jolies femmes ; et l'on vient de mettre la bible en histoires galantes. Dans les affaires , elles ont , pour obtenir ce qu'elles demandent , un ascendant naturel jusque?

sur leurs maris , non parce qu'ils sont leurs maris , mais parce qu'ils sont hommes , et qu'il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune femme , fût-ce même la sienne.

Au reste , cette antorité ne suppose nî attachement , ni estime ; mais seulement de la politesse et de l'usage du monde ; car d'ailleurs , il n'est pas moins essentiel à la galanterie françoise de méprisée les femmes que de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui leur en impose : c'est un témoignage qu'oa a assez vécu avec elles pour les connoître. Quiconque les respecteroit , passeroit à lears yeux pour un novice > un paladin , uq Tome L m

*7§ Maximes

homme qui n'a connu les femmes que dans les romans. Elles se jugent avec tant d'équité , que les honorer seroit être indigne de leur plaire ; et la première qualité d'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent.

Le manège de la coquetterie exige un discernement plus fin que celui de îa politesse ; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde , elle a toujours assez bien fait ; mais la coquette perdrait bientôt son empire par cette uniformité mal adroite. A force de vouloir obliger tons ses amans , elle les rebute- Eoit tous. Dans la société les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on soit bien traité , l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences ; mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul malr traité , que caressé avec tous les autres jj

et ce qui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans , persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère , et qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres , à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez vous voir un personnage embarrassé ? placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secrettes ; puis observez quelle sottie figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (et sûrement l'exemple ne sera pas plus rare) , vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux , et fera que chacun se rira de l'autre. Or si cette femme leur témoignoit la même confiance» et prenoit avec eux la même familiarité ? comment seroient-ils un moment ses dupes ? En les traitant également , ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien

M l j

130 Maximes

mieux que cela ! Loin de les traiter de la même manière , elle affecte de mettre entre eux de l'inégalité ; elle fait si bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse , et que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage , la voit toujours s'occuper de lui , tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le désir général de plaire , la coquetterie suggère de semblables moyens. Les caprices ne feroient que rebuter , s'ils n'étoient sagement ménagés ; et c'est en les dispensant avec art , qu'une femme en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

A quoi tient tout cet art , si ce n'est à des observations fines et continuelles , qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes , et qui la disposent à porter à chaque mouveraent secret qu'elle aperçoit , la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer ? Or cet art s'apprend-il ? Non ; il

naît avec les femmes ; elles Vont tontes % et jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caractères distinctifs du sexe. La présence d'esprit , la pénétration , les observations fines sont 1& science des femmes : l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Les femmes sont fausses , nous dit-on : non ; elles le deviennent» Le don qui leur est propre est l'adresse , et non pas la fausseté. Dans les vrais penchans de leur sexe , même en mentant , elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche , quand ce n'est pas elle qui doit parier ? Consultez leurs yeux , leur teint 9 leur respiration , leur air craintif , leur molle résistance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La touche dit toujours , non, et doit le dire; ■ mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même , et cet accent ne sait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme , sans avoir

H iij

le même droit de les témoigner ? Sort sort seroit trop cruel , si même dans! les désirs légitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir. Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans , sans les décou- vrir ? Combien ne lui importe- t-il pas d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître songer à lui ? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Garathée et sa fuite maladroite ? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela ? Ira-t-elle dire au berger qui la suit entre les saules , qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'y attirer ? Elle mentiroit , pour ainsi dite ; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme

a de ré. serve , plus elle doit avoir d'art , même avec son mari. Oui , je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites , on la rend modeste et vraie ; et qu'on en fait une loi de l'honnêteté.

Douce pudeur ! suprême volupté de

Diverses. 183

L'amour , que de charmes perd une femme , au moment qu'elle renonce à toi ! cornb;en , si elle connoissoit ton empire , elle mettroit de soin à te conserver , si non par honnêteté , du moins par coquetterie 1 Mais on ne joue pas la pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

L'audace d'une femme est le signe assure de sa honte : c'est pour avoir trop à rougir , qu'elle ne rougit plus : et si quelquefois la pudeur survit à la chasteté , que doit-on penser de la chasteté , quand la pudeur même est éteinte ?

En gênant les désirs , la pudeur les enflamme ; ses craintes , ses détours , ses réserves , ses timides aveux , sa tendre et naïve finesse , disent mieux ce qu'elle croit taire , que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs et de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute \ ce mélange de foiblesse

184 Maximes

et de modestie le rend plus touchant ei plus tendre ; moins il obtient , plus la va leur de ce qu'il obtient en augmente ; ei c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations et de ses plaisirs.

Si la pudeur étoit un préjugé de lai société et de l'éducation , ce sentiment devroit augmenter dans les lieux où l'é ducation est

plus soignée , et où l'on ra fine incessamment sur les loix sociales ; il devrait être plus faible par-tout où l'o est resté plus près de l'état primitif. C'est tout le contraire. Dans nos montagnes , les femmes sont timides et modestes , un mot les fait rougir ; elles n'osent lever) les yeux sur les hommes , et gardent le] silence devant eux. Dans les grandes villes Js la pudeur est ignoble et basse ; c'est lai seule chose dont une femme bien élevée) auroit honte ; et l'honneur d'avoir fait» rougir un honnête homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

Les femmes qui ont perdu le plus la

D I V E R S E S. i8<J

loueur , prétendent bien être plus vraies je les autres , et se iaire valoir de cette 'fanchise ; mais -elles n'ont jamais perp'adé cela qu'à des sots. Le plias grand lein de leur sexe ôté , que restet-il qui fîs retienne , et de quel honneur ferontllles cas ,, après avoir renoncé à celui lui leur est propre ? On n'arrive Nà ce li'OÎnt de dépravation , qu'à force de vices 'ju'on garde tous , et qui ne régnt qu'à la faveur de l'intrigue et du mensonge» 'Au contraire , celles qui ©nt encore de la Dudeur , qui ne s'enorgueillissent point de leurs fautes , qui savent cacher leurs désirs* même à ceux qui les inspirent ; celles dont is en arrachent les aveux avec le plus 3e peine , sont d'ailleurs les plus vraies , !es plus sincères , les plus constantes dans tous leurs engagements .; et celles sur U ifoi desquelles on peut généralement le plus compter. Je ne saclie que la sei^e mademoiselle de YEncas , qu'on a;t pu kti pour exception connue à ces remar-

?iS5 Maximes

fques. Aussi mademoiselle de YEncla a-t-elle passé pour un prodige. Dans mépris des vertus de son sexe , elle avoi dit-on , conservé celles du nôtre : on van sa franchise , sa droiture , ia sûreté de s< commerce , sa fidélité dans l'amitié. Enfi« pour achever le tableau de sa gloire , c dît qu'elle s'étoiî faite homme ; à la boni heure : mais avec toute sa haute réputation je n'aurois pas plus voulu de cet homme pour mon ami , que pour ma maîtresse.

Que la chasteté doit être une vertu d licieuse pour une belle femme qui a que que élévation dans l'ame ! Tandis qu'e! voit toute Sa terre à ses pieds , elle trior phe de tout et d'elle même : elle s'él ,ve dans son propre cœur un trône suqi: tout vient rendre hommage ; les sen mens tendres ou jaloux , mais toujo respectueux , des deux se.ces ; l'estime u verselle et la .sienne propre , lui paye sans cesse , en tribut de gloire , les comb <le quelques instns. Les privations so

Diverse s; 187

-- lassapères , mais le prix en est perma-'

n lent : quelle jouissance pour une ame loble , que l'orgueil de la vertu joint à ■1 beauté ! Réalisez une héroïne de ro-

Inan , elle goûtera des voluptés plus p Jxquises que les Lais et les Cléopâtres ;

|:t quand sa beauté ne sera plus , sa gloire

|:t ses plaisirs resteront encore : elle seule

(saura jouir du passé.

Une femme hardie , effrontée , intri-

[gante , qui ne sait attirer des amans que Jpar la coquetterie , ni les conserver que Jpar les faveurs , les fait obéir comme des valets dans les choses serviles et (communes ; dans les choses importantes Jet graves , elle est sans autorité sur eux,¹ Mais la femme à la fois honnête , aimable et sage ; celle qui force les siens à la respecter ; celle qui a de la réserve et de la modestie ; celle , en un mot , qui soutient l'amour par l'estime , les envoie d'un signe au bout du monde ? au combat, à la gloire, à la mort , où il lui

8 M'a xi mes

plaît : cet empire est beau , et vaut bien

à peine d'être acheté.

Il est certain que les femmes seules pourraient ramener l'honneur et la probité parmi nous : mais elles dédaignent de l'être de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes.

Que de grandes choses on feroit avec le désir d'être estimé des femmes, si l'or savoit mettre en œuvre ce ressort ! Malheur au siècle- où les femmes perdent leur ascendant, et où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes ! c'est le dernier degré de la dépravation; Tous les peuples qui ont eu des mœurs- ont respecté les femmes Voyez Sparte, voyez les Germains ; voyez Rome , Rome le siège de la gloire et de la vertu , si jamais «nais elles en eurent un sur la terre,} C'est- là que les femmes honoroient les exploits des grands généraux , qu'elles pleuroient publiquement les pères de la patrie, que leurs vœux ou leurs devoirs

écoient

Diverses, iB\$

«Êt consacrés comme le plus solennel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes ; par une femme Rome acquit la liberté ; par une femme les Plébéiens obtinrent le consulat ; par une femme finit la tyrannie des Déciïvins ; par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un proscrit. Français , qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession , si ridicule à vos yeux moqueurs ? Vous l'eus-; iiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes ob* jets 1 et peut-être avons-nous tous raison; Formez ce cortège de belles dames françaises , je n'en connais point de plus indécent : niais corriposez-je de romaines t Vous aurez , tous , les yeux des Volsques et le cœur de Coriolan.

Femmes 1 femmes ! objets ckers et funestes , que la nature orna pour notre supplice s oui punissez quand on vous br^ve , qui poursuivez quand on votî3 TqMG /• N >

190 Maximes

craint ; dont la haine et l'amour sont également nuisibles , et qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément! Beauté, charme , attrait , sympathie ! être ou chimère inconcevable , abîme de douleurs et de voluptés ! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où Ton t'a fait naître , malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! c'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain.

L'ascendant que les femmes ont sur les hommes n'est pas un mal en soi ; c'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain ; mieux dirigé , il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels

avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain , qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands et vertueux ,

Diverses. 191

[rapprenez aux femmes ce que c'est que l'importance d'âme et vertu.

L'empire des femmes sur les hommes n'est point à elles , parce que les hommes n'ont voulu , mais parce qu'ainsi le veut [la nature ; il étoit à elles avant qu'elles parussent l'avoir. Ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespius , fut pourtant contraint de filer près d'Omphale ; et le fort Sarpedon n'étoit pas si fort que Dalius. Cet empire est aux femmes , et ne peut leur être utile , même quand elles en abusent : si jamais elles pouvoient le perdre , il y a longtemps qu'elles l'auroient perdu.

Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées, mais prises en tout elles se compensent. La femme vaut mieux comme femme et moins comme homme ; partout où elle fait valoir ses droits , elle a l'avantage ; par-tout où elle veut usurper les nôtres , elle reste au-dessous de nous»

N l

Maximes

Croyez- moi , mère judicieuse , ne tenez point de votre fille un honnête homme^ comme pour donner un démenti à la nature : faites- en une honnête femme , et soyez sûre qu'elle en vaudra mieux ^om elle et pour nous.

La première et la plus importante tiffa* lue d'une femme est la douceur. «Em pour obéir à un être aussi imparfait l'homme » souvent si plein de vices» «el toujours si plein de défauts , elle oSisU apprendre de bonne heure à souS:na| même l'injustice , et à supporter les traîra d'un mari sans se plaindre : ce n'est pas pour lui , c'est pour elle qu'elle doit êm\ douce. L'aigreur et l'opiniâtreté desfemtaai ne font jamais qu'augmenter leurs marna et les mauvais procédés des maris ; äïf sentent que ce n'est pas avec ces arta-es-îi|i qu'elles doivent les vaincre. Le cieS aa îes fit point insinuanes et persuada* pour devenir acariâtres ; il ne les point faibles pour être impérieuses i

t Diverse s. 193

îeor donna point une voix si douce or dire des injures : il ne leur nt point des traits si délicats , pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent , elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre , mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente : mais , à moins qu'un homme ne soit un monstre , la douceur d'un© femme le ramène , et triomphe de lui tôt ou tard*

Les hommes , en général, sont moins constans que les femmes, et se rebutent plutôt qu'elles, de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme , et s'en inquiète ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il com-
snece à s'attêdir , forcée à lui rendre , pour le garder, tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire , elle pleure , elle s'humilie à son tour, et rarement avec iç même succès. L'attachement et les

soins gagnent les cœurs , mais ils ne le* recouvrent guères.

Vous êtes b:en folles , vous autres femmes , de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole et aussi passer que l'amour ! Tout change dans la nature ; tout est dans un flux continuel , et vous voulez inspirer des feux constans ! Et de quel droit pré-, tendez vous être aimées aujourd'hui , parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même visage , le même âge , la même humeur ; soyez toujours la même , et l'on vous aimera toujours , si l'on peut.. Mais changer sans cesse et vouloir toujours qu'on vous aime, ce n'est pas cher-: cher des cœurs constans , c'est en chercher d'aussi changeans que vous*

Chez les peuples qui ont des mœurs ; les filles sont faciles et les femmes sévères : c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit , et les autres qu'au scandale. Il ne

Diverses. 19\$

s'agit que d'être à l'abri des preuves ; le crime est compté pour rien.

Loin de rougir de leur foiblesse, les femmes en font gloire ; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus 'égers fardeaux ; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? Ce n'est pas seulement pour paroître délicates : c'est par une pré» caution plus adroite ; elles se ménagent de loin des excuses et le droit d'être foibles au besoin.

Entre les devoirs de la femme , un des premiers est la propreté ; devoir spécial ; indispensable, imposé par la nature. il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal- propre , et

le mari qui s'en dégoûte n'a pas tort. Ainsi , bien faire ce qu'elle fait n'est que le second des soins d'une femme : le premier doit être toujours de le faire proprement.

L'abus de la toilette n'est point ce qu'on pense : il vient plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures k

N ÎV

1 9'5 Max i m f s

sa toilette , " n'ignore point qu'elle n'est; sort pas mieux mise que celle qui ntâ passe qu'une demi- heure ; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du, temps ; et il va'it mieux s'amuse? de soi , que de s'ennuyer de tout. Sans la toiîet». te, que feroit-on de la. vie depuis midi jusqu'à neuf heures ? En rassemblant âcs, femmes autour de soi , on s\im.u<e à les, impatienter ; c'est déjà quelque chose * on évite les tcie-à-ttcs r^vec un mats? qu'on ne voit qu'à cette heure-là „ 'c'est beaucoup plus : et puis viennent les marchandes , les brocanteurs , les petits mes-?, sieurs , les petits auteurs , les vers, le% chansons , les brochures : sans la toilette , on ne réunirent jamais si bien, tout cela» Dans chaque société la maîtresse de la maison est presque toujours seuls ai* milieu d'un cercle d'hommes; on a peine. à concevoir d'où tant d'hommes peuvent se répandre par - tout ; ils semblent , . nme les espèces , se multiplier paï I3

Diverses. 197

|:îrculation. C'est donc la qu'une femme

pprend à parler , à agir et à penser comme

ox , et eux comme elle. C'est là qu'unique objet de leurs petites galanteries , Belle jouit paisiblement de ces insuans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi : qu'importe? Sérieusement, ou par plaisanterie, on s'occupe d'elle, et c'est sur tout ce qu'eile veut. Qj'une autre femme survienne , à l'instant le ton de cérémonie succède à ia familiarité ; les grands airs commencent , l'attention des hommes se partage , et l'on se tient mutuellement dans une secrète gêne , dont on ne sort plus qu'en se séparant.

Mille liaisons secrètes doivent être le fruit de cette manière de vivre éparse et isolée parmi lant d'hommes ; tout le inonde en convient aujourd'hui , et l'expérience a détruit l'absurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant,

Qa ne dit plus que cet usage est Tome L M V

1 98 Maximes

honnête , mais qu'il est plus agréable , ei c'est ce qui n'est pas plus vrai : car que amour peut régner où la pudeur est er dérision , et quel charme peut avoir unej vie , privée à la fois d'amour et d'hon» nêieté ? Aussi , comme le grand fléau dé tous ces gens si dissipés est l'ennui, les femmes se soucient- elies moins d'être aimées qu'amusées ; la galanterie et les soins valent mieux que l'amour auprès d'elles ; et pourvu qu'on soit assidu , peu leur importe qu'on soit passionné. Les mots même d'amour et d'amant sont bannis de l'intime société des deux sexes 9 et relégués avec ceux de chaîne et de flamme dans les romans qu'on ne lit pluSi On ditoit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'est un sacrement , à ce qu'ils prétendent ; et ce sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils ; il

semble n'être qua l'accord de deux personnes libres , qui conviennent de de:

Diverses. 199

meurer ensemble , de porter le même nom , de reconnohre les mêmes enfans , mais qui n'ont, au surplus, aucune sorte de droit l'une sur l'autre ; et un mari qui s'aviseroit de contrôler la mauvaise conduite de sa femme , n'exciteroit pas moins de murmures , que celui qui sotiffriroit ailleurs le désordre public de la sienne. Les femmes , de leur côté , n'usent pas de rigueur envers leurs maris ; elles ne les font point punir d'imiter leurs infidélités. Au reste , comment attendre de part et d'autre un effet plus honnête d'un lien % où le cœur n'a point été consulté ? Qui n'épouse que la fortune ou l'état , ne doit rien à la personne.

Chez la plupart des femmes l'amant est comme un des gens de la maison. S'il ne fait pas son devoir , on le congédie , et l'on en prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs , ou s'ennuie du métier , il quitte , et l'on en prend un autre. Il y a , dit- on % des femmes assez capri-

200 Maximes

cieuses pour essayer même du maître de' 3a maison ; car enfin , c'est encore uns espèce d'homme. Cette fantaisie ne durs pas ; quand elle est passée , o.i le chasse 9 er l'on en prend un autre ; eu s'il s'obs* fine , on La garde , et l'on çn prend toujours un autre.

ais covnir.ent une femme vit^el'e cri-»

suite avec tous ces au;res-là , qui ont ainsi pris ou seça leur congé ? Bon 1. ellen'y vit point. Qa ne se voit pins ; on ne se

connaît plus. Si jamais la fantaisie prenoit de renouer , on auroit une non* veile connoissar.ée à faire , et ce seroit beaucoup qu'on se souvint de s'être vus. Ailleurs , après une union si tendre , on ne pourrou se revoir de sang- froid , le cœur paipiteroit au nom de ce qu'on a une fois aimé , o^ tressailleroit à sa rencontre : mais à Paris, il n'e^t point ques* tien de cela ; vraiment ! les femmes ne croient donc autre chose que de tQflV*

Diverses. 10 i

Au reste , il faut en convenir ; commeles femmes de Paris ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir , pour peu qu'on les fréquente assidûment , pour peu qu'on les détache de cette étemelle repré«=> sentation qui leur plaît si fort , on les voit. bienlot comme elles sont ; et c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'abord inspirée par leurs couleurs , leur air , leurs, regards , leurs propos et leurs manières % se change en estime et en amitié. Il n'y a point de pays où les femmes soient plus éclairées , parlent en général plus sensément , plus judicieusement , et sachent donner au besoin de meilleurs conseils.

Elles servent avec zèle leurs amis ; et quoiqu'ordln2irement elles n'aiment qu'ellesmêmes , une longue habitude , quand elles, ont assez de constance pour l'acquérir , leur tient lieu d'un sentiment assez vit : celles qui peuvent supporter un attache* ment de dix ans , le gardent d'ordinaire

|Quie k«r vk 5 çt çlçi aiment les visas

ftoi Maximes

amis plus tendrement , plus sûrement au moins , que leurs jeunes amans. Au milieu de la vie frivole qu'elles mènent , elles

savent dérober des momens h leurs plaisirs , pour les donner à leur bon naturel ; elies secourent le pauvre de leur bourse, et l'opprimé de leur crédit. Elles ont du penchant au bien ; elies en font beaucoup , et de bon cœur : en un mot, il est certain que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'humanité qui y règne encore , et que sans elles on verroit les hommes avides et insatiables s'y dévorer comme des loups.

Les dames de Paris ont un extérieur de caractère aussi bien que de visage ; et comme l'un ne leur est guères plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par- là. Elles se mettent bien ; ou du moins elles en ont tellement la réputation , qu'elles servent en cela , comme en tout , de modèle au reste d* l'Europe. En effet , on ne peut employée

Diverses. 203

avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont , de toutes les femmes , les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales :

mais les parisiennes dominant la mode , et la savent plier chacune à son avaritage. Les premières sont comme des copistes ignorans et serviles , qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe : les autres sont des auteurs qui copient en maîtres , et savent rétablir les mauvaises leçons.

La parure des femmes de la cour est plus recherchée que magnifique ; il y règne plus d'élégance que de richesse. Ne voulant point se distinguer par le luxe , parce qu'elles seroient bien- tôt effacées par celles des financiers , elles ont choisi des moyens de distinction plus sûrs , plus adroits , et qui marquent plus de réflexion. Elles savent que des idées de pudeur et de modestie sont

profondément gravées dans l'esprit du peuple ; c'est là ce qui leur a suggéré des modes

a©4 Maximes

inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge , ou'il s'obstine à nommer grossièrement du fard ; elles se sont appliquées quatre doigts , non de fard I mais de rouge ; car le mot changé , la II chose n'est plus la même. Elles ont vu I qu'une gorge découverte est en scandale I au public ; elles ont largement échantonné I leurs corps : elles ont vu oh 1 bien des |

choses ! Elles ont mis dans leurs manières il

le même esprit qui dirige leurs ajus-

teroens. Cette pudeur charmante qui dis- | tingue , honore et embellit tout sexe , leur a apparu vile et roturière ; elles ont a- I rimé leur geste et leur propos d'une noble impudence ; et ii n'y a point d'hon* nets homme, à qui leur regard assuré ne I fasse baisser les yeux. C'est ainù que cessant d'être femmes , de peur d'être confondues avec les autres femmes , elles préférèrent leur rang à leur sexe , et imitent les filles de jois , arîa de n'être pa§

imitées.

Diverses. 20\$

Ce rouge et ces corps échantonnés ont aît tout le progrès qu'ils pouvoient faite, -es femmes de la ville ont mieux aimé énoncer à leurs couleurs naturelles et aux; |:harmes que pouvoit leur prêter Uamoroso* jensier des amans , que de rester mises, :omme des bourgeoises ; et si cet exemple n'a point gagné les moindres états

% c'est qu'une femme à pied dans un pareil; équipape n'est pas trop en sûreté contra les insultes de la populace.

Les belles femmes cependant sont erj général plus modestes ; il y a plus de décence dans leur maintien ; mais il y a aussi plus de minauderies dans leurs ma- Bières j elles sont toujours si visiblement occupées d'elles-mêmes , qu'on n'est jamais exposé à la tentation qu'avok quelquefois M. de. Murait auprès des Angloises , de dire à une femme qu'elle est pelle , pour avoir le plaisir de le lui ap= prendre. ' Les femmes çnt le jugeaient plu:..

îoS Maximes

formé que les hommes : étant sur la dé-]! fensive presque dès leur enfance , et chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien et le mal leur sont nécessairement plutôt connus.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt , plus aisément et plus agréablement que les hommes : on les accuse aussi de parler davantage :

cela doit être , et je changerois volontiers ce reproche en éloge ; la bouche et les yeux ont chez elles la même activité ; et par la même raison , l'homme dit ce qu'il sait ; la femme dit ce qui plaît : l'un , pour parler , a besoin de connotssance ; et l'autre de goût : l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles ; l'autre les agréables. Leurs discours nç doivent avoir de formes communes , que celies de la vérité.

Les hommes philosopheront mieux qu'une femme sur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans le cœur des

Diverses, 207

hommes. C'est aux femmes à trouver
pour ainsi dire, la morale expérimentale;
a. nous , à la réduire en système» La
l'homme a plus d'esprit , et l'homme plus
le génie ; la femme observe , et l'homme
raisonne. De ce concours résultent la lu-
minière la plus claire et la science la
plus complète que puisse acquérir de
[lui-même l'esprit humain ; la plus sûre
■connaissance , en un mot , de soi et des
[autres , qui soit à la portée de notre
(espèce : et voilà comment l'art peut
s'efforcer incessamment à perfectionner
[l'instrument donné par la nature.

Une femme bel- esprit » est le fléau de son mari , de ses en-
fants , de ses amis , de : ses valets , de tout le monde. De la su-
blime élévation de son beau génie , elle dédaigne tous ses devoirs
de femme , et commence toujours par se faire homme à la ma-
nière de mademoiselle de VEnclos, Au-dehors elle est toujours ri-
dicule et très- justement critiquée, parce qu'oa

Maximes se peut manquer de l'être aussi-tôt qu'oi| sort de
son état , et qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre.

Tou tes ces femmes à grands ulens n'en impoj sent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient 1; p.lume ou le pinceau qtund elles travail |ent. On sait quel est le discret homnu <#e lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroi <\$£ vrais talens , sa prétention les avili* sfoit. Sa d:gnité est d'être ignorée ; sa gloire est dans l'estime de son mari; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famil-| le. Toute fille lettrée restera fille toute) sa vie , quand il n'y aura que des hon> aies sensés sur la terre >

Quarts cur nolim te âticere 9 GalU t ta es.

ÎDIVERSESi

iÔ9

De L'Éducation.

jS Ous commençons à nous instruire erl Commençant à vivre ; notre éducation" ommence avec nous ; notre premier précepteur est notre nourrice. Aussi ce mot d'éducation avoit il chez les anciens un autre sens que nous ne lui donnons plus: 1 signifioit nourriture. Ainsi l'éducation i l'institution , l'instruction , :>ortt trois choses aussi différentes dans leur objet , que la gouvernante , le précepteur et le maître. Ceiui d'entre nous qui sait le mieux suoDorter les biens et les maux de cette vie est , à mon gré , le mieux élevée D'où il suit que la véritable éducation con* siste moins en préceptes qu'en exercices. Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays , si la même saison durois toute l'année , si chacun tenoit à sa fortune de manier.; à n'en pouvoir jamais changer , la pratique d'éducation établis

aïo Maximes

seroit bonne à certains égards. L'enfant élevé pour son état, n'en sortant jamais ne pourroit être exposé aux inconvénient! d'un autre. Mais , vu la mobilité de choses humaines ; vu l'esprit inquiet et] remuant de ce siècle , qui bouleverse touij à chaque génération , peut- on concevokj isne méthode plus insensée , que d'élévé*! un enfant , comme n'ayant jamais à sortir; de sa chambre , comme devant être sans cesse entouré de ses gens ? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre , s'il descend un seul degré , il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine ; c'est l'exercer à la sentir, Oïi ne songe qu'à conserver son enfance ; ce n'est pas assez : on doit lui apprendre à se conserver étant homme , à supporter les coups du sort , à braver l'opulence et la misère , à vivre , s'il le faut , dans des glaces d'Islande ou sur le brûlant loeher de Malte.

Nous naissons foibles , nous avons be*

Diverses. lit

oin de forces : nous naissons dépourvus de out , nous avons besoin d'assistance : nous laissons stupides , nous avons besoin de ugement. Tout ce que nous n'avons pas i notre naissance , et dont nous avons jesoin étant grands , nous est donné par 'éducation. Cette éducation nous vient de a nature , ou ces hommes , ou des choses. Le développement interne de nos facultés »t de nos organes est i'éducation de la nature ; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes ; et l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent , est l'éducation des choses. Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres. Le diicipie dans lequel leurs diverses le-

cons se contrarient , est mal élevé , et ne sera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent ' toutes sur les mêmes points , et tendent aux mêmes fins , va seul à son but et vit conséquemment: celui-là seul est bien élevé, ^

La première éducation de l'enfance eût celle qui importe le plus ; et elle appartient incontestablement aux femmes. Si l'auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes , il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Outre que les femmes sont à portée de veiller ; cette éducation de plus près que les hommes , et qu'elles y influent toujours davantage , le succès les intéresse au plus beau coup plus , puisque la plupart des veuves se trouvent presque à la merci de leur enfans > et qu'alors ils leur font vivement sentir , en bien ou en mal , l'effet de la manière dont elles les ont élevés. Les mères , dit-on » gâtent leurs enfans : en cela , sans doute , elles ont tort ; mais elles ont tort que vous , peut-être , qu'elles dépravez. La mère veut que son enfant soit heureux , qu'il le soit dès à présent ; en cela elle a raison : quand elle se trompe sur les moyens , il faut l'éclairer. L'ambition , l'avarice , la tyrannie , h

. fausse

Diverses, à f}

la prévoyance des pères , leur négligence , leur dure insensibilité , sont bien plus funestes aux enfans , que l'aveugle tendresse des mères.

Il y a des caractères qui s'annoncent presque en naissant , et des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice* Ceux-là font une classe à part , et s'élèvent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vite , vouloir

former leur esprit avant de le "connoître , c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait , et à faire plus mal à sa placé.

Pour changer un esprit v il faudroit charte ger l'organisation intérieure : pour changer un caractère j il faudroit changer le tempéraibmem dont il dépend ; et c'est en vam qu'on prétendrait y réussir 11 n6 s'agit donc pas de changer le caractère d'un enfant et de plier son naturel ; mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller , de le cultiver , et d'empêché? Tome L o

ii4 Maximes

qu'il ne dégénère ; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être , et que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation.

Avant de cultiver le caractère , il faut l'étudier , attendre paisiblement qu'il se montre , lui fournir les occasions de se montrer , et toujours s'abstenir de rien faire , plutôt que d'agir mal à- propos. A tel génie il faut donner des ailes , à d'autres des entraves ; l'un veut être pressé , l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte , et l'autre qu'on l'intimide : il faudroit tantôt éclairer , tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme ; à tel autre , il est même funeste de savoir lire. Attendons la première étincelle de raison ; c'est elle qui fait sortir le caractère et lui donne sa véritable forme ; c'est par elle aussi qu'on le cultive , et il n'y a point , avant la raison , de véritable éducation pour l'homme.

Diverses. 21c

Qu'arrive -t- il d'une éducation commencée dès le berceau, et toujours sous une même formule , sans égard à la prodigieuse di-

versité des esprits ? Qu'on donne à la plupart des instructions nuisibles ou déplacées ; qu'on les prive de celles qui leur conviendroient ; qu'on gêne de toutes parts la nature ; qu'on efface les grandes qualités de l'ame , pour en substituer de petites et d'apparentes qui n'ont aucune réalité ; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers , or* efface les uns par les autres , on les confond tous ; qu'après bien de soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature , on voit bientôt ternir cet éclat passager et frivole qu'on leur préfère ; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit et ce qu'on a fait ; qu'enfin , pour le prix de tant de peines indiscretement prises , ■ bus ces petits prodiges deviennent des esprits sans force , des hommes sans mé-

o ij

ai6 Maximes

rite , uniquement remarquables par leur (?>

foiblesse et leur inutilité. «

La première éducation doit être purement négative. Elle consiste * n°n point à enseigner la vertu, ni la vérité, rn^isj à garantir le cœur , du vice ; et l'esprit , de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire et ne laisser rien faire ; si vous pouviez amener votre élève sain et robuste à l'âge de douze ans , sans qu'il sût distinguer sa main droite de sa main gauche , dès vos premières leçons , le; yeux de son entendement s'ouvriroient s îa raUon ; sans préjugé, sans habitude, i n'auroit rien de lui qui pût contrarie l'effet de vos soins. Bientôt il dev endroi entre vos mains le plus s?ge des nom mes, et en commençant par ne rie; faire, vous auriez fait un prodige d'édu cation.

Tout est bien sortant des mains d J'auteur des choses : tout dégénère entr les mains de l'homme. Il force une ten

Diverses. 117

à nourrir les productions d'une aurté ; un

arbre, à porter les fruits d'un au:re : il mêle et confond les climats , les çîémens , les saisons : il mutile son chien , son cheval , son esclave : il bouleverse tout , il défigure tout : il aime la difformité « les monstres : il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même "l'homme : il le faut dresser pour lai , comme un cheval de manège ; il le faut contourner à sa mode , comme un arbre de son jardin. Sans cela , tout iroit plus mal encore . et notre espèce ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où sont désormais les choses , un homme abandonné dès sa naissance à luimême parmi les autres , seroit le plus défiguré de tous. Les préjugés , l'autorité r îa nécessité , l'exemple , toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés , étouffTeroient en lui la nature , et ne mettroient rien à la place. Elle y seroit comme un arbrisseau que le ka-sard fait naître au milieu d'un chemin ,

o iij

si8 Maximes

et que les passant font bientôt périr en le heurtant de toutes parts , et le pliant dans tous les sens.

C'est du premier moment de la vie , qu'il faut apprendre à mériter de vivre; et comme on participe en naissant aux droits des citoyens , l'instant de noire naissance doit être le commencement de l'exercice de nos devoirs. S'il y a des loix pour l'âge mûr , il doit y en avoir pour l'enfance , qui enseignent à obéjr aux autres

*, et comme on ne laisse pas la raison de chaque homme unique arbitre de ses devoirs , on doit d'autant moins^ abandonner aux lumières et aux préjugés ézs pères l'éducation de leurs enlans , qu'elle importe à l'état encore plus qu'aux pères.

La patrie ne peut subsister sans la liberté , ni la liberté sans la vertu , ni la vertu sans les citoyens : vous aurez tout , si vous formez des citoyens ; sans cela, vous n'aurez que de michans esclaves ? à

Diverses. 219

^commencer par les chefs de l'état. Or , pour former des citoyens et pour les lavoir hommes , il faut les instruire cnfans | et sous des règles prescrites par le gou-/7,2/jr [vernement. Si l'on n'apprend point aux hommes à n'aimer rien , on peut , saus doute , leur apprendre à aimer un objet plutôt qu'un autre , et ce qui est véritablement beau , plutôt que ce qui est difforme. Si donc les enfans sont élevés en commun dans le sein de l'égalité ; si on les exerce assez tôt à ne jamais regarder leur individu que par ses relations avec le corps de l'état , et à n'apercevoir , pour ainsi dire , leur existence , que comme une partie de la sienne ; s'ils sont imbus des loix de l'état et des maximes de la volonté générale ; s'ils sont instruits à les respecter par dessus toutes choses ; s'ils sont environnés d'exemples et d'objets qui leur parlent sans cesse de la patrie comme de leur tendre mère qui les nourjit , ds l'amour qu'elle a pour eux , des

220 Maximes

biens inestimables qu'ils reçoivent d'elêe, et du retour qu'ils lui doivent , ne doutons point qu'ils ne parviennent à i'aimer de ce sentiment exquis , que tout homme isolé n'a que pour lui-même ,

et à transformer ainsi en une vertu sublime , cette disposition dangereuse d'où naissent tous nos vices. Us auront appris à se chérir mutuellement comme des frères , à ne vouloir jamais que ce que veut la société , & substituer des actions d'hommes et de citoyens au stérile et vain babil des sophistes ; et c'est ainsi qu'ils deviendront un jour les défenseurs et les pères de la patrie , dont ils auront été si long- temps les enfans/

Il n'est plus temps de changer nos inclinations naturelles, quand elles ont pris leur cours , et que l'habitude s'est jointe à l'amour propre : il n'est plus temps de nous tirer hors de nous - mêmes , quand une fois le mol humain concentré dans nos cœurs, y a acquis cette méprisable

jC

Diverses. im

(activité , qui absorbe toute vertu et fait la vie des petites âmes, Comment l'a- (mour de la patrie pourroit-il germer au milieu de tant d'autres passions qui l'étouffer.t ? et que reste t-il pour des concitoyens , d<ms un cœur déjà partagé entre l'avarice , une maîtresse , et la vanité ? Il est bien étrange que , depuis qu'on1 se mêle d'élever des enfans , on n*ait imaginé d'autre instrument pour les conV cluire » que l'émulation 3 la jalousie , l'envie , la vanité , l'avidité , la vile crainte» toutes les passions les plus dangereuses s les plus promptes à fermenter , et les plus propres à corrompre l'ame , même avant que le corps soit formé. A chaque insiruc* tion précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête , on plante un vice au fond de leur cœur ; d'insensés institu-

teurs pensent faire des merveilles en les rendant médians pour leur apprendre ce que c'est que bonté; et puis ils nous disent gravement, tel est l'homme. Oui , tel est l'homme que vous avez fait.

j

lu Maximes

On raisonne beaucoup sur les qualiités d'un bon gouverneur. La première auepj j'en exigerois , (et cette loi seule en suppose beaucoup d'autres ,) c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles , qu'on ne peut les faire pour de l'argent , sans se montrer indigne de les faire : tel est celui de l'homme de guerre , tel est celui de l'instituteur. Un gouverneur ! ô quelle ame sublime ! En vérité , pour faire un homme , il faut être ou père , ou plus qu'homme soi-même.

iVoilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires !

Le respectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne sauroit payer tant de vertus qui ne sont point à prix , qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui Ton puisse espérer de trouver les lumières d'un maître ; il n'y si qu'un ami très-. end re , à qui son cœur puisse inspirer le zèle d'un père : et le génie n'est guère

Diverses. 225

à vendre , encore moins l'attachement.

Un père , quand il engendre et nourrit des enfans , ne fait en cela que le tiers de sa tâche. 11 doit des hommes à son espèce ; il doit à la société des hommes sociables ; il doit des citoyens à l'état. Tout homme qui peut payer cette triple dette , et ne le fait

pas , est coupable , et plus coupable , peut-être , quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs d'un père , n'a pas droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté , ni travaux » ni respect humain , qui le dispensent de nourrir ses entans et de les élever lui-même. Lecteurs , vous pouvez m'en croire, je prédis à quiconque a des entrailles , et néglige de si saints devoirs , qu'il versera long- temps sur sa faute des larmes amères , et n'en sera jamais console. ^

Mais les affaires , les fonctions , les devoirs..... Ah \ les devoirs ! <ans doute ,

le dernier est celui de père Ne nous étonnons pas qu'un homme , dont la femms

'H'4 Maximes

a dédaigné de nourrir le fruit de union , dédaigne de l'élever. Mais que fait cet homme riche , ce père de famille si affairé , et forcé , selon lui , de laisser ses enfans à l'abandon ? Il paye un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame vénale ! crois- tu donner à ton fils un autre père avec de l'argent ?] Ne t'y trompe point ; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes , c'est un valet. Il en formera bientôt un second Quand on lit dans Plutarque , que Cato le censeur , qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même son fils dès son berceau , et avec un tel soin , qu'il quittait tout pour être présent quand la nourrice c'est- à* dire, la mère le berçait : et le lavait quand on le dressait Suétone , qu'Auguste maître du monde qu'il avait conquis , et qu'il re'gissait lui-même, enseignait lui-même à ses petits- fils à écrire, à naviger les éléments des sciences, et qu'il les avait sans cesse autour de lui , on ne peut s'em

pêche

Diverses. îç

pêcher de rire des petites bonnes- gens de ce temps- ià , qui s'amuscient à de pareilles niaiseries , trop bornés , sans doute , pour savoir vaquer aux grandes affaires des grands hommes de nos jours.

Ne parlez; jamais raison aux jeunes¹ gens , même en âge de raison , que vous ne les ayez premièrement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des 'maîtres , que par celle des disciples. Le pédant et l'instituteur disent à peu près les mêmes choses j mais le premier le dit à tout prop'os ; le second ne les dit que quand ii est sûr de leur effet. Comme un !, somnambule * errant durent son sommeil , marche , en dormant , sur les bords d'un précipice dans lequel il tornb-roit , s'il étoit éveillé tout- à coup , de même un tenue homme, dans le sommeil de Y'xop.ofar, ce , échappe à des périls qu'il n'aperçoit pas : si Je l'éveille \$en sursaut , if est perdu ., 'tachons ,■ premièrement , de

2î& Maximes

l'éloigner du précipice , et puis nous réveillerons pour le lui montrer de loin.

Ne raisonnez jamais sèchement avec la jeunesse. P.evêtez la raison d'un corps * si vous voulez la lui rendre sensible. Faites passer par le cœur le langage de l'esprit , afin qu'il se fasse entendre. Les. argumens froids peuvent déterminer nos opinions» non nos actions ; ils nous font croire et non pas agir ; on démontre ce qu'il faut penser , et non ce qu'il faut faire. Si cela est

vrai pour tous les hommes , à plus forte raison l'est- il pour les jeunes gens encore enveloppés dans leurs sens , et qui ne pensent qu'autant qu'ils imaginent.

On s'imagina assez communément ,', surtout à Paris , que les enfans ne jassent jamais assez tôt , ni assez long-temps; Et Ton juge de l'esprit qu'ils auront étant grands , par les sottises qu'ils débitent étant jeunes. Que produit cependant dans le*!

enfans cette émancipation de paroles avant

Diverses. 22^

l'âge de parler , et le droit qu'on leur laisse prendre , de soumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire ? De petits questionneurs babillards , qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner , pour occuper d'eux tout le monde , et qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'aperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscrettes ; en sorte que chacun est inquiet aussi-tôt qu'ils ouvrent la bouche* Ce n'est pas tant un moyen de les instruire , que de les rendre étourdis et vains ; inconvénient plus grand , à mon avis » que l'avantage qu'ils acquièrent par la r/est utile : car par degrés , l'ignorance diminue ; mais la vanité ce la fait jamais qu'augmenter. j

Notre éducation ne prescrit d'être savant , que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; et nous en sommes précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics , qui , destinant

leurs membres robustes à un exercice irrégulier et superflu , se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

il faut occuper les enfans ; l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre, Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà» certes , une belle question ! qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes , et non ce qu'ils doivent oublier.

De toutes les facultés de l'homme , la mémoire est la première qui se développe et la plus commode à cultiver dans les enfans ; mais lequel est à préférer , de ce qu'il leur est aisé d'apprendre , ou de ce qu'il leur importe le plus de savoir ? Quand on réfléchit à l'usage qu'on fait en eux de cette faculté , à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il faut les assujettir pour mettre leur mémoire en étalage , il est aisé de comparer l'utilité qu'ils en retirent , au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Pourquoi forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera ja*

Diverses. r.19

plais , même avant qu'il ait bien appris la sienne ! lui faire incessamment répéter et construire des vers qu'il n'entend point , et dont toute l'harmonie n'est pour lui que l'au bout de ses doigts ; embrouiller son esprit de cercles et de sphères dont il n'a pas la moindre idée 1 l'accabler de mille noms de villes et de rivières qu'il confond sans cesse , et qu'il r'apprend tous les jours ! est-ce cultiver sa mémoire au profit de son jugement ?

Si tout cela n'étoit qu'inutile , je m'en plaindrois moins; mais n'est-ce rien que d'instruire un enfant à se payer de mots , et à croire savoir ce qu'il ne peut comprendre ? Se pourroit il qu'un tel amas nuise point aux premières idées dont on doit meubler une tête humaine ; et se vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire , que de la meubler de tout ce fatras , au préjudice des

connaissances nécessaires dont il tient la place .? Non ; si la nature a donné au cerveau des enfans

p iij

130 Maximes

cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions , ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de rois , des dates , des termes de blason , de sphère , de géographie , et tous ces mots sans aucun sens pour leur âge, et sans utilité pour quelque âge que ce soit , dont on accab'e leur triste et stérile enfance ; mais c'est pour que , de toutes les idées relatives à l'état de l'homme , toutes celles qui se rapportent à son bonheur et l'éclairent sur ses devoirs , s'y tracent de bonne heure en caractères ineffaçables , et lui servent à se conduire pendant sa vie d'une manière convenable à son être et à ses facultés.

Sans étudier dans les livres , la mémoire d'un enfant ne reste pas pour cela oisive : tout ce qu'il voit , tout ce qu'il entend le frappe , et il s'en souvient ; il tient registre en lui-même des actions , des discours des hommes ; et tout ce qui l'environne est le livie dans lequel , sans

Diverses. 231

V songer , il enrichit continuellement sa •mémoire , en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets , c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il doit concoure , et de lui cacher ceux qu'il doit ignorer , que consiste le véritable art de cultiver la première de ses facultés ; et c'est par- là qu'il faut tâcher de lui former un magasin de connoissances , qui serve ■à son éducation durant la jeunesse ; et

à sa conduite , dans tous les temps. Cette méthode, il est vrai , ne forme point de petits prodiges , et ne fait pas briller lei gouvernantes et les précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux et robustes , sains de corps et d'entendement ; qui , sans s'être fait admirer étant jeunes , se font honorer étant grands.

Une mère un peu vigilante , qui tient dans sa main les passions de ses enfans ., a cependant des moyens pour exciter et nourrir en eux le désir d'apprendre , ou

p iy

a^ Maximes

de faire telle ou telle chose ; et autant que ces moyens peuvent se concilier avec la plus entière liberté de l'enfant , et n'engendrent en lui nulle semence de vice , e.le doit les employer volontiers , sans s'opiniâtrer , quand le succès n'y répond pas ; car il aura toujours le temps d'apprendre ; mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel.

J'ai une telle idée du premier développement de la raison , que je soutiens que, quand un enfant ne sauroiç rien h. douze ans \$ il n'en seroi: pas mpins instruit à quinze ; sans compter que r.en n'est moins îiécessa;re que d'être savant , et rien plus que d'e re sage et bon.

On ne saurait d:rc combien le chois çles yetemens , et les rnp-tifs de ce choijj influent sur :ation des en fans., N

seulement d'aveugles mères prompt à leurs eafans ri,"> parures pour récompense ; on voit même «eurs menacer leurs * 4'tm hapiî ptyl

grossier et plus simple , comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux , si vous ne conservez mieux vos bardes , on vous habillera comme ce petit paysan. C'est comme s'ils leurs disoient : sachez que l'homme n'est rien que par ses habits ; que votre prix est tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de si sages leçons profitent à la jeunesse ; qu'elle n'estime que la parure , et qu'elle ne juge du mérite que sur le seul extérieur ?

On peut briller par la parure , mais on ne plaît que par la personne. Nos «ajustemens» ne sont pas nous ; souvent ils déparent à force d'être recherchés , et souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte , sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles est en ce point tout-à-fait à contre-sens, On leur promet des ornemens pour récompense : on leur fait aimer les atours recherchés : qu'elle est belie ! leur dit-on , quand elles sont parées : et , tout au contraire , p y/

2H Maximes

contraire ; on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, et que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même.

Du soin des femmes dépend la première éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs , leurs passions , leurs goûts , leurs plaisirs , leur bonheur même : ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire , leur être utiles , se faire aimer et honorer d'eux , les élever jeunes , les soigner grands , les conseiller , les consoler , leur rendre la vie agréable et douce ; voilà les devoirs des femmes dans tous les temps , et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe , on s'écartera

du but , et tous les préceptes qu'on leur donnera , ne serviront de rien iii pour leur bonheur, ni pour le nôtre.

ii\ ne s'agit point , en parlant à de jeuæes personnes , de leur faire peur de

Diverses. 23^

leurs devoirs , ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs , soyez précis et facile ; ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit ; point d'air fâché , point de morgue. Leur ca-^ téchisme de morale doit être aussi court et aussi clair , que leur catéchisme de religion ; mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs et le fondement ds leurs droits. Est-il si pénible «l'aimer pour erre aimée , de se rendre aimable pour être heureuse v de se rendre estimable pour être obéie , de s'honorer pour se faire honorer ; que ces droits sont h eau x ! qu'ils sont respectables ! qu'ils sont chers au cœur de l'homme , quand la:

femme sait les faire valoir ! il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir, son empire commence avec ces vertus ; à peine ses attraits se développent , qu'elle régne déjà par ia doc-

ZjG M A X I M E S

ceur de son cara ;;e , et rend sa mq* clesue imposante.

Il y a un certain ! : e dévot dont , su. les spjeti 2 -rayes, on reb.n les

oreilles des y personnes son produira

La persuasion De peu lang 1 disproportionné à leurs idées , et du peu ■ cas qu'elles en font en secret , naît la facilité de céder à leurs penchans , faute de raisons d' 1 : et tirées des choses! sr.êrnes. Une fille élevée sagement 'et pieusement a , sans doute , de fortes armes; contre les tentations ; mais -celle dont on nourrit uniquement le cœur eu plutôt les oreilles du jargon mystique , devient infailliblement la proie du premier séducteur adroit ou l'entreprend. Jamais une jeune et belle personne ne méprisera son corps ; jamais elle ne s'affligera de beaucoup de vices et de grands péchés que sa beauté fait

gÇKVmettre ; jamais elle ne pleurera sincèrement : devant Dieu , d'être un objet Ū§ ÇQflVQÎtise^ jaa!aj\$ çlje ne pourra
«94-

Diverses. 2.37

re en- elle-même que le plus doux sentiment du cœur ne soit une invention de satan. Donnez-lui d'autres raisons en dedans et pour elle-même ; car celles là ne pénétreront pas. Ce sera pis encore si l'on met , comme on n'y manque ; guères , de la contradiction dans ses idées > et qu'après l'avoir humiliée en avilissait son corps et ses charmes comme la proie* l'ure du péché , on lui fasse ensuite respecter comme le temple de Jesus-Christ , ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes et trop basses sont également insuffisantes et ne peuvent s'associer : il faut une raison à la portée du sexe et de l'âge. La considération du devoir n'a de force , qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir.

Voulez- vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes : sans leur dire incessamment , soyez sages ,

*tannçz le«r un grand jm£pî à i'ctfe |

%fi Maximes

faites - leur sentir tout le prix de la sagesse , et vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin clans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même , dans les relations de leur âge , dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien , l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconsoître , à l'aimer , et à l'aimer pour elles ; prouvez leur qu'amies, femmes ou maîtresses , cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison , faites-leur sentir que l'empire de leur sexe et tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite , à ses mœurs , mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de prise sur des âmes viles et basses , et qu'on ne sait servir sa maîtresse , que comme on sait servir la vertu. Soyez sûr qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours , vous leur en inspirerez un dégoût sincère ; en leur montrant les gens à la mode , vous

Diverses. 239

? ies leur ferez mépriser ; vous ne leur) donnerez que de l'éloignement pour leurs maximes , qu'aversion pour leurs sentimens , que dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître une ambition plus noble , celle de régner sur des âmes grandes et fortes , celle des femmes de Sparte , qui étoit de commander à des hommes.

Des Msurs de ce temps.

-IL El est le goût , telles sont les mœurs d'un siècle instruit : le savoir , l'esprit , le courage , ont seuls notre admiration ; et toi ,

douce et modeste vertu , tu restes toujours sans honneur 1
Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumières ! vic-
times de nos applaudissemens insensés , n'apprendrons-nous ja-
mais combien mérite de mépris et de haine tout homme qui
abuse , pour le malheur du genre humain ,

S40 Maximes

du génie et clés îalens que lui donne \M

nature ?

Les anciens avoient des héros , et met! toient clés hommes sur
leurs théâtres ; nous] au contraire , nous n'y mettons que des! hé-
ros , et à peine avons-nous des hommes.] Les anciens partaient
de l'humanité enl phrases moins apprêtées , m«âs ils sa-i voient
mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux et à nous un trait
rapporté par Plutarque , et que je ne puis m'empêcher de trans-
crire. Un vieillard d'Athènes cherchoit place au spectacle et n'en
trouvoit point : de jeunes gens le voyant en peine , lui firent signe
de loin \ il vint, mais ils se serrèrent et se moquèrent de lui. Le
bon- homme fît ainsi le tour dû théâtre , fort embarrassé de sa
personne , et toujours hué de la belle jeunesse. Les ambassadeurs
de Sparte s'en.. aperçurent , et se levant à l'instant , p!a« cèrent
honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action tut re-
marquée de

Diverses. 14!

t le spectacle , et applaudie d'un battement de mains univer-
sel. Eh ! que de maux ! s'écria ie bon vieillard , d'un ton de dou-
leur ; les Athéniens savent ce qui est honnête , mais les Laxédém-

quiens le pratiquent. Voilà la philosophie moderne , et les mœurs ces anciens.

J'observe que ces gens , si paisibles sur les injustices publiques , sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, et qu'ils ne gardent leur philosophie , qu'aussi long- temps qu'ils n'en ont pas besoin pour eux- mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandais qui ne voulait pas sortir de son lit , quoique le feu fût à la maison. La maison brûle , lui crioit-on : que m'importe ? réondoit-il ; je n'en, suis que le locataire- A la fin , le feu perpétua jusqu'à lui. Aussitôt il s'élance , il court > il crie , il s'agite ; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois, prendre

: et à la maison qu'on habite , quoi? qu'elle ne nous appartienne pas,

\$42 Maximes

La société est si générale dans les grandes villes et si mêlée , qu'il ne reste plus d'asile pour la retraite , et qu'on est en public jusques chez soi. A force; de vivre avec tout le monde , on n'a plus de famille : à peine connoît-on ses parens ; on les voit en étrangers ; et la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme.

La politesse française est réservée et circonspecte , et se règle uniquement sur l'extérieur : celle de l'humanité dédaigne les petites bienséances , se pique moins de distinguer au premier coup d'oeil les états et les rangs , et respecte en général tous les hommes.

Je vois qu'on ne sauroit employer un(langage plus honnête , que celui de notre siècle ; et voilà ce qui me frappe : maisli je vois encore qu'on ne sauroit avoir des* mœurs plus corrompues , et voilà ce qui,| me scandalise, Pensons -nous donc êtrel

Diverses. 245

îvenus gens de bien , parce qu'à force i donner des noms décens à nos vices , >us avons 2ppris à n'en plus rougir ?

Un habitant de quelques contrées éloi-"* lées , qui chercheroit à se former une ée des mœurs européennes sur l'état des iences parmi nous , sur la perfection de >s arts , sur la bienséance de nos spectaes , sur la politesse de nos manières , ir l'affabilité de nos discours , sur nos émonstrations perpétuelles de bienveil-;nce , et sur ce concours tumultueux 'hommes de tout âge et de tout état , ui semblent empressés , depuis le lever e l'aurore jusqu'au coucher du soleil , à obliger réciproquement ; cet étranger , ii\$ -je , devineroit exactement de nos aœurs le contraire de ce qu'elles sont, j

Aujourd'hui que des recherches plus ubtiles et un goût plus fin ont réduit l'art le plaire en principes , il iègne dans nos nceurs une vile et trompeuse uniformité ; ;t tous les esprits semblent avoir été jetés

dans un même moule : sans cesse îa p liêsse exige , la bienséance ordonne sans cesse on suit des usages , jamais s propre génie : on n'ose plus paroître qu'on est : il faut , poi:r connoître son am attendre les grandes occasions , c'est-à-dir attendre qu'il n'en soit plus temps.

Un précepteur Lacédémonien , à c l'on deniandoit par moquerie ce qu'il e seigneroit à son élève , répondit : je i apprendrai à aimer les choses honnêtes.

je rencontrons un tel homme parmi nou Je lui dirois à l'oreille : gardez- vous bi de parler ainsi ; car jamais vous n'auri de disciples ; mais dites que vous le apprendrez à babiller agréablement , et vous répondez cle votre fortune.

Au lieu des armes , que l'on mette autrefois aux carrosses , on les orne ai jourd'hui , à grands frais , de peintuf scandaleuses, comme s'il étoit plus be; <de s'annoncer aux passans pour un hors me de mauvaises mœurs , que pour

Diverses, 24

mme de qualité. Ce qui révolte , c'est e ce sont les femmes qui ont introduit t usage , et qui le soutiennent. Un me sage à qui Ton montroit un visvis de cette espèce , n'eut pas plutôt é les yeux sur les panneaux , qu'il iitta le maître à qui il appartenoit en i disant : montre^ ce carrosse à des fernes Je la Cour „ un honnête homme novoit s'en servir.

Dans le grand monde, la vertu n'est en ; tout n'est que raine apparence ; :s crimes s'effacent par la difficulté de s prouver ; ia preuve même seroit riz , contre l'usage qui les autorise :

lit voilà pourquoi la foibîesse d'une jeune pnante est un crime irrémissible , tandis jue r adultère d'une femme porte le doux-nom de galanterie. On se dédommage ouvertement étant msriée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille.

Le genre humain d'un âge n'étant p?s fe g?nre humain d'un autre âge , la rai^

son pourquoi Diogène ne trouvoît poîj d'homme , c'est qu'il cherchoit parmi s contemporains l'homme d'un temps qi n'étoit plus : de même , Caton périt av< Rome et la liberté , parce qu'il fut d< placé dans son siècle ; et le plus granj des hommes ne fit qu'étonner le mondl qu'il eût gouverné cinq cents ans plutôl Un des sujets favoris des entretiens d beau monde , c'est le sentiment ; mais i ne faut pas entendre par ce mot , uil épanchement affectueux dans le sein d{ l'amour ou de l'amitié. C'est le sentimen mis en grandes maximes générales , e quintessencié par tout ce que la métaï

^physique a de plus subtil ; ce sont de* raffinemens inconcevables. Il en est dt sentiment chez eux, comme d'Homèr* chez les pédans , qui lui forgent millf beautés chimériques , faute d'apercevoû

Jes véritables. De cette manière on dépense tout le sentiment en esprit ; e,t il s'en exhale tant dans le discours , qu'il

llfen reste plus pour la pratique. La bienséance y supplée ; on fait par usage à-peu- Iprès les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité ; du moins tant qu'il n'en coûte ique des formules , et quelques gênes pasisagères , qu'on s'impose pour faire bien parler de soi : car , quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop longtemps , ou à coûter trop cher , adieu le sentiment : la bienséance n'en exige pas jusques là.

Tout est compassé , mesuré , pesé , "* dans ce qu'on appelle des procédés ; tout ce qui n'est plus dans les sentimens , les hommes du monde l'ont mis en règle parmi eux. Nul n'ose être lui-même* // faut faire comme les autres ; c'est la première

maxime de la sagesse. Cela se fait ; cela, ne se fait pas : voilà la décision suprême. Ces règles ainsi établies « , tout le monde fait à U fois la même chose dans les mêmes circonstances : tout va par temps, comme dans les évolutions d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de

Maximes

marionnettes

clouées sur la m

ême

plane

:hè j

uet attachées au même fil.-

ipiwjiriii'. ^ . se 3 aaot . s EJBàsssBàç^asœHBasssHaaais

Du Luxe.

*j> Emblable à ces vents brulans du midi ^ qui couvrant l'herbe et ia verdure d'insectes dévorans , ôtent la subsistance aux animaux miles , et portent la disette et la mort dans tous les iieux où ils se font sentir \ le iuxe . dans quelque état , grand ou petit . que ce puisse être , pour nourrir des foules de valets et de misérables qu'il a faits , accable et ruine le laboureur es le citoyen. Sous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eut pas fallu faire , il appauvrit tout le reste , et dépeuple l'état tôt ou tard.

Un homme , livré au luxe , n'a chez lui-même ni tranquillité ni aisance. Le bruit de ses gens trouble incessamment son repos ; il ne peut rien cacher à tant d'argus. La foule de ses créanciers lut

Tait payer cher celle de ses admirateurs. Ses appartenons sont si superbes , qu'il est forcé de coucher dans un bouge pour être à son aise , et son singe est quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner il dépend de son cuisinier , et jamais de sa faim ; s'il veut sortir , il est à la merci de ses chevaux ; mille embarras l'arrêtent dans les rues ; il brûle d'arriver et ne sait plus qu'il a des jambes* Chioé l'attend, les boues le letiennent , le poids de l'or ' de son habit l'accable , il ne peut faire jt pas k pied ; mais s'il perd un rendezvous avec sa maîtresse , il en est bien dédommagé par les passans: chacun reque sa livrée , l'admire , et dit tout haut que c'est monsieur un tel.

A mesure oue l'industrie et les arts lu*

ipratifs s'étendent et fleurissent , les arts les plus nécessaires , comme l'agriculture , doivent enfin devenir les plus négligés : a où il arrive que le cultivateur méprisé , chargé d'impôts nécessaires à. l'enueueri

I^ô Maximes

du luxe , et condamné à passer sa vie entré le travail et la faim , abandonne ses champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devroit porter : les terres restent en friche ; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens devenus mendiants ou voleurs , et destinés à finir tin jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. Tel est l'effet réel qui résulta des progrès de l'industrie et du luxe , telles sont les causes sensibles de toutes les misères où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées ; c'est ainsi que l'état s'enrich'issant d'un coté , s'affoiblit et se dépeuple d'un autre , et que les plus puissantes monarchies ,

après bien de travaux pour se rendre opulentes et désertes , finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la *u~ neste tentation de les envahir.

Le luxe sert au soutien des états , comme les Cariatides servent à soutenir les palais Qu'elles décorent , ou plutôt , comme ces

Diverses. 251

poutres dont on é-aye des bâtimens pourris , et qui souvent achèvent de les renverser. Hommes sages et prudents , sortez de toute maison qu'on étaye.

Le luxe nourrit cent pauvres dans nos' villes , et en fait périr cent mille dsns nos campagnes. Le laboureur n'a point d'habit , précisément parce qu'il faut du gaïon aux autres. îl faut des jus dans nos cuisines ; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables ; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. îl faut de la poudre à nos perruques ; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point dé pain. j

A ne consulter que l'impression la" plus nat-.it elle , il sembleront que , pour dédaigner le luxe, on a moins besoin de modération que de goût. La symétrie et Ja régularité plaît à tous les yeux ; l'image du bien-être et de la félicité touche le cœur humain qui en est avide ; mais un vain appareil , qui ne se rapporte ni à

*5î Maximes

l'ordre ni au bonheur, et n'a pour objet que de frapper les yeux , quelle idée favorable à celui qui l'étalé peut- il exciter dans l'esprit du spectateur ? L'idée du goût ? le goût parok cent fois mieux clans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de ri-

chesse. L'idée de la commodité ? y a-t-il rien de plus incommode que le faste ? L'idée de la grandeur ? c'est précisément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais , je me demande aussi-tôt pourquoi ce palais n'est pas plus grand ? pourquoi celui qui a cinquante domestiques , n'en a-t-il pas cent ? cette belle vaisselle d'argent , pourquoi n'est-elle pas d'or ? cet homme qui dore son carrosse , pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris ? si ses lambris sont dorés , pourquoi son toit ne l'est-il pas ? celui qui voulut bâtir une haute tour -, faisoit bien de la vouloir porter jusqu'au ciel : autrement , il eût eu beau l'élever ; le point où il se

Diverses. etc. ; \$

fut arrêté , n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit et vain ! montre-moi ton pouvoir , je te montrerai ta misère. À

Des Riches.

O I je devenois riche , je crois que je dédaignerois beaucoup de ceux qui le deviennent tous les jours ; et voici particulièrement en quoi c'est que je serois sensuel et voluptueux , plutôt qu'orgueilleux et Vain , et que je me livrerois au flux de mollesse, bien plus qu'au luxe d'ostentation. De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre , je chercherois ce qui m'est le plus agréable , et que je puis le mieux m'approprier» Pour cela, le premier usage de ma richesse , seroit d'acheter du loisir et de la liberté , à quoi j'ajouterais la santé , si elle étoit à prix ; mais comme elle ne s'achète qu'avec les biens temporels , et que l'on n'y a point de sa

Q. ii)

2^4 Maximes

ganté , de vrai plaisir dans la vie , je
gerois tempérant par sensualité.

Je resterons toujours aussi près de la nature qu'il seroit possible , pour flatter les sens que j'ai reçu d'elle ; bien sûr que plus elle mettroit du sien clans mes jouissances , plus j'y trouverois de réalité dans le choix des objets d'imitation t je la prendrons toujours pour modèle ; dans mes appétits , je lui donnerois la préférence ; dans mes goms , je la consulterons toujours ; dans les mets , je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt et qui passent par le moins de mains pour parvenir sur wcs tables ; je préviendrais les falsifications de la fraude , j'irois audevant du plaisir.

Pour être bien servi , j'aurois peu de domestiques. Un bourgeois tire plus de vrai service de son seul laquais , qu'un duc des dix Messieurs qui l'entourent.

Je n'enverrois pas chez les marchands , j'irois moi même, J'irois pour que mes

Diverses. 25c

gens ne traitassent pas avec eux avant moi , pour choisir plus sûrement , et payer moins chèrement ; j'irois pour faire un exercice agréable , pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi ; cela récréé , et quelquefois cela instruit ; enfin , j'irois¹ pour aller ; c'est toujours quelque chose : l'ennui commence par la vie trop sédentaire ; quand on va beaucoup , on s'ennuie peu. j Ce sont de mauvais interprètes qu'un portier et des laquais ; je ne voudrois point avoir toujours ces gens- là entre moi et le reste du monde ,

ni marcher toujours avec le fracas d'un carrosse , comme si j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui se sert de ses jambes , sont toujours prêts ; s'ils sont fatigués ou malades , il le sait avant tout autre ; et il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis , sous ce prétexte , quand son cocher veut se donner du bon temps. Enfin , si nul ne nous sert jamais si bien que nous-

256 Maximes

mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre et plus riche que Crésus , on ne doit recevoir des autres , que les services qu'on re peut tirer de soi.

Je ne voudrois pas avoir un palais pour demeure , car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre ; toute pièce commune n'est à personne. C'est un assez beau paiais que le monde ; tout n'est-il pas au riche quand il veut jouir ? Son pays est par-tout où peut passer son coffre-tort , comme Philippe ténait à lui toute place forte , où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent* Pourquoi donc s'aller circonscrire par des murs et par des portes comme pour n'en sortir jamais ? Une épidémie , une guêtre me chatset-elle d'un lieu : je vais dans un autre , et j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le soin de m'en faire un moi-me:ne , tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'univers ? Pourquoi , si p/-essé de vivre , m'apprêter de si loin des jouissances que je puis

DIVER SES, 2Ç7

trouver dès aujourd'hui ? L'on ne sauroit se faire un sort sgtéable en se mettant sans cesse en contradiction avec soi.

Le seul lien de mes sociétés seroit i'attachement mutuel , la conformité des goûts ^ la convenance des caractères ; je m'y livrerois comme homme , et non comme riche : je ne souffrirais] ai nais que leur charme fut empoisonné par l'intérêt J'étendrais au loin mes seryices et mes bienfaits ; mais je voudrois avoir autour de moi une société , et non une cour ; des amis , et non des protégés : je ne serois point le patron de mes convives ; je serois leur hôte. L'indépendance et l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveillance ; et où le devoir ni l'intérêt n'entrevoient pour rien , le plaisir •et l'amitié feroient seuls la loi.

Comme je serois peuple avec le peuple ^ je serois campagnard aux champs ; et quand je parlois d'agriculture , le paysan - e se moqueroit pas de moi. Je n'irois

ttf Maximes

pas me bâtir une ville en campagne , je y mettrois au fond d'une province les tui-1 lieries devant mon appartement, Sur U\ penchant de quelque agréable colline bien! ombragée 4 j'aurois une petite maison rustique , une maison blanche avec des con- ^«revents verts ' , pour cour une basse-cour ;J un potager pour jardin , et pour parc uni ^Joli verger : mon avare magnificence n'étaieroit point aux yeux des espaliers superbes , auxquels à peine on osât toucher.

Là , je rassemblerons une société , plus choisie que nombreuse , d'amis aimant le plaisir et s'y connoissant ; de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil , et se prêter aux jeux champêtres , prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes , la ligne , les gluaux , le râteau «les faneuses , et le panier des vendangeurs.

Là , tous les airs de la ville seroient oubliés ; l'exercice de la vie active nom fotoit un nouvel estomac et d«

nouveaux goûts ; tous nos repas seroient e|des festins , l'abondance plairoit plus quô "lia délicatesse ; point d'importuns laquais 'lépiant nos discours , critiquant tout bas JI|iios maintiens , comptant nos morceaux "jd'un œil avide , s'amusant à nous faire 'jaitendre à boire , et murmurant d'uni '[trop long diner : nous serions nos valets 3 pour être nos maîtres.

Jusqu'ici tout est à merveille , me dira^ t-ori , mais la chasse ? est-ce être et* campagne que de n'y pas chasser ? J'en-* tends : je ne voulais qu'une métairie 4. et i'avois tort. Je me suppose riche ; \£ îiie faut donc dès plaisirs exclusifs , de* plaisirs destructifs : voici de tout autresr -affaires. 11 me faut des terres * des bois, des gardes , des redevances , des honneurs seigneuriaux t sur-tout de l'encens et dé i'eau bénite. Fort bien : mais cette terra* aura ces voisins jaloux de leurs droits * et désireux d'usurper ceux des autres + nos gardes se chamalllaroni , ei peut - être le*

maîtres ; voilà des altercations , des querelles , des haines , des procès tout au moins : cela n'est déjà pas fort agréable. Mes vassaux ne verront point avec plaisir labourer leurs bleds par mes lièvres , et leurs fèves par nies sangliers : chacun n'osant tuer l'ennemi qui détruit son travail , voudra du moins le chasser de son champ £ après avoir passé' le jour à cuhiver leurs; terres , il faudra qu'ils passent la nuit, à les garder ; ils auront des mâtins , des tamboursi des corners , des sonnettes ; avec tous ces tinta-marres ils troubleront mon sommeil:

je songeai , malgré moi,- à la misère de ces pauvres gens , et ne pourrai m'erripêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur

d'être prince , tout cela ne me toucherait guères ; mais moi , nouveau parvenu , nouveau riche , j'aurai le ccu? encore un peu roturier.

T Ainsi , pour dégager mes plaisirs de leurs peines , j'en oserai l'exclusion ; je les laisserai communs aux autres , et je

les

Diverses, û.6£

les goûterai toujours purs. J'établirai donc » , mon séjour champêtre dans un pays ou la chasse soit libre à tout le monde , ; et pu j'en puisse avoir l'amusement sans embarras. Le gibier sera plus rare , mais il y aura plus d'adresse à le chercher et de plaisir à l'atteindre. Je me souviendrai des battemens de ceur qu'éprouvoit mont père au vol de la première perdrix, ec des transports de joie avec lesquels il trouvoit le lièvre qu'il avoit cherché touc le jour. Oui , je soutiens que , seul avec son chien , chargé de son fusil , de son carnier , de son fournement , de sa petite proie , il revenoit le soir , rendu de fa-; ligue et déchiré des ronces , plus contens de sa journée , que tous vos chasseurs de ruelle , qui sur un bon cheval , suivis de vingt fusils chargés , ne font qu'en changer , tirer } et tuer autour d'eux , sans art,, sans gloire et presque sans exercice. Le plaisir n'es: donc pas moindre ; et l'inconvénient est ôté , quand on n'a, m Tomt h R

i6i& Maximes

terre a garder , ni braconnier à punir £ ni misérable à tourmenter. Voilà donc une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse , on ne tourmente point sans fin les hommes , qu'on n'en re-

çoive aussi quelque mal- aise ; et les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup , les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir» Les vrais amusemens sont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à soi seul 9 on ne les a plus. Si les murs que j'élève autour de mon parc m'en font une triste clôture , je n'ai fait à grands frais que m'ôter le plaisir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin.

Le démon de la propriété infecte toutce qu'il touche. Un riche veut être partout le maître , et ne se trouve bien qu'où il ne l'est pas : il est forcé de se fuir toujours. Pour moi ^-je ferois là- dessus , ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche

Diverses; i6j

maintenant du bien des autres , que je ne serai jamais du mien , je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage ; il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'usurpe sur fes princes même; je m'accommode sans distinction de tous les terrains ouverts qui me plaisent ; je leur donne des noms ; je fais de l'un mon parc , de l'autre ma terrasse , et me voilà le maître; dès-lors, je m'y promène impunément , j'y reviens souvent pour maintenir la possession ; j'use autant que je veux le sol à force d'y marcher ; et l'on ne me persuadera jamais que le titulaire du fends que je m'approprie , tire plus d'usage de l'argent qu'il lui produit , que j'en tire de son terrain. Que si l'on vient à me vexer par des fosiés , par des haies , peu m'importe ; je prends mon parc sur mes épaules , et je vais le poser aille ai s : les eroplacemens ne manquent pas aux environs, et j'aurai long- temps à piller mes voisins avant de maiur^r d'àsyle. Voilà quelque

1^4 Maximes

essai du vrai goût dans le choix des loîsîrg agréables ; voilà dans quel esprit on jouit 5 tout le reste n'est qu'illusion , chimère , sottise vanité. Quiconque s'écartera de ces règles , quelque riche qu'il puisse être , mangera son or en fumier , et ne connoîtra jamais le prix de la vie.

Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissans et les riches ? Tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas remplis par eux seuls ? Toutes les grâces, toutes les exemptions ne leur sont - elles pas réservées ? Et l'autorité publique n'est-elle pas toute en leur faveur ? Qu'un homme de considération vole ses créanciers , ou fasse d'autres friponneries , n'est il pas toujours sûr de l'impunité ? Les coups de bâton qu'il distribue , les violences qu'il commet , les meurtres même et les assassinats dont il se rend coupable, ne sont-ce pas des affaires qu'on assoupit , et dont au bout de six mois il n'est plus question ? Que le même homme soit volé ,

Diverses. i6\$

toute la police est aussitôt en mouvement, et malheur aux innocens qu'il soupçonne, Passe-t-il dans un lieu dangereux ; voilà les escortes en campagne. L'essieu de sa chaise vient- il à se rompre ; tout vole à son secours. Fait-on du bruit à sa porte ; il dit un mot , et tout se tait. La foule l'incommode- t-elle ; il fait un signe, et tout se range. Un charretier se trouve- t-il sur son passage ; ses gens sont prêts à l'assommer , et cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires seroient plutôt écrasés , qu'un faquin oisif retardé dans son équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un sou ; ils sont le droit de l'homme riche , et non le

prix de la richesse. Que le tableau du pauvre est différent ! plus l'humanité lui doit , plus la société lui refuse : toutes les portes lui sont fermées , même quand il a le droit de les faire ouvrir ; et si quelquefois il obtient justice , c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendrait grâce. S'il y a des corvées à

166 M A X I M E s

faire , une milice à tirer , c'est à lui qu'on donne la préférence : il porte toujours , outre sa charge , celle dont son voisin plus riche a le crédit de se faire exempter : au moindre accident qui lui arrive , chacun s'éloigne de lui : si sa pauvre charrette renverse , loin d'être aidé par personne , je le tiens heureux s'il évite , en passant , les avanies des gens lestes d'un jeune duc : en un mot > toute assistance gratuite le fuit au besoin ; précisément parce qu'il n'a pas de quoi la payer : mais je le tiens pour un homme perdu , s'il a le malheur d'avoir l'ame honnête , une fille aimable , et un puissant voisin.

Voici en quatre mots le pacte social des deux états. Vous avez besoin de moi car je suis riche , et vous êtes pauvre : faisons donc un accord entre nous ; je vous permettrai d'avoir l'honneur de me servir , à condition que vous me donnerez le peu qui vous reste , pour la peine que je prendrai de vous commander.

Diverses. *6j

De l'Economie et de la Police domestique.

JL? 'Abondance du seul nécessaire ne peut dégénérer en abus ; parce que le nécessaire a sa mesure naturelle , et que les vrais besoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépense de vingt habits en un seul , et manger en un repas le revenu d'une année ;

mais on ne sauroit porter deux habits en même temps , ni dîner deux fois en un jour.. Ainsi l'opinion est illimitée , au lieu que la nature nous arrête de tous côtés ; et celui qui dans un état médiocre se borne *à son bien-être, ne risque point de se ruiner» Voilà comment , avec de l'économie et des soins , on peut se mettre au dessus de la fortune , et comment tout ce qu'on dépense , rend de quoi dépenser beaucoup plus, •il faut du temps pour apercevoir dans

Maximes

une maison des lois somptuaires qui mènent à l'aisance et au plaisir ; et l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchissant, le contentement augmente parce qu'on voit que la source en est intarissable , et que l'art de goûter le bonheur <le la vie sert encore à le prolonger. Comment se lasseroit-on d'un état si conforme à la nature ? Comment épuiserait-on son héritage en l'améliorant tous les jours ? Comment ruineroit-on sa fortune en ne consommant que ses revenus ?

Quand , chaque année , on est sûr de la suivante , qui peut troubler la paix de celle qui court ? Le fruit du labeur passé soutient l'abondance présente , et le fruit du labeur présent annonce l'abondance à venir: on jouit à la fois de ce qu'on dépense et de ce qu'on recueille ; et les divers temps se rassemblent pour affermir la sécurité du présent.

Ricfosse ne fait pas riche , dit le romain

Diverses. 269

de la Rose. Les biens d'un homme ne sont pas dans ses coffres , mais dans l'usage de ce qu'il en tire ; car on ne s'approprie les choses qu'on possède , que par leur emploi , et les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses . ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jeter des lingots dans la mer et dire qu'il en a joui ; mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance , et celle qu'un homme sa^e eût su tirer d'une moindre somme ? L'ordre et la règle qui multiplient et perpétuent l'usage des biens , peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous , que naît la véritable propriété ; si c'est^e plutôt l'emploi des richesses , que leur acquisition qui nous les donne , quels soins importent plus au père fis famille , que Tœconomie domestique çt le bon régime de sa maison , où les

270 Maximes

rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui , et où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef ?

Les plus riches sont-ils les plus heureux ? que sert donc l'opulence à la féli« cité ? mais toute maison b en ordonnée est l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés , le luxe et la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale ; au lieu crue partout où vous verrez régner la règle sans tristesse , la paix sans esclavage , l'abondance sans profusion, dites avec confiance: c'est un être heureux qui commande ici.

r Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée et domestique ; et ceux qui vont chercher sans cesse leur bonheur chez autrui , ne ^e l'ont point chez eux-mêmes. Un

père de famille qui se p'aît dans sa maison , a , pour prix des soins continuels qu'il s'y donne , la continuelle jouissance des plus doux sectioniens d£ la flâûre. Seul entre

Diverses. tj i

fous les mortels , il est maître de sa propre félicité , parce qu'il est heureux comme Dieu même , sans rien désirer de plus que ce dont il jouit. Comme cet être° immense , il ne songe pas à amplifier ses possessions , mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites et la direction la mieux entendue; s'il ne s'enrichit pas pax de nouvelles acquisitions , il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres , il jouit encore ^e ses terres même , en présidant à leur culture et les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger ; il en fait son bien , son enfant , il se l'approprie, il n'avoit droit que sur les actions , il s'en «donne encore sur les volontés ; il n'étoit maître qurà prix d'argent , il le devient par l'empire sacré de l'estime et des bienfaits. Que la fortune le dépouille de «es richesses , - elle ne sauroit lui oter les coeurs qu'il s'est attachés ; elle notera

& vj

point des enfans à leur père. Toute la différence est qu'il les nourrissoit hier , et qu'il sera demain nourri par eux. C'est ainsi qu'on apprend à jouir véritablement de ses biens , de sa famille et de soi même; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête homme qui sait en cennoître le prix ; c'est ainsi que, loiu de regarder ses devoirs comme une charge , il en fait son bonheur , et qu'il tire de ses touchantes et nobles fonctions la gloire et le p'aisiç d'être homme.

Si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus , et si le petit nombre même qui les recherche , les obtient si faiblement , tout cela vient de la même cause. 11 est des devoirs simples et sublimes , qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer et de remplir : tels sont ceux de père de famille , pour lesquels l'air et le bruit du monde n'inspirent que du dégoût , et dont on s'acquitte mal encore , qwaod çn n'y ç\$t porté que pa?

Diverses. 273

des raisons d'avarice ou d'intérêt.

Les occupations utiles ne se bornent pas aux soins qui donnent du profit ; eïies comprennent encore tout amusement innocent et simple qui nourrit le goût de, la retraite , du travail , de la modération , et conserve à celui qui s'y livre , une ame saine , un cœur libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n'engendre que la tris-» tesse et l'ennui , le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour jouir ; cette alterna[^] tive de peine et de jouissance est notre véritable vocation. Le repos qui sert de délassement aux travaux passés et d'en*couragement à d'autres , n'est pas moins nécessaire à l'homme , que le travail même.

Le grand défaut de la plupart des mai-*1 sons bien réglées , est d'avoir un air triste et contraint. L'extrême sollicitude des chefs sent toujours un peu l'avarice ; tout respire la gêne autour d'eux ; la rigueur de l'Qïdrç â guelguç ekçie 4§ w%

274 Maximes

vile , qu'on ne supporte pas sans peine» Un bon père de famille se conduit par des règles plus judicieuses. Il songe qu'il

n'est pas seulement père , mais homme , et qu'il doit à ses enfans l'exemple de la vie de l'homme , et celui du bonheur attaché à la sagesse, Il fait régner chez lui l'aisance , la liberté et la gaieté , au milieu de l'ordre et de l'exactitude ; et il pense qu'un de ses principaux devoirs n'est pas seulement de rendre son séjour riant , afin que ses enfans s'y plaisent , mais d'y. mener lui-même une vie agréable et douce , afin qu'ils sentent qu'on est heureux en vivant comme lui , et qu'ils ne soient jamais tentés de prendre , pour l'être , une conduite opposée à la sienne.

Tel croit être un bon père de famille , et n'est qu'un vigilant oëconome : le bien peut prospérer , et la maison aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer , diriger cette importante admi-< &isra:ion , et lui donner un heureux suc-

Diverses. 17c

ces. Le premier soin par lequel doit commencer l'ordre d'une maison , c'est de n'y souffrir que d'honnêtes gens , qui n'y portent pas le désir secret de troubler cet ordre. Mais la servitude et l'honnêteté sont-elles si compatibles , qu'on doive espérer de trouver des domestiques honnêtes gens } Non ; pour les avoir il ne faut pas les chercher , il faut les faire ; et il n'y a qu'un homme de bien qui sache Fart d'en former d'autres.

Le grand art d'un maître pour rendre ses domestiques tels qu'il les veut , est de se montrer à eux tel qu'il est. Les domestiques ne lui voyant jamais rien faire qui ne soit droit , juste , équitable , ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre , comme le joug du malheureux , comme une des misères de leur état ; leur obéissance n'a ni mauvaise humeur , ni mutine-

rie ; ils respectent leur maître ; ils le servent par attachement ; ils s'empressent avec zèle à faire prospérer

lyS Maximes

sa maison , bien persuadés que leur fortune la plus assurée est attachée à la sienne ; et se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon serviteur , ils sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'est une police bien sublime , que celle qui sait transformer ainsi le métier de ces âmes vénales en une fonction de zèle , d'intégrité , de courage , aussi noble , ou du moins aussi louable qu'elle rétoit chez les romains.

Ce sont moins les familiarités des maîtres , que leurs défauts , qui les font mépriser chez eux : et l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vi-, cieus que foible : car rien ne leur donne autant d'audace , que la connoissance de ses vices ; et tous ceux qu'ils découvrent en lui sont , à leurs yeux , autant de dis»penses d'obéir à un hçmme «m'Us JJÇ 5^11*

roient respecter*

Diverses. 177

Les valets imitent les maîtres ; et les imitant grossièrement , ils rendent sensi^ blés , dans leur conduite , les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. On juge des mœurs des femmes par l'air et le ton de leurs femmes de chambre ; et cette règle ne trompe presque jamais. Outre que la femme de chambre , une fois dépositaire du secret de sa maîtresse , lui fait payer cher sa discrétion , elle agit comme l'autre pense , et décèle toutes ses maximes en les pratiquant maladroi-

tement» En toute chose l'exemple des maîtres est plus fort que leur autorité ; et il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier , jurer , maltraiter , chasser , faire maison nouvelle ; tout cela ne produit point le bon service. Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé et haï de ses gens , s'en croit pourtant bien servi , c'est qu'il se contente de ce qu'il voit , et d'une exactitude apparente , sans

%y\$ Maximes

tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment , et dont il n'aperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assez dépourvu d'honneur , pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne ? Où est la femme assez perdue, pour n'être plus sensible aux outrages ? Combien , dans Paris et dans Londres , de dames se croient fort honorées > qui fondroient en larmes , si elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre ! Heureusement pour leur repos , elles se rassurent en prenant ces argus pour des imbécilles , et se flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi dans leur mutine obéissance ne leur cachent ils guère à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres et valets sentent matuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

Le jugement des domestiques me paroît être l'épreuve la plus sûre et la plus diffr-

Diverses. 179

cûle de la vertu des maîtres. On a dit⁷ «ju'il n'y avoit point de héros pour son valet de chambre ; cela peut être : mais l'homme

juste a l'estime de son valer.

Dans les concurrences de jalousie et d'intérêt qui divisent sans cesse les domestiques d'une maison , ils ne demeurent presque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent , c'est pour voler de concert ; s'ils sont fidelles , chacun se fait valoir aux dépens des autres ; il faut qu'ils soient ennemis ou complices ; et l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leurs friponneries et leurs dissensions. La plupart des pères de famille ne connoissent que l'alternative entre ces deux inconvénients. Les uns , préférant l'intérêt à l'honnêteté , fomentent cette disposition des valets aux secrets rapports , et croient faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant espions et surveillans les uns des autres* Les autres , plus indolens , aiment

iiSo Maximes

mieux qu'on les voie et qu'on vive en paix ; ils se font une sorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zèle arrache quelquefois à un serviteur fidelle. Tous s'abusent également. Les premiers , en excitant chez eux des troubles continuels , incompatibles avec la règle et le bon ordre , n'assemblent qu'un tas de fourbes et de délateurs , qui s'exercent , en trahissant leurs camarades , à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les seconds , en refusant d'apprendre ce qui se fait dans leurs maisons , autorisent les ligues contre eux-mêmes , encouragent les médians , rebutent les bons , et n'entre* tiennent , à grands frais , que des fripons arrogans et paresseux , qui , s'accordant aux dépens du maître , regardent leurs services comme des grâces , et leurs voies comme des droits. J'ai examiné d'assez près la police des grandes maisons , et j'ai vu clairement qu'il est impossible à un maître qui a vingt domestiques , de

venir à bout de savoir s'il y a parmi eux un honnête homme , et de ne pas prendre pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela seul me dégoûteroit d'être au nom* I bre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie , le plaisir de la confiance et de l'estime , est perdu pour ces malheureux. Ils achètent bien cher tout leur or. Dans une maison bien réglée , les domestiques de différent sexe ont très- peu de communication ensemble ; et cet article est très-important pour le bien et la tranquillité des maures On n'y est point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout , hors à leur intérêt , qui ne veulent qu'être bien servis , sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens ; on pense au contraire que ceux qui ne veulent qu'être bien servis , ne sauroient l'être* long-temps» Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les. femmes de chambre , que sortent la plu-

aSî Maximes

part des désordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaise au maître d'hôtel , il ne manque pas de la séduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entr'eux , ni des femmes entr'elles , n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes et femmes» que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent , à la longue , les familles les plus opulentes. Des maîtres sensés doivent donc veiller à la sagesse et à la modestie des femmes qui les servent, non-seulement par des raisons de bonnes moeurs et d'honnêteté , mais encore par un in» tétiêt bien entendu.

De l' Inégalité.

su> I l'on voit une poignée de puissans et de riches au faite des grandeurs et de la fortune , tandis que la foule rampe dans l'obscurité et dans la misère , c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils

Diverses; Î&3

jouissent , qu'autant que les autres en sont privés ; et que , sans changer d'état , ils cesseroient d'être heureux , si le peuple cessoit d'être misérable.

Le despotisme est le dernier terme de l'inégalité parmi les hommes- Partout où il règne , tous les particuliers redeviennent égaux , parce qu'ils ne sont rien. Il ne souffre aucun autre maître ; ses sujets n'ont d'autre loi que sa volonté , et il n'a d'autre règle que ses passions. Si-tôt qu'il parle , il n'y a ni probité ni devoir à consulter ; et la plus aveugle obéissance est la sente vertu qui re»re aux esclaves.

O homme ! ta liberté , ton pouvoir , ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles , et pas au de- là ; tout le reste n'est qu'esclavage , illusion , prestige. La domination même est serviie ? quand elle tient à l'opinion ; car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît , il taut te conduire comme il lea?

&%4 Maximes

plaît. Us n'ont qu'à changer de manière de penser , il faudra bien par force , que tu changes de manière d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner , ou des favoris qui te gouvernent , ou celles de

ta famille , ou les tiennes propres ; ces visirs , ces courtisans , ces prêtres , ces soldats , ces valets , ces caillettes , et jusqu'à des enfans , quand tu serois un thémistocle en génie , vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire ; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Si-tôt, qu'il faut voir par les yeux des autres , il faut vouloir par leur volonté. Mes peuples sont mes sujets , dis-tu fièrement ! Soit ; mais toi, qu'es-tu ? le sujet de tes ministres. Et tes ministres , à leur tour , que sont-ils ? les sujets de leurs commis , de leurs maîtresses , les valets de leurs valets* rneze tout , usurpez ktout , et puis ver-

Diverses: iSç

séz l'argent à pleines mains ; dressez des batteries de canon , élevez des gibets , des roues , donnez des loix , des édits , multipliez les espions , les soldats , les bourreaux , les prisons , les chaînes : pauvres petits hommes , de quoi vous sert tout cela ? Vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés , ni moins trompés , ni plus absolus, Vous direz toujours , nous voulons ; et vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Il est très-difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander ; et le politique le plus adroit ne viendrait pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudroient qu'être libres. Mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des âmes ambitieuses et lâches , toujours prêtes à courir les risques de la fortune , et à dominer ou servir presque indifféremment , selon qu'elle leur devient favorable Ou contraire.

Il dût venir un temps où les yeux 7 orne L s

peuple furent fascinés à tel point , quô ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes : sois grand f toi et toute ta race ; aussitôt il paroissoit grand à tout le monde , ainsi qu'à ses propres yeux ; et ses descendans s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui ; plus la cause était reculés et incertaine , plus l'effet augmentent ; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille , et plus elle devenoit illustre.

Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli , si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable ! Jugeons du passé par le présent : sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes , mille coquins ennoblissent tous les jours leur famille : et que prouvera cette noblesse , dont leurs descendans seront si fiers , sinon les vols et l'infamie de leurs ancêtres ? Ce que je vois de plus honorable dans la noblesse qui s'ac-»

Diverses. 287

quiert aujourd'hui à prix d'argent , ou qu'on achète avec des charges , c'est le privilège de n'être pas pendu.

Ceux qui aiment les richesses sont faits' pour servir , et ceux qui les méprisent , pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches ; mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour : sans cela , ils seroient nécessairement les maîtres. •*

Toutes les fois qu'il est question de raison , les hommes rentrent dans le droit de la nature , et reprennent leur première égalité.

Des Vices.

JL* E tableau du vice offense en tout lieu un ceï impartial ; et l'on n'est pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il règne , quoiqu'on y soit , que de relever les défauts de l'humanité -> quoiqu'on vive avec les kommes.

2\$3 - Maximes

Je n'accuse point les hommes de ce siècle d'avoir tous les vices ; ils n'ont que ceux des âmes lâches : ils sont seulement fourbes et fripons. Quant aux vices qui supposent du courage et de la fermeté , je les en crois incapables.

Le premier pas vers le vice est de

mettre du mystère aux actions innocen-

tes. Quiconque aime a se cacher , a tôt

ou tard raison de se cacher. J'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes , ce romain qui vouloit que sa xna'-son fût construite de manière qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.

C'est au désir universel de réputation , d'honneurs et de préférences , que nous devons ce qu'il y a de meilleur et de pire parmi les hommes , nos vertus et nos vices , nos siences et nos erreurs , nos conquérans et nos philosophes ; c'est-à-dire une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre d» bonnes.

Le ridicule est l'arme favorite du vies.

Diverses. i£gf

C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la venu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte*

Tel rougit d'être modeste , et devient effronté par honte ; et cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes , que les mauvaises inclinations. C'est elle qui la première introduit le vice dans une ame bien née , étouffe la voix de la conscience par la clameur publique , et réprime l'audace de bien faire par la crainte du b'âme. Insensiblement on se laisse dominer par la crainte du ridicule , et l'on braverait plu-ôt cent périls qu'une raillerie : et qu'est-ce cependant que, cette répugnance qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun £

S il]

aco Maximes

KKiMtiMtKmsm^saansissaina

De l'Hypocrisie.

'Hypocrisie , dit- on , est un hommage que le vice rend à la vertu. Oui , comme celui des assassins de César , qui se prosternoient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être briïSame, elle a beau être autorisée du nom célèbre de son auteur , mais elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou , qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément , qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole ?

Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu , il n'en peut inspirer le goût à personne ; et s'il savoit la rendre aimable, l'aimerait lui-même. Que servent de froides leçons démenties par

^jun exemple continuel, si ce n'est à faire penser que celui qui les donne , se joue

^ds la crédulité d'auttui ? Que ceux qui

Diverses. 291

nous exhortent à faire ce qu'ils disent et non ce qu'ils font , disent une grande absurdité ! Qui ne fait pas ce qu'il dit , ne le dit jamais bien ; car le langage du cœur , qui touche et persuade , y manque. J Ce que personne n'a jamais vu , c'est un hyecrite devenir homme de bien.

On auroit pu raisonnablement tenter la conversion de Cartouche ; jamais un homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

De l'Intempérance.

JLl'Excès du vin dégrade l'homme , il aliène du moins sa raison pour un temps et l'abrutit à la longue ; mais enfin le goût du vin n'est pas un crime ; il en fait rarement commettre \ il rend l'homme stupide , et non pas méchant. Pour une querelle passagère qu'il cause , il forme cent attacherons durables. Généralement parlant,

it)% Maximes

les buveurs ont de la cordialité , de la franchise ; ils sont presque tous bons , droits , justes , ridelles , braves et honnêtes gens , à leurs défauts près.

Le sage est sobre par tempérance ; le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs , d'intrigues , de trahisons, d'adultères, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par- tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse , sont ceux qui uont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse , elle est presque en estime ; à Naples , elle est en hor-

reur : mais au fond , laquelle est le plus à craindre , de l'intempérance du Suisse , ou de la réserve de l'Italien ?

Ne calomnions point le vice même :

n'a-t-il pas assez de sa laideur } Le via ne donne pas de la méchanceté , il la décèle. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse fit mourir Philotas de sang froid. Si l'ivresse a ses fureurs , quelle passion n'a

pas les siennes ? La différence est que les autres restent au fond de l'ame , et que celle-là s'allume et s'éteint à l'instant. A cet emportement près , qui passe et qu'on évite aisément , soyons sûrs que ^quiconque fait dans le vin de mauvaises actions , couve à jeun de méchants desseins.

Ces gens , qui donnent de l'importance aux bons morceaux , qui songent , en s'éveillant , à ce qu'ils mangeront dans la journée , et qui décrivent un repas avec plus d'exactitude , que n'en met Polybe à décrire un combat ; ces prétendus hommes , à les bien examiner , ne sont que des enfans de quarante ans , sans vigueur et sans consistance. L'ame d'un gourmand est toute dans son palais ; il n'est fait que pour manger : dans sa stupide incapacité il n'est qu'à table à sa place ; il ne sait juger que des plats. Laissons-lui sans regret ce* emploi : mieux lui vaut celui-là qu'un autre , autant pour nous que pour lui.

Ju

De la Vanité.

à A vanité ne respire qu'exclusions et ^préférences ; exigeant tout et n'accordant rien , elle est toujours inique.

Louer quelqu'un en face , à moins que "ce ne soit sa maîtresse , qu'est ce taire autre Jchose * sinon le taxer de vanité ?

Il n'y a point de folie dont on ne puisse déssbuser un homme qui n'est pas fou , hors îa vanité ; pour celle- ci , rien j'i'en guérit que l'expérience , si toutefois «jueîque chose en peut guérir.

La vanné de l'homme est la source de ses plus grandes peines ; et il n'y a personne de si parfait et de si fêté , à qui elle ne donne plus de chagrins que de plaisirs. Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre , à coup sûr cet heureux- là n'étoit qu'un sot.

La vanité fait son profit de toutes les autres passions , et à la fin les engloutit Joutes.

Diverses. 199

De l'Amour-propre.

\$L* E cœur de l'homme est toujours droit sur tout ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui Dans les querelles dont nous sommes purement spectateurs , nous prenons à l'instant le parti de la justice j et il n'y a point d'acte de méchancetâ qui ne nous donne une vive indignation % tant que nous n'en tirons aucun profit z mais quand notre intérêt s'y mêle , bientôt nos sentimeas se corrompent ; et c'est alors seulement que nous préférons le mal qui nous est utile , au bien que nous tait aimer la nature.

L'amour de soi , qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l'amour-propre , qui se compare , n'est jamuis content et o3 sauroit l'être , parce que ce sentiment t en nous préférant aux autres , exige aussi <jue les au- trjs nous préfèreiw à su* * çg

ic)6 Maximes

qui est impossible. Voilà comment Tes passions douces et affectueuses naissent de l'amour de soi , et comment les passions haineuses et irascibles naissent de l'amourpropre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon , est d'avoir peu de besoins » et de peu se comparer aux autres : ce qui le rend essentiellement méchant , est d'avoir beaucoup de besoins , et de tenir beaucoup à l'opinion.

<*i- ^** -Aitr £«*£*•** »■*>* vjfc> MB

Du Jeu.

JL? E jeu n'est point un amusement d'homme riche ; il est la ressource d'un désœuvré. Je ne joue point du tout , étant solitaire et pauvre. Si j'étois riche , je jouerois moins encore ; et seulement un très petit jeu > pour ne voir point de mécontent , ni l'être- L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence , ne peut jamais se changer en fureur que dans un esptit mal fait, Les profits qu'un homme

riche

Diverses. 29?

fiche peut faire au Jeu lui sont toujours

moins sensibles , que les pertes; et comme Ja forme des jeux modérés , qui en use le bénéfice à la longue , fait qu'en général ils vont plus en perte qu'en gain , ort ne peut , en raisonnant bien ^ s'affectionner beaucoup à un amusement ou les risques de toute espèce sont contre soi. Celui qui nourrit sa vanité des préférences ds la fortune , les peut chercher dans des objets beaucoup plus

piquans ; et ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand.

Le goût du jeu * fruit de l'avarice et de l'ennui , ne prend que dans un esprit et un cœur vuides ; et il me semble q&g j'aurois assez de sentiment et de connaissances , pour me passer d'un tel supplément. On voit rarement les penseurs se"* plaire beaucoup au jeu , qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides coffl-feinaison* : aussi l'un des biens , et peagg Tome L x

29\$ Maximes

être le seul qu'ait produit le goût des

siences , est d'amortir un peu cette passion sordide ; on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu , que de s'y livrer. Moi , je le combattrois, parmi les joueurs ; et j'au-rois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre , qu'à leur gagner leur argent.

■apat>aa>MnaMB»ii— — —

De la Danse.

JU A maxime qui blâme la d^mse et les assemblées des deux sexes , paroît plus fondée sur le préjugé que sur la raison. Toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes , tout divertissement public devient innocent , par cela même qu'il est public ; au iieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête- à-tête. L'homme et la femme sont destinés l'un pour l'autre ; la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Qu'on me dise où de jeunes personnes à marier

"Diverses. 299

Suront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre , eï de se voir avec plus de décence et de circonspection , que dans une assemblée , où les yeux du public incessamment tournés sur elles , les forcent à s'observer avec le plus grand soin ? En quoi Dieu est - il offensé par un exercice agréable et salutaire , convenable à la vivacité de la jeunesse , qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grâce et bienséance , et auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oneroit sortir ? Peut -on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne , au moins quant à la figure , et de se montrer avec les agrémens et les défauts qu'on peut avoir , aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant que âe s'obliger à nous aimer l Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire; et n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses et chrétiennes qui songent k

T ij

s'unir , ds préparer ainsi leurs cœurs S l'amour mutuel que Dieu leur impose ?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où règne ' une éternelle constraints , où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté , où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public , et où l'indiscrette sévérité d'un pasteur ne sait prêcher, au nom de Dieu, qu'une gêne servile* la tristesse et l'ennui ? On élude une tyrannie insupportable , que la nature et la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée et folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force [> > \$* de se cacher comme si l'on étoit coupable , on tst tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour j mais le vice est ami des ténèbres ; et jamais l'inno-

cence et le mystère n'habitèrent u long- temps ensemble. Encore un coup , ce a'est point dans les assemblées nombreuses,

Diverses. 301

tm tout le monde nous v@it et nous écoute, Biais dans des entretiens particuliers ou régner le secret et la liberté , que les STeeurs peuvent courir des risques ; et je tte vois pas pourquoi , en blâmant les danses , on surcharge la pure morale d'une forme indifférente , aux dépens de l'essentiel.

B.4Jwjw».JIMmjgw .iMa*ait»&-WU,'iJeg-JiJ.'.i^»

Du Courage.

S-J A valeur se montre dans les occasions légitimes , et l'on ne doit pas se feârer d'en faire hors de propos une vaine parade , comme si l'on ^ivoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort et se présente une fois , pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie.

Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni k retenir. L'homme de bien le porte par*

3©* i Maximes

tout avec lui ; au combat , contre l'ennemi ; dans un cercle , en faveer des absens et de la vérité ; dans son lit, entre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la venu au dessus des événemens, et ne consiste pas à se battre , mais à ne rien craindre. Tel est le vrai courage , celui qui mérite d'être loué. Tout le reste n'est qu'étourderie , extravagance , férocité : c'est

une lâcheté de s'y soumettre ; et je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile , que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je n'ai jamais vu d'homme, ayant de la fierté dans l'ame , en montrer dans son maintien ; cette affectation est bien plus propre aux âmes viles et vaines , qui ne peuvent en imposer que par-là. Un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. » Je suis An~

Diverses. 503

glais , répond l'étranger. » Vous anglais > » réplique le danseur 1 vous seriq_ de

Iw cette isle où les citoyens ont part à l ad- » ministration publique , et font une portian. n de la puissance souveraine ? Non , Mon- « sieur ; ce front baisse , ce regard timide , n cette démarche incertaine , ne m'annon- » cent que l'esclave titré d'un Electeur. « Je ne sai si te jugement montre une grande connoissance du vrai rapport qui est entre îe caractère d'un homme et son extérieur. Pour moi , qui nvai pas l'honneur d être maître à danser , j*aurois pensé tout le contraire. J'aurois dit : » » Cet anglais nest *> pas courtisan ; je nai jamais ouï dire t> que les courtisans eussent le font baissé o et la démarche incertaine : un homme ti- » mide che^ un danseur , pourroit bien ne » V être pas dans la chambre des communes u. Assurément ce monsieur Marcd-W do t prendre ses compatriotes pour autant de Romains*

JO4 Maximes

Du Duel.

\ Ardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce , qui jüiet toutes les vertps à la pointe d'une épée , et n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir , si l'on veut , un supplément à la probité; par- tout où la probité régne, son Eupp'ément n'est - il pas inutile ? Et que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d être honnête Jiomme ?

Mais encore , en quoi consiste cet af* freux préjugé ? Qans l'opinion la pins ex* travagante ec la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit huma'n ; savoir , que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus four e , fripon , calomniateur ; qu'il est civil , humain , poli , .quand il &ai|

Diverses. 30\$

S£ battre \ que le mensonge se change en vérité ; que le vol devient légitime , la perfidie honnête , l'infidélité louable , si» tôt qu'on soutient tout cela le fer à la «nain ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée , et qu'on n'a jamais tort avec un homme , pourvu qu'on le tue. Il y a , je l'avoue , une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté , et où l'on ne tue les gens que par hasard ; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang î grand Dieu î et qu'en veux- tu faire de ce sang , bête féroce ? le veux-tu boire ? Dira -t on qu'un duel témoigna que l'on a du cœur , et que cela surfit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision . et qeelie raison peut la justifier î A ce compte si l'en vous accusoit d'avoir »ué un homme , vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai. Ain.si ,

Tome h tv

305 Maximes

vertu , vice , honneur , infamie , vérité ^ mensonge , tout peut tirer son être de l'événement d'un combat ; une salle d'armes est le siège de toute justice : il n'y a «l'autre droit que la force , d'autre raison que le meurtre : toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer , et toute offense est également bien lavée dans le sang; de l'offenseur ou de l'offensé. Dites ; si les loups savoient raisonner, auroient ils d'autres maximes?

Vit-on un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pourtant d'affronts réciproques ? et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres temps , d'autres mœurs; je le sais ; mais n'y en a-t-il que de bon-

iiifb ? et rVoseroieiu - on s'enquérir si les

Diverses. 307

raseurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur ? non , cet honneur n'est point variable; il ne dépend ni des temps, ni des lieux , ni des préjugés ; il ne peut ni passer , ni renaître ; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés , les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel , je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur , mais une mode affreuse et barbare * digne de sa féroce origine. Reste à sa-

voir si , quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui , l'honnête homme se règle sur la mode , et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre ? Que feroit , à votre avis , celui qui s'y veut asservir , dans les lieux où règne un usage contraire à A Messine ou à Naples , il iroit attendre son homme au coin d'une rue et le poignarder par derrière : cela s'appelle être brave en ce pays-là; et l'honneur n'y cède pas

TVJ

^cS Maximes

k s'y faire tuer par son ennemi , mais à

Je tuer lui-même.

Rentrez en vous-même , et considérez s'il vous est permis d'attaquer , de propos délibéré, la vie d'un homme, et d'exposer sa vôtre pour satisfaire une barbare et dange-reuse fantaisie , qui n'a nul fondement raisonnable ? et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion , peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler ? Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire ? Et si la base de toutes les vertus est l'humanité , que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé , qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? Souvenez-vous que le citoyen doit sa vie à sa patrie , et n'a pas le droit d'en disposer sans le consentement des loix ; a-t-il une forte raison contre leur défense.

Mais quelle espèce de mérite peut-on s'en trouver à braver la mort pour com-

weNfç m mms ? Qwni \\ jwqu vrai

Diverses. 309 qu'en refusant de se battre on se fait mépriser et de qui encore ? des gens

oisifs , des méchants , qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui ; voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorgier \ quel mépris est donc le plus à craïndre , celui des autres en faisant bien , ou le sien propre en faisant mal ? Croyez moi; celui qui s'estime véritablement lui-même , est peu sensible à "injuste mépris d'autrui , et ne craint que d'en erre digae : car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes , mais de la nature des choses ; et quand tout le monde approuveroit votre prétendue bravoure , elle n'en seroit pas moins honteuse. Il est faux d'ailleurs qu'à s'abstenir d'un duel par vertu , l'on se fasse mépriser. L'homme droit , dont toute la vie est sans tache , et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté , refusera de souiller sa main d'un homicide , et n'en sera que plus honoré. Toujours prit à servir U patrie ? à protéger le foibl« ,

ño Maximes

à remplir les devoirs les plus dangereux , li et à défendre , en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sans . il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée; il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire ; et qu'il redoute le crime , et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui , tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent ; et , dans une conduite si bien liée , on ju^e d'une action sur toutes les autres.

Savez -vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire ?

C'est la difficulté de la soutenir dignement ; c'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable : car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans

Diverses. 311

Vautre , ou l'on peut supposer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de la vertu , mais de lâcheté ; et l'on se moque , avec raison , d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres , sont , pour la plupart , de très- malhonnêtes gens, qui , de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux , s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière : Sont-ce-là des hommes à imiter ? Mettons encore à part les militaires de profession , qui vendent leur sang à prix d'argent ; qui , voulant conserver leur place , calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, et savent , à un écu près , ce que vaut leur vie.

Laissez se battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit \ ce n'est qu'une

<\$\% Maximes

mode insensée , une fausse imitation ds vertu, qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme qui pense noblement , n'est point au pouvoir d'un autre ; il est en lui même , et non dans l'opinion du peuple : il ne se défend ni par l'épée , ni par le

bouclier , mais par une vie intègre et irréprochable ; et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot , l'homme de courage dédaigne 1© duel , et l'homme de bien l'abhorre.

Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalisé où les hommes puissent parvenir. Celui oui va se battre de saieté de cœur n'est, à mes yens , qu'une bete féroce , qui s'efforce d'en déchirer une autre ; et s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame , je trouve celui qui périt moins à plaindre que !e vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang ; ils ne bravent les remords , qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent , par degrés, cruels çt ixjieasibiss \ ils \$5 jouetu

èe la vie des autres ; et la punition d'avoir pu manquer d'humanité , est de la perdre enfin tout- à - fait. Que sont - ils dans ceç état ?

Du Suicide.

HT

Jl U veux cerner de vivre ! mais je

voudrois bien savoir si tu as commencé.

Quoi : tu fus pheé sur la terre pour

n'y rien faire ! Le ciel ne t'impose- t* il

point avec la vie une tâcke pour la

remplir ? Si tu as fait ta journée avant

ie soir , repose-toi le reste du jour ; tu
le peux : mais voyons ton ouvrage. Quelle
réponse tiens- tu prête au juge suprême
qui te demandera compte de ton temps ;
Malheureux ! trouve- moi ce juite 'qui se
yame d'avoir assez vécu ; eue j'apprenne
de lui comment il faut avoir porté la
vie , pour erre en droit de la quliter.
Tu comptes les maux de l'humanité f
Et la dis ; la vie est un mal. Eât-çe

à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ; et peux tu
confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le
mal que par accident ? La vie pas- I sible de l'homme n'est rien ,
et ne regarde qu'un corps dont il sera bien tôt délivré ; mais sa vie
active et morale , qui doit influer sur tout son être , consiste dans
l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui
prospère , et un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce
n'est pas une modification passagère , mais son rapport avec son
objet , qui la rend bonne ou mauvaise, r Tu t'ennuies de vivre , et
tu dis : la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé , et tu diras :
la vie est un bien. Tu diras plus vrai , sans mieux raisonner ; car
rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et
puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout
le mal , corrige tes' affections

Diverses. 3tç

l'érégées , et ne brûle pas ta maison pour a'voir pas la peine de la ranger.

Ne dis plus que c'est un mal pour toi de vivre , puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; et que , si c'est ' un mal d'avoir vécu , c'dst une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudroit-il dire qu'il t'est permis de n'être pas homme , qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être , et de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse. C'est un vol tait au genre humain. Avant de le quitter , rends-lui ce qu'il a

fait pour toi ; mais je ne tiens à

rien : je suis inutile au monde Philosophe d'un jour î ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre , sans trouver quelque devoir à remplir , et que tout homme est utile à l'humanité , par cela seul qu'il existe ?

Insensé ! s'il te reste au fond du cœur le

316 Maximes

moindre sentiment de vertu , viens , moi je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir , dis en toi même : que je fasse encore une bonne action avant que de mourir ; puis va chercher quelque indigent à secourir ,1 quelque infortuné à consoler , quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui , elle te retiendra encore demain , après-demain , toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs ; tu n'es qu'un méchant.

Le droit de propriété n'étant que de convention et d'institution humaine , tout homme peut , à son gré , disposer de ce qu'il possède : mais il n'en est pas ds même des dons essentiels de la nature, tels que la vie et la liberté , dont il est permis à chacun de jouir, et dont il est 2u moins douteux qu'on ait droit de se dépouiller : en s'ôtsnt l'une , on dégrada son être ; en s'ôtant l'autre , on l'anéantit autant qu'il çst en soi*

Diverses.

Des Adversités.

İSLj A raison veut qu'on supporte patiemment l'adversité ; qu'on n'en aggrave pas Jle poids par des plaintes inutiles ; qu'on ■ n'estime pas les choses humaines au-delà !<le leur prix ; qu'on n'épuise pas , à pleurer ses maux , les forces qu'on a pour les adoucir ; et qu'enfin l'on songe quelquefois qu'il est impossible à l'homme deprévoir l'avenir , et de se connoître assez luimême , pour savoir si ce qui lui arrive est un bien ou un mal pour lui. C'est ainsi que se comportera l'homme judicieux et tempérant , en proie à la mauvaise fortune. Il tâchera de mettre à profit ses revers même , comme on joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hasard lui amène ; et sans se lamenter comme un enfant qui tombe et pleure auprès de la pierre qui l'a frappé ^ il saura porter , s n le faut , un fer sahs-j

5iS Maximes

taire à sa blessure , et la faire saıgtd

pour la guér-r.

Heureux celui qui sait quitter l'état qui v le quitte , et rester homme en dépit dut sort l Qu'on loue tant qu'on voudra ce! roi

vaincu , qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône ; je le méprise , je vois qu'il n'existe que par sa couronne , et qu'il n'est rien du tout , s'il n'est roi : mais celui qui la perd et s'en passe , est alors au-dessus d'elle. Du rang de roi , qu'un lâche , un méchant , un fou peut remplir comme un autre , il monte à l'état d'homme , que si peu d'hommes savent remplir ; alors il triomphe de la fortune ; il la brave ; il ne doit rien qu'à lui seul ; et quand il ne lui reste à montrée que lui » il n'est point nul ; il est quelque chose. Ouï , j'aime mieux cent fois le roi de Syracuse , maure d'école à Corinthe , et le roi de Macédoine , greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin , ne sachant que devenir , s'il ne règne pas ; que Thé-

Diverses. 319

ritier et le fils d'un roi des rois* , jouet de quiconque ose insulter à sa misère , errant de cour en cour , cherchant par tout des secours , et trouvant par tout des affronts , faute de savoir faire autre chose , qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

De l'Amour de la Patrie.

JL*'Amour de la patrie est le moyen le plus efficace qu'il faille employer pour apprendre aux citoyens à être bons et vertueux, c'est-à-dire , à conformer en tout leur volonté particulière à la volonté générale , à la raison publique , à la loi du devoir. En effet , c'est par cet amour de la patrie , qu'ont été produits les plus grands prodiges de vertu.

Ce sentiment doux et vif , qui joint la force de l'amour - propre à toute la

* Vonone , fils de Phraate , roi des Parthes.

MAXIMES

beauté de la vertu , lui donne une énergie qui , sans la défigurer , en fait la plus héroïque de toutes les passions. C'est lui qui produit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux , et tant de grands hommes dont les antiques vertus passent pour des fables , depuis que l'amour de la patrie est tourné en dérision. Ne nous en étonnons pas , les transports des cœurs tendres paroissent autant de chimères à quiconque ne les a point sentis; et l'amour de la patrie i plus vif et plus délicieux cent fois que celui d'une maîtresse , ne se conçoit de même qu'en l'éprouvant. Mais il est aisé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe , dans toutes les actions qu'il inspire , cette ardeur bouillante et sublime dont ne brille pas la plus pure vertu quand elle en est séparée. Osons opposer Socrate même à Caton. L'un étoit plus philosophe , et l'autre plus citoyen. Athènes étoit déjà perdue, et Socrate n'avoit plus de patries

Diverses. 31*

que le monde entier. Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivoit que pour elle , il ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes ; mais entre César et Pompée , Caton semble un Dieu parmi des mortels. L'un instruit quelques particuliers , combat les sophistes, et meurt pour la vérité: l'autre défend l'état, la liberté, les loix contre les conquérans du monde , et quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de patrie à servir. L'a digne élève de Socrate seroit le plus vertueux de ses contemporains ; un digne émule de Caton en seroit le plus ardent. La vertu du premier feroit son bonheur ; le second chercheroit son bonheur dans celui de tous. Nous serions

instruits par l'un % et conduits par l'autre , et cela seul décidèrent de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages ; mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

Tome I. y

|ii MaximiJ

De la Différence des deux Sexes.

M ne sauroit disconvenir de la différence morale des deux sexes \ caf comment imaginer un modèle commun de perfection pour deux êtres si différens ? L'attaque et la défense , l'audace des hommes et la pudeur des femmes , ne sont point des conventions , mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison , et dont se déduisent aisément les autres distinctions morales* D'ailleurs , la destination de la nature n'étant pas la même , les inclinations , les manières de voir et de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues ; il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre et pour alaiter des enfans. Une taille plus haute , une voix plus forte 2 et des traits plus marqués semblent n'a* voir aucun rapport nécessaire au sexe «

Diverses. 323

mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite et un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'ane que de visage • ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison ; elles font rire le sage et fuir les amours. Enfin , je trouve

qu'à moins d'avoir cinq pieds et demi de haut, une voix de basse et de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Les Anglaises sont douces et timides ; les Anglais sont durs et féroces. D'où vient cette apparente opposition ? De ce que le caractère de chaque sexe est ainsi renforcé , et que c'est aussi le caractère national de porter tout à l'extrême. A cela près , tout est semblable entr'eux. Les deux sexes aiment à vivre à part 5 tous deux font cas des plaisirs de la table ; tous deux se rassemblent pour boire après le repas ; les hommes du vin ,

324 Maximes

les femmes du thé : tous deux se livrent au jeu sans fureur , et s'en font un métier plutôt qu'une passion ; tous deux ont un grand respect pour les choses honnêtes ; tous deux aiment la patrie et les loix ; tous deux honorent la foi conjugale , et , s'ils la violent , ils ne se font point un honneur de la violer ; la paix domestique plaie à tous deux : tous deux sont silencieux et taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs passions : pour tous deux l'amour est terrible et tragique ; il décide du sort de leurs jours : il ne s'agit pas moins , dit Murait , que d'y laisser la raison ou la vie ; enfin tous deux se plaisent à la campagne, et les dames anglaises errent aussi volontiers dans leurs parcs solitaires , qu'elles vont se montrer à , Vauxall. De ce goût commun pour la solitude , naît aussi celui des lectures contemplatives , et des romans dont l'Angleterre est inondée % m qu'il y sont , comme les hommes , su-

bHmes ou détestables. Ainsi tous deux , plus recueillis avec eux-mêmes, se livrent moins à des imitations frivoles , prennent

mieux le goût des vrais plaisirs de la vie , et songent moins à paroître heureux qu'à l'être.

De l'Imagination,

JLj. Les instructions de la nature sont far-³* clives et lentes ; celles des hommes sont presque toujours prématurées. Dans le premier cas , les sens éveillent l'imagination : dans le second , l'imagination éveille les sens : elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver , d'affaiblir d'abord les individus , puis l'espèce même à la longue» C'est par l'entremise de l'imagination , que les sens , dont le pouvoir immédiat est foible et borné , font leurs plus grands ravages. C'est elle qui prend soin d'irriter les désirs , en prêtant à leurs

Tome /. V iij

3*6 Maximes

objets encore plus d'amaits que ne leur en donna la nature ; c'est elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud , mais comme devant être habillé, il n'y a point de vêtement si modeste , au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les désirs. Une jeune Chinoise, avançant un bout de pied couvert et chaussé , fera plus de ravage à Pékin , que je n'eût fait la plus belle fille du monde » dansant toute nue au bas du Taygete.

En toute chose , l'habitude tue l'imagination ; il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours , ce n'est plus l'imagination qui agit et c'est la mémoire : ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument.

VL'odorat est le sens de l'imagination.

Donnant aux nerfs un ton plus fort , il doit beaucoup agiter le cerveau -9 ç'wt

Diverses. 3 17

pour cela qu'il ranime un moment le tempérament , et qu'il l'épuisé à la longue. 11 y a dans l'amour des effets assez connus. Le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piège aussi foible qu'on pense ; et je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage et peu sensible , crue l'odeur des fleurs ou sa msîtresse a sur le sein , ne fit jamais palpiter.

Des Voyages.

v^ N n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caractères et de mœurs ; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses , n'ont dit que c« que chacun Suvoit déjà ; n'ont su apercevoir à l'autre bout du monde , que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue ; et que ces traits vrais qui distinguent les nations , et qui

3 1\$ Maximes

frappent les yeux faits pour voir , ont presque toujours échappé aux leurs. Delà est venu ce bel adage de morale , si i ébattu par la tourbe phiïosophesque , que les hommes sont par tout les mêmes ; qu'ayant par tout les mêmes passions et les mêmes vices , il est assez inutile de chercher à caractériser les diriïrens peuples ; ce qui est à peu près aussi bien raisonné , que si l'on disoit , qu'on ne sauroit distinguer Pierre d'avec Jacques , parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche et des yeux.

Ne verra- 1- on jamais renaître ces temps heureux , où les peuples ne se mêlaient point de philosopher ; mais où les Piatons \$ les Thaïes et les' Pythagores , épris d'un ardent désir de savoir , entreprenoient les plus grands voyages , uniquement pour s'instruire , et alloient au loin secouer la joug des préjugés nationaux , apprendre à connoître les hommes par leurs conformités et par leurs différences , et acquérir

Diverses. 329

ces connoissances universelles , qui ne sont point celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement , mais qui étant de tous les temps et de tous les lieux , sont , pour ainsi dire , la science commune des sages ^

On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait faire à grands frais , •des voyages en Orient avec des savans et des peintres , pour y dessiner des mesures , et déchiffrer ou copier des inscrip- ■ lions : mais j'ai peine à concevoir comment , dans un siècle où l'on se pique de belles connoissances , il ne se trouve pas deux hommes bien unis , riches , l'un <gn argent , l'autre en génie , tous deux simaist la gloire et aspirant à l'immortalité , dont l'un sacrifie vir^r mille écus de son bien , et l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde ; pour y étudier , non toujours des pierres €t des plantes , mais une fois les hommes et les mœurs , et qui , après tant de siècles employés à mesurer et considérer la mai-

35© Maximes

6on , s'avisent enfin den vcuïoïf connaître les habitans.

Les académiciens qui ont parcouru les parties septentrionales de l'Europe et méridionales de l'Amérique , avoient plus pour objet de les visiter en géomètres qu'en philosophes. Cependant , comme ils étoient l'un et l'autre , on ne peut pas regarder comme tout - à - fait inconnues les régions qui ont été vues et décrites par les La Condaminé et les Maupértais. Le Juchier Chardin , qui a voyagé comme Platon , n'a rien laissé à dire sur la Perse ; la Chine paroît avoir été bien observée par les Jésuites. Keropfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces relations près , nous ne connoissons point les peuples des Indes orientales , fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entière, et ses nombreux habitans, aussi singuliers par leur caractère que par leur couleur , sont encore à examiner -

Diverses ; § j i

fumer ; toute la terre est couverte de hâtons doût nous ne connoissons que les noms ; et nous nous mêlons de juger le genre humain !

Supposons un Montesquieu , un Bufon & un Diderot , un Daclos , un à l'Alémbert et un Condillac , ou des hommes de cette trempe , voyageant pour instruire leurs Compatriotes , observant et décrivant , comme ils savent faire , la Turquie , l'Egypte , la Barbarie * la Guinée , le Pays des Caffres , l'intérieur de l'Afrique & les Malabâres * le Mogol , les royaumes de Siacou , de Pégu et d'Ava , la Chine & la Tartarie* et sur-tout le Japon; puis dans l'autre hémisphère , le Mexique , le Pérou , le Chili , les terres ' magellaniques & sans oublier les Patagons vrais ou faux , le Tucuman , le Paraguay , s'il étoit possible . le Brésil , enfin les Karaïbes

* la Floride et toutes les contrées sauvages t voyage le plus important de tous , et celui qu'il faudrait faire 'avec plus

332 Maximes,

soin 5 supposons que ces nouveaux Hercules , ce retour de ces courses « ^ .morables 7 fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique de ce qu'ils auroient vu , nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume , et nous apprendrions ainsi à connoître e notre : je dis que , quand de pareils îbservateurs affirmeront d'un tel animai , que c'esr un homme , et d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire. Mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là- dessus à ces voyageurs grossiers , sur lesquels on seroit quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux.

11 y a beaucoup de gens que tes voyages instruisent moins que les livres ; parce qu'ils igworent l'art de penser ; que dans ja lecture leur esprit est au moins guidé par l'auteur , et que dans leurs voyage» ils ne savent rien voir d'eux-mêmes.

De

D i v e r s i s , 335

De tous les peuples du monde , le Français est celui qui voyage le plus ; înaïs plein de ses usages , il confond tout ce qui n'y ressemble pas. il y a des Français dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé , qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant , de tous les peuples de l'Europe , celui qui en voie le plus 5 les connoît le moins, L'Anglais voyage aussi , mais d'une autre manière ; il faut

que ces deux peuples soient contraires en tout» La noblesse anglaise voyage; la noblesse française ne voyage point : le peuple français voyage ; le peuple anglais ne voyage point. Cette différence me paraît honorable au dernier. Les Français ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages ; mais les Anglais ne vont point chercher fortune chez les autres nations , si ce n'est; par une curiosité * et les mains pleines ; quand ils y voyagent , c'est pour y verser leur argent f. Terne 4* x

334 v Maximes

non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux* Cela fait aussi qu'ils s'introduisent mieux

nuaam

chez l'étranger , que ne font les Français >. qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglais ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins* à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglais a les préjugés de l'orgueil , et le Français. ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages , ceux qui voyagent le moins > voyagent le mieux ; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles , et moins occupés des objets de notre vaine curiosité , ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guères que les Espagnols qui voyagent de cette manière. Tandis qu'un Français court chez les artistes d'un pays , qu'un Anglais s'en fait dessiner quelque antique , et qu'un

Diverses. 33c

[Allemand porte son Album chez tous les savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement , les mœurs , la police ; et il est le seul des quatre qui , de retour chez lui , rapporte, de ce qu'il a vu , quelque remarque utile à son pays.

Pour étudier les hommes , faut- il parcourir la terre entière ? Faut - il aller au Japon observer les Européens ? Pour connoître l'espèce , faut-il connoître tous les individus ? Non ; il y a des hommes qui se ressemblent si fort , que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix Français , les a tous vus. Quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglais et de quelques autres peuples , il est pourtant certain que chaque nation a son caractère propre et spécifique , qui se tire par induction , non de l'observation d'un seul de ses membres , mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples , connoît les hommes , comme celui qui a vu dix Français , connaît Us Français,

*" Le seul moyen de bien connoître les véritables mœurs d'un peuple , est d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux. S'arrêter aux gens qui représentent toujours , c'est ne voir que des comédiens.

* L'étude du monde a plus de difficultés qu'on ne pense d'abord ; je ne sais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philosophe en est trop loin , l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir , l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philosophe , il le considère à part ; et n'en pouvant discerner ni les liaisons , ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place , et n'en sent ni la raison , ni les vérités. L'homme du monde voit tout, et n'a le

temps de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les apercevoir et non de les observer j î)|

Diverses. 337

s'effacent mutuellement avec rapidité ; et il ne lui reste du tout, que des impressions confuses qui ressemblent au cahos.

On ne peut pas non plus voir et méditer alternativement , parce que le spectacle exige une continuité d'attention , qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son temps par intervalles entre le monde et la solitude , toujours agité dans sa retraite , et toujours étranger dans le monde , ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entière en deux grands espaces ; l'un pour voir , l'autre pour réfléchir : mais cela même est presque impossible : car la raison n'est pas un meuble qu'on pose et qu'on reprenne à son gré ; et quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

Je trouve aussi que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer, n'observe rien \ parce qu'étant inutile dans

x iij

338 Maximes

les affaires et importun dans les plaisirs jj) il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même: dans l'école du monde , comme dans celle de l'amour , il faut commencer par pra-, tiquer ce qu'on veut apprendre. <

Les anciens voyageaient peu , lisoient peu, faisoient peu de livres; et pourtant on voit , dans ceux qui nous restent d'eux,

qu'ils s'observoient mieux les uns les autres, que nous n'observons nos contemporains. On ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions , mieux que ne font tous nos historiens, en chargeant . leurs livres de portraits et de caractères. Tacite a mieux décrit les Germains de son temps , qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement , ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne , connoissent mieux les Grecs , les Carthaginois , les Romains , les

D i ver ses. 339

Gaulois , les Perses , qu'aucun peuple de hos jours ne connoît ses voisins.

11 faut avouer aussi , que les caractères originaux des peuples s'éifçant de jour en jour , deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent , et que les peuples se confondent, on voit peu-à-peu disparaître ces dirlérences nationales qui frappaient jadis au premier coup d'œil. Autrefois , chaque nation restoit plus renfermée en elle-même ; il y avoit moins de communications , moins de voyages , moins d'intérêts communs ou contraires , moins de liaisons politiques et civiles de peuple à peuple ; les grandes navigations étoient rares ; il y avoit peu de commerce éloigné. Maintenant il y a cent fois plus de liaison entre l'Europe et l'Asie , qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule et l'Espagne: l'Europe seule étoit plus éparsée que la «erre entière ne l'est aujourd'hui.

D'ailleurs , les anciens peuples se regaiq

dant , la plupart , comme Autochtones au originaires de leur propre pays , l'occupoïem depuis assez long-temps , pour que le climat eût fait sur eux des impressions durables ; au lieu que parmi nous , après les invasions des Romains , les récentes émigrations des barbares ont mêlé tout , tout confondu. Les Français d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blonds et blancs d'autrefois ; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modèle à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractère ainsi que leur naturel : les Persans , originaires de Tatarie , perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du sang circâssien. Les Européens ne sont plus Gaulois , Germains , Ibériens , Allobroges ; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure , et encore plus quant aux mœurs. Peut-être, avec ces réflexions, se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote , Ctésias , Pline ,

Diverses. 341

pour avoir représenté les habitans de divers pays avec des traits originaux et êes différences marquées que nous ne leur voyons plus.

En même temps que les observations deviennent plus difficiles , elles se font plus négligemment et plus mal. C'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un sys- tème de philosophie , le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir: quand cet objet est l'intérêt , il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce et les arts, qui mêlent et

confondent les peuples , les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir ?

Les voyages ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes,

34* Maximes

pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire , et pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente , et achèvent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde est , à son retour , ce qu'il sera toute sa vie. Il en revient plus de méchants que de bons , parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés et mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent , et pas une des vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés , ceux dont on a bien cultivé le bon naturel , et qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire , reviennent tous meilleurs et plus sages qu'ils n'étoient partis.

Voyager à pied , c'est voyager comme Thaïes , Platon , Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut

Diverses.' 34y

se résoudre à voyager autrement , et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds , et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui , aimant un peu l'agriculture , ne veut pas connoître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse , et la manière de les cultiver ? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle , peut se résoudre à passer

un terrain sans l'examiner , un rocher' sans l'écorner , des montagnes sans herboriser , des cailloux sans chercher des fossiles ? Vos philosophes de rueiles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets , ils savent des noms , et n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'un vrai philosophe est plus riche que ceux àes rois : ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place ', le naturaliste qui en prend soin , a rangé le tout dans un fort bel ordre : à'Aubanton ne feroit pas mieux*

544 Maximes diverse s2

Combien de plaisirs difiérens on rassemble par cette agréable manière de voyager ! sans compter la santé qui s'affermît , l'humeur qui s'égaie. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces , rêveurs j tristes , grondant ou souffrant , et les piétons toujours gais, légers et contens de tout. Quand on ne veut qu'arriver , on peut courir en chaise de poste ; mais quand on veut voyager , il faut aller à pied.

Fin de la première Partie.

DES CHAPITRES Et des articles contenus dans la I Partie.

I Ntredution préliminaire. page iij

CHAPITRE II

Morale.

O E U Conscience*

Du Bonheur. 4&\

De la Liberté» 6\$

De la Vie. 64

De la Vertu. 74

De la Sensibilité. \$2

De la Bienfaisance. 87

De V Amitié. <?&

Des Passions. iqî.

De ï* Amour. 109-

De la Société conjugale. 124

Du Célibat. 13\$

D^ / ^ Société civile. 141

£><?\$ Sociétés du monde» 154

22? / *: Conversation. 16\$

£)£j Femmes. 17I

£>? l'Education. 209

P*j Mœurs de ce temps. 259

£)<?* Riches. 25 j J2* l'Economie et de la Police

domestique* x6j

De ï Inégalité. 2 Si

Des Vices* 287

De ĩ Hypocrisie. 290

De ffmempé'rance, 291

De la Vanné, 294

De V Amour -propre* 295

Dh Jeu. 2.96

De la Danse* 298

Du Courage. 301

Du Duel. 304

Du Suicide. 3 1 \$

Des Adversité'*. 317

De? r Amour de la Patrie. 319 Z> la Différence des deux sexes*
\$12,

De i 'Imagination. 325

Des Voyages. 3 17

Fin de ia Table de la première Partie»

^JL

ma

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/espritmaximesetp64rous>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.